34e Année. N° 8. 15 Avril 1927.

APR 23 1927

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Lord Crewe.	*L'Amitié de la France et de la Grande-Bretagne.*	721
Jacques de Lacretelle.	*Le Christ aux bras étroits.*	729
André Maurois	*La Vie de Benjamin Disraëli* (fin).	755
Wladimir d'Ormesson.	*Rome, Belgrade, Tirana et l'Europe*	795
Jean Giraudoux. . . .	*Églantine.* — IV	814
Félicien Challaye . . .	*Le Nô japonais*	860
E. M. Forster.	*Route des Indes.* — II.	885
Louis Hautecœur . . .	Les Beaux-Arts : *L'Architecture d'aujourd'hui.*	919
Henry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	943

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

LA REVUE DE PARIS

commencera le 1er Mai la publication de

Bouddha vivant

par PAUL MORAND

Elle fera paraître prochainement :

Voyage en Abyssinie

par JEAN D'ESME

Talleyrand à la veille de la Révolution

par G. LACOUR-GAYET

La Situation intellectuelle en Angleterre

par HILAIRE BELLOC

L'Art et la Religion des Hittites

par le Dr G. CONTENAU

L'AMITIÉ DE LA FRANCE

ET

DE LA GRANDE-BRETAGNE[1]

Pendant maints siècles de notre commune histoire, ce titre aurait fait l'effet d'un paradoxe vide de sens. Pour quelques esprits, en Angleterre, la France de temps à autre faisait figure de « douce ennemie », mais aux yeux d'un plus grand nombre, et le plus souvent, elle évoquait une image de terreur et de tyrannie.

Pour les Français, les Anglais restaient cette nation d'insulaires singuliers, vivant sur les confins de la civilisation, parfois redoutable, mais rarement sympathique.

Il y avait un commerce fréquent entre les cours des deux pays, depuis les jours lointains où Egbert le Saxon fut l'hôte de Charles le Grand; et à travers les âges où les mariages royaux s'inspiraient de considérations dynastiques, une série d'alliances fut ainsi conclue entre princes et princesses des deux pays, y compris ceux qui siégeaient sur l'un ou l'autre trône. Pourtant les souverains normands et Plantagenets de l'Angleterre, qui s'étendent sur une période de quatre cent vingt années, combattirent tous la France, à quelques brèves excep-

1. Discours du marquis de Crewe, devant la Société franco-anglaise de Manchester.

tions près, et il en fut de même pour quatre ou cinq des Tudors et pour trois membres sur six de la famille des Stuarts.

Sur les luttes de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, il serait superflu d'insister. Cependant, d'illustres écrivains, de Chaucer et Barbour à David Hume, d'un côté de la Manche, de Froissart et de Ronsard à Voltaire de l'autre, continuaient d'étudier les mœurs de leurs voisins, et comptaient parmi eux de nombreux amis. De temps à autre, se produisait dans la littérature une explosion d'admiration et d'imitation, ou bien déferlait une vague d'enthousiasme pour les modes ou les coutumes sociales du voisin. Mais il n'y a guère que cent ans qu'on tenta sérieusement d'arriver entre nous à une véritable compréhension. L'expression d' « Entente cordiale » prit naissance peu après 1830, et ceux qui étudient les premières années du règne de la reine Victoria peuvent y suivre la part qu'elle prit, avec plusieurs de ses ministres, aux progrès réalisés. Un refroidissement dans les relations politiques à la suite de la crise de 1840 peut avoir contribué, sans aucune intention, à la chute de Louis-Philippe. Mais l'entente se ranima, non sans quelque malaise et plutôt par caprice, pendant les vingt années que dura le Second Empire. La guerre inconsidérée de Crimée, avec toutes ses erreurs et ses héroïsmes, vint donner à l'accord des couleurs plus vives; et si la supériorité incontestable des Français au point de vue technique dans la conduite de la campagne suscita peut-être chez nous quelque jalousie, d'autre part les hauts faits accomplis aux Indes au cours de la Rébellion contribuèrent à restaurer le prestige de l'armée britannique, au point de vue de sa valeur professionnelle. Quant à sa valeur militaire, elle n'avait nul besoin de nouvelles preuves. Pendant la fin du règne de la reine Victoria on ne peut prétendre que les relations entre les deux pays furent empreintes de beaucoup de cordialité. Un de mes plus éminents prédécesseurs, Lord Lyons, s'assura une situation presque unique grâce à l'influence dont il jouissait, pendant son long séjour à Paris; mais même lui et encore moins ses successeurs, dont certains furent brillants et d'autres se firent discrètement valoir par leurs capacités, ne réussirent pas à dissiper la brume de

méfiance qui entourait les ministères et la presse des deux pays et qui insensiblement déteignait sur les relations personnelles de beaucoup de leurs nationaux.

Il ne s'agit pas ici de passer en revue toute l'histoire politique; aussi ne m'attarderai-je pas sur la tension qui se manifesta entre les deux pays lors des incidents de Fachoda en 1898, et qui persista au cours de la guerre Sud-Africaine. Ce ne fut pas avant l'année 1903, lors de la visite du roi Édouard à Paris et de celle du président Loubet à Londres, que le vent tourna. M. Loubet jouit toujours dans sa retraite de la vénération générale. Le roi Édouard nous fut enlevé sept ans après, avant que la vieillesse, selon l'idée que l'on s'en fait aujourd'hui, eût fait valoir ses droits. Quel charme pour celui qui vit en France, de constater à tout moment avec quelle affectueuse admiration on entretient, en ce pays qu'il aimait tant, le culte toujours vert du souvenir royal! Vinrent ensuite les accords franco-anglais au sujet du Maroc, du Siam, de Terre-Neuve et de l'Égypte; et c'est ici qu'il convient de rendre hommage à M. Théophile Delcassé dont on déplora la mort, récemment, dans les deux pays, et à Lord Lansdowne, heureusement toujours de ce monde, et qui garde la même affection à nos voisins, auxquels l'unissent des liens héréditaires.

La décade qui suivit ne vit point s'affaiblir ces agréables rapports et, bien qu'il n'y eût pas d'alliance militaire proprement dite entre les deux nations, les nuages menaçants qui s'amoncelaient sur la frontière de l'Est, présageant une tempête qui pouvait submerger les deux pays, amenèrent graduellement entre eux un rapprochement plus étroit. C'est bien dans cette situation qu'ils se trouvaient lorsque l'ouragan se déchaîna. Il est inutile d'insister sur l'union intime des forces anglaises et françaises, à tous les degrés, pendant les quatre années terribles de la guerre. Depuis les commandants d'armées, jusqu'aux plus modestes combattants, se nouèrent des amitiés particulières, nées au milieu d'épreuves et de dangers partagés en commun, inspirées par un dévouement égal à une grande cause et nourries par l'admiration et le respect mutuels.

De ces amitiés, et je m'en réjouis, beaucoup durent encore. Les circonstances ne permettent pas toujours de les entretenir

en bon état, suivant l'excellent précepte du Dr Johnson, et je souhaiterais voir plus souvent les vieux camarades d'armes se rencontrer en des réunions amicales. J'ai moi-même entendu plus d'un, parmi les excellents chefs militaires en France, parler avec une chaleureuse sympathie de la brillante création de M. André Maurois, le *Colonel Bramble*.

D'un autre côté, je regrette qu'on puisse se demander si la guerre elle-même ou les négociations de paix qui l'ont suivie ont fait quoi que ce fût pour donner un fondement plus solide à l'amitié des populations civiles des deux pays, en facilitant la compréhension mutuelle des mobiles et des actions de chacun d'eux. En France, où les pertes en vies humaines ont été les plus lourdes, où tant de départements industriels et agricoles ont été dévastés, où des villes entières furent réduites en ruines, et en maints endroits des villages entièrement rasés, il n'est pas surprenant que certains aient demandé s'il était au monde une affliction égale à la leur, et si les Alliés avaient pris une part égale du fardeau commun. De certains côtés en France, non pas toutefois dans les milieux militaires ou politiques bien informés, il y a eu et il existe encore une tendance à estimer au-dessous de leur valeur les sacrifices britanniques et à déprécier le rôle joué par nos Armées. La grande part que prit la marine britannique à la victoire finale n'était pas méconnue; mais comme une île ne peut pas abriter une grande puissance sans le concours d'une flotte bien équipée, cette suprématie même, si utile qu'elle fût, apparaissait comme une manifestation d'égoïsme supérieurement éclairé. C'est ainsi qu'on était amené à prendre ombrage de l'immunité relative dont jouissait la Grande-Bretagne vis-à-vis des attaques directes, et plus encore de la richesse et du crédit de la place de Londres. Les approvisionnements, même en munitions indispensables, c'était très bien, mais c'était autant d'argent gagné par des hommes dont la place était dans les tranchées, et ainsi de suite... Il y avait dans tout cela beaucoup d'injustice, et aussi bien des sentiments naturels. Ce qui reste inexplicable toutefois, c'est la conviction très répandue dans les classes mal informées de la population française qu'il existe un système organisé de corruption de la Presse et des individus, au moyen de l'argent

britannique. L'origine de cette invention dénuée de tout fondement est pour moi un absolu mystère.

Dans une certaine partie de l'opinion publique en Grande-Bretagne s'est manifestée une injustice équivalente, surtout chez ceux qui manquent d'imagination et ne peuvent se représenter ce que furent les destructions laissées par la guerre, ni leur répercussion sur la nature des Français, — pas plus d'ailleurs qu'on n'a compris la tension parfois désespérée de la situation financière. L'aspect souriant de certaines régions du centre et du midi de la France et la prospérité dont profitait, en comparaison du reste, un nombre limité de personnes, ont empêché certains critiques anglais de voir les privations dont souffrent les professions libérales, les rentiers et les retraités, dans une mesure bien supérieure à ce qu'ont pu éprouver les classes sociales qui leur correspondent de l'autre côté du détroit. Ajoutez à cela que certains contribuables français ne paient pas assez d'impôts, argument sur lequel on s'est fondé pour accuser indifféremment tous les Français d'un manque d'empressement à s'acquitter de leurs justes obligations.

C'est faute de savoir, et par manque de compréhension des faits véritables, qu'ont pu naître ces malentendus réciproques; mais ils diminuent, je l'espère, et les condamnations de principe, les antiques préventions s'affaiblissent peu à peu. Les Anglais qui viennent souvent en France s'aperçoivent que les Français sont un peuple sérieux, qui dépend moins qu'eux-mêmes des stimulants du plaisir. Ils remarquent que les habitués des casinos et des cabarets sont en majeure partie des Britanniques, ou appartiennent à des nations étrangères. Ils découvrent que la vie de famille se défend solidement en France et que, si quelque mouvement international cherchait jamais à ébranler cette institution, aucun pays au monde n'offrirait une plus vive résistance à une attaque de cette nature. Ils prennent conscience du sentiment inné de réserve caché au fond du caractère français, qui ne paraît pas tant répugner à l'intimité avec des gens d'autre race qu'en ignorer la possibilité même. Ils sont vite convaincus qu'on ne saurait accuser la France de militarisme, pas plus que la Grande-Bretagne ou les États-Unis. Ils sont frappés non seulement de l'esprit

d'économie qui règne dans la vie française, mais de l'absence remarquable de toute ostentation et de tout désir de « paraître », dans l'ensemble de la société.

Les Français qui approchent la Grande-Bretagne prennent aussi leur part de découvertes. Le type traditionnel de John Bull le représentait comme un être brusque et sans façons, pas mauvais cœur, mais indifférent aux douceurs de la vie; et pourtant on entend des Français dire à quel point ils sont impressionnés par la politesse générale quand ils viennent en Angleterre. Il siérait mal à ceux qui jouissent à Paris d'un accueil hospitalier et charmant, qui sont l'objet des continuelles attentions de leurs amis et de leurs relations en France, d'entamer sur ce point une comparaison. Dans notre île, il faut le reconnaître, nous ne cultivons pas ces menus et plaisants ornements de la vie ordinaire, — comme de laisser sa carte de visite, d'envoyer des félicitations, d'offrir des fleurs aux personnes qui sont encore en vie; mais nous marquons un point — je dis peut-être — quand il s'agit de l'humeur d'une foule ardente ou de la manière dont se comportent même nos plus modestes fonctionnaires devant une inoffensive demande de renseignements. Feu le professeur Sir Walter Raleigh a entendu dire par un de ses amis américains qu'en France on reconnaît un Anglais à ce signe qu'il dit toujours : « Gardez la monnaie »; le Français, mieux avisé peut-être, réserve la monnaie à son bas de laine traditionnel.

Il est besoin de faire plus ample connaissance et de se fréquenter davantage, afin d'en venir à considérer avec une bienveillance extrême nos vertus réciproques, et de fermer mutuellement les yeux sur nos défauts. Les voyages individuels et les excursions sont à encourager de toutes manières. Personne à cet égard ne donne le meilleur exemple que Lord Derby, chaque fois que le Lancashire peut se passer de lui. Mais il faut bien, hélas, se rendre à l'évidence et déplorer que le cours actuel du change éloigne de l'Angleterre Français et Françaises. En France, et particulièrement en dehors de Paris, un franc reste plus ou moins un franc, mais chez nous il n'a qu'un pouvoir d'achat de 2 pence; dans ces conditions, il est difficile de traverser la Manche pour ses affaires et impossible de faire un voyage d'agrément.

C'est pourquoi des sociétés comme la vôtre et comme cette admirable Association « France—Grande-Bretagne » de Paris, avec sa contrepartie à Londres, jouent un rôle si précieux quand elles maintiennent le contact, répandent l'information et effectuent des rapprochements individuels entre citoyens des deux pays. Leur action ne saurait prendre trop d'extension.

Je me contenterai de citer en passant les liens d'estime et d'amitié qui peuvent se fortifier au cours de relations commerciales, parce que bon nombre de ceux qui sont ici peuvent en parler avec plus de compétence que moi; mais je dirai quelques mots d'une autre méthode employée pour aborder le même problème, du côté intellectuel et académique. Elle trouve son application, soit directement par l'enseignement donné dans l'un ou l'autre pays, soit par la combinaison d'études et de recherches d'histoire d'art et d'archéologie. Par exemple, on se plaît à voir les élèves de Balliol College occupés à étudier les ruines qui avoisinent Bailleul, cette jolie ville de la Flandre française, presque entièrement démolie en 1918, Bailleul dont le château appartint à la famille des Balliol, qui donna des rois à l'Écosse et fonda à Oxford le célèbre foyer d'enseignement qui porte son nom. C'est aussi une coutume heureuse et fort appréciée que celle qui consiste à envoyer chaque année deux professeurs français et deux professeurs britanniques, savants de premier ordre, faire un court séjour dans une des Universités de chaque côté de la Manche.

Je voudrais, avant de terminer, vous dire un mot d'un projet qui nous tient fort à cœur, à Lord Derby et à moi — celui de la fondation d'un Institut britannique à Paris. Quelques-uns d'entre vous savent peut-être déjà ce qu'on a l'intention de faire. Le projet est double. Il s'agit d'abord d'édifier une maison dans la Cité Universitaire, si bien située aux abords de Paris, où des étudiants français et ceux de maintes autres nations, de l'un ou de l'autre sexe, qui suivent les cours de l'Université, peuvent trouver un gîte dans les différents bâtiments, vivre d'une vie commune et corporative en prenant leurs repas ensemble, en se mesurant sur le terrain des sports, en s'associant cordialement en toutes occasions. Quant à la seconde partie du projet, nous avons acquis un immeuble

très bien disposé près de la Sorbonne où, depuis de nombreuses années déjà, se donnent avec succès des cours ou des leçons particulières à l'usage des étudiants britanniques ou français qui préparent des examens. Nous espérons étendre cette action en installant une vaste bibliothèque ouverte à tous les travailleurs qui poursuivent des études de littérature ou d'histoire britanniques, ou d'un ordre scientifique quelconque. Nous voulons créer ainsi un centre intellectuel auquel pourront s'adresser tous ceux qui font des recherches dans un de ces domaines. Jusqu'à présent les encouragements et les appuis ne nous ont pas manqué pour réunir les sommes élevées qui seront nécessaires à la complète réalisation de notre plan; nous espérons toutefois rencontrer de généreux concours auprès de tous ceux qui en apprécient l'intérêt, non seulement du point de vue de l'instruction, mais de celui d'une entente toujours plus étroite entre les deux pays.

Telles sont quelques-unes des routes que Français et Britanniques peuvent à l'avenir suivre côte à côte, de concert et en bonne amitié. A nous de veiller sur elles, pour qu'aucune ne se ferme devant eux!

LORD CREWE,
Ambassadeur d'Angleterre.

LE CHRIST AUX BRAS ÉTROITS

Introduit dans la chambre de D..., je le vis occupé à se raser devant un miroir accroché à la croisée.

— En retard, hein? — murmura-t-il, gêné par le paquet de mousse qui entourait sa bouche.

— Mais oui, dépêchez-vous. Ne m'avez vous pas dit que, le dimanche, le bonhomme ferme boutique à midi?

Il s'agissait d'aller voir un brocanteur, chez qui D... affirmait avoir aperçu un Christ janséniste, un Christ aux bras étroits. Je n'en ai vu nulle part et j'étais fort tenté de l'acheter.

D... fit un signe rassurant. Puis, tout en repassant prestement le blaireau sur ses joues, il se tourna de trois-quarts et me demanda :

— ... Amusé hier soir?

Etre interrogé par D... sur un point qui excite sa curiosité, est véritablement une épreuve. Il pose la question d'une manière nonchalante, mais, par-dessus ses lunettes, des lunettes bizarres, dont les bords supérieurs sont taillés en croissant et comme effilés, ses prunelles grises s'agrippent à vous. On pense à ces petites balles piquantes qui s'accrochent aux vêtements dans les fourrés. En même temps, ses lèvres forment une barre aussi mince que le fléau d'une balance, comme s'il s'apprêtait à peser à une once près le bon et le mauvais de la réponse.

— N... non, — fis-je négligemment. — Des gens trop gais, qui ont dit beaucoup de bêtises. Oh! j'aurais pu me laisser aller à être gai et à dire aussi des bêtises. Au fond, je n'avais été à ce souper que pour cela.

— Eh bien?

— Eh bien, je n'en ai rien fait. Imaginez-vous que j'ai été poursuivi durant toute la soirée par un sentiment très curieux. Un convive a manqué au dernier moment, mais on a laissé le couvert à la place inoccupée. Or, à peine à table, j'ai eu l'idée de me figurer, à cette place, la présence d'une personne invisible qui nous regardait. Du coup, impossible de m'amuser, impossible de voir dans tout ce qui se faisait autour de moi autre chose que de la sottise, de la méchanceté et du mensonge. J'ai essayé de chasser l'idée absurde qui me gâtait tout mon plaisir, mais l'idée a été plus forte que moi. Alors j'ai bu beaucoup, j'ai bu froidement, et ce matin j'ai mal à la tête. J'ai, de plus, cassé une assiette, celle qui était à la place vide, et je me suis fait une entaille au pouce.

D... baissa les yeux vers ma main. Il avait achevé de se raser. Sa peau était fraîche, son teint avivé. Son regard se releva et il sourit légèrement des lèvres.

La vue de cet homme, qui a, dans l'esprit comme dans le physique, des parties d'une rare jeunesse que je chercherais vainement chez moi malgré la différence d'âge, me cause quelquefois de l'agacement. Soulevant un peu le rideau de la fenêtre, je me mis à tambouriner sur la vitre, et, changeant l'entretien, je lui dis :

— Ne flânez pas. Il est près de midi. Voyez : on sort de la messe.

Sa voix s'éleva de la cuvette sur laquelle il se penchait.

— Quelle impatience! Quelle passion pour le Christ janséniste! Elle vous égare tout à fait. On ne sort pas de la messe, car c'est un temple protestant qui est de l'autre côté de la rue.

— Comment! vous habitez en face d'un temple? Je ne m'en étais jamais aperçu. Cela doit être bien amusant.

Je soulevai franchement le rideau et regardai les gens qui descendaient les marches.

Je restai ainsi un moment, immobile, sans rien dire, lorsque, tout à coup, je me sentis observé par D... Je me retournai. Il avait, en effet, avancé de quelques pas, et, tamponnant sans bruit son visage avec une serviette, il me regardait, ou

plutôt il me guettait de ses deux prunelles dressées au-dessus des lunettes.

— Avouez, — me dit-il, — que vous vous intéressez à tout ce qui est protestant.

Je haussai les épaules.

— Vous trouvez? — fis-je sur un ton ironique. — C'est pourquoi je ne distingue pas un temple d'une église!

— Je n'ai pas dit que vous connaissiez bien les choses protestantes, mais qu'elles vous intéressent, que vous les jugez « amusantes ».

Et, sans doute par crainte de m'avoir rebroussé, il posa affectueusement la main sur mon épaule, et reprit :

— N'est-ce pas le mot que vous avez employé? Et maintenant n'êtes-vous pas attiré par la vue de ces gens qui sortent?

Le ton de ces paroles me radoucit.

— Vous avez peut-être raison, — lui dis-je après un moment de réflexion. — Seulement, cette inclination ne compte pas dans ma vie, elle n'est pas du tout agissante. Je regarde ces gens comme... comme, par exemple, l'homme qui aurait pu être marin dans sa jeunesse contemple la mer et les navires, c'est-à-dire dans une vague rêverie, mais sans avoir aucunement l'envie de s'embarquer.

J'aperçus chez lui une petite marque d'approbation.

— D'ailleurs, — repris-je, — y a-t-il réellement un esprit protestant, un air protestant? N'est-ce pas aujourd'hui une idée reçue, une vieille caricature qui a survécu à son modèle?

— Oh! assurément. Vous savez, du reste, ce que je pense des généralités et des classifications. En fait d'hérédité, je crois que chaque individu s'assimile son hérédité, la restitue sous une forme différente. Alors, allez débrouiller cela et établir une théorie d'espèce. Un atavisme protestant peut prendre mille déguisements. Quant à ce que vous appelez l'air protestant, il est certain qu'il n'est guère apparent dans la société des grandes villes, ainsi dans celle de Paris, où les habitudes transmises par l'éducation ont tôt fait de s'ébrécher.

» Pourtant, regardez cet homme, qui est là, devant nous, sur les marches. Il ressemble assez au modèle.

Il me désigna un homme qui avait paru à l'entrée du temple. Cet homme était de grande taille, et, bien qu'il eût

une courte barbe blanche, sa maigreur et son port très droit lui donnaient un air de vigueur, sinon de jeunesse. Il s'arrêta un moment devant le porche, juste sous le fronton de pierre qui représentait la Bible ouverte, jeta vers la rue un regard à la fois hautain et inquiet, puis redressa davantage encore la tête et partit à grandes enjambées.

— Hein! — fit D...

Nous ne pûmes nous empêcher de sourire et restâmes silencieux un instant.

— Ce port de tête est très caractéristique, — dis-je. — Je me rappelle...

— Et cet air de surveillance, donc... dit D... en même temps. Mais pardon... vous vous rappelez?...

— Je me rappelle avoir fait un séjour, dans mon enfance, chez des protestants du Midi qui étaient un peu mes cousins. Il y avait là six enfants, six garçons, qui ne se ressemblaient nullement entre eux, mais qui avaient tous le même maintien et, si l'on peut dire, la même exposition du visage. Or, dans un coin du jardin poussaient des soleils, vous savez, ces grandes plantes qui ont la propriété de tordre leurs pédoncules de manière à présenter toujours leurs fleurs au soleil. Eh! bien, quand on m'a demandé comment je trouvais mes cousins Méric, j'ai dit : « Ils ressemblent tous à des soleils ».

D... qui s'était assis pour nouer les lacets de ses souliers, fit sur son siège un petit saut de plaisir.

— Ah! que c'est curieux! — s'écria-t-il.

Puis l'expression de sa physionomie changea, devint attentive, et il reprit :

— Mais êtes-vous sûr que les soleils tordent volontairement leurs pédoncules?

— Sans doute. En tout cas la botanique le dit.

— Ne serait-ce pas plutôt l'action des rayons solaires qui s'exerce avec une puissance particulière sur les plantes d'un certain tissu?

— Peut-être, mais l'effet reste le même.

— Oh! votre image n'en perdrait rien. Mais, à mon avis, ce doit être le soleil qui les tord.

Il y eut une pause.

— Et ces cousins, — reprit-il, — que sont-ils devenus?

— Rien d'intéressant, je crois. Je les ai vus de loin en loin et n'ai plus du tout de relations avec eux aujourd'hui.

D... était prêt à partir et se tenait debout devant moi.

— Faites-moi penser, — dit-il, — à vous montrer, un jour, des souvenirs qui vous intéresseront... pardon!... qui vous amuseront.

— Quoi donc?

— Des souvenirs d'un camarade d'école qui était protestant. Il y a des photographies, des lettres... Tout cela est dans l'armoire.

Et il fit un geste du doigt vers la pièce voisine.

— Ne pouvez-vous me les faire voir maintenant? — demandai-je.

— Si vous voulez, mais notre visite au brocanteur?...

— Un coup d'œil ne nous retardera pas.

Sans dire un mot, D... passa docilement dans l'autre pièce. Et, comme il me précéda, je ne pus voir d'après sa physionomie ce qu'il pensait de ma curiosité.

Je connais bien l'armoire de D... Qu'on imagine un meuble très large, très profond, et qui touche presque le plafond. Il est fait dans un beau bois d'une teinte foncée. Les panneaux des portes sont taillés en relief, mais sans ornement, sauf aux quatre coins où une petite tête d'ange sculptée fait saillie. Ce doit être une ancienne armoire de sacristie.

C'est là que D... conserve une foule de documents hétéroclites. On y trouve des notes manuscrites, des photographies, des pages arrachées à des revues, et surtout des découpures de journaux. Il collectionne là des faits qu'il a jugés intéressants. Non pour s'en servir, puisqu'il n'a rien écrit, sauf trois courtes nouvelles publiées il y a près de vingt ans, mais pour en jouir comme un amateur avare et secret. Il affirme d'ailleurs que ce rangement n'est qu'un moyen mnémotechnique. Une fois en place dans l'armoire, le fait qu'il désire retenir se conserve et reparaît à son gré sans qu'il lui soit nécessaire d'en reprendre connaissance.

Plongeant la main entre deux rayons de l'armoire, il déplaça des bouts de papiers qui voletèrent comme des papillons engourdis, souleva plusieurs dossiers et retira une mince chemise qu'il apporta en pleine lumière près de la fenêtre.

La chemise ouverte, une photographie collée sur un carton apparut. Elle représentait un jeune garçon qui se tenait debout, de face; les deux mains serraient un livre; il était vêtu pauvrement.

— Qui est-ce? — demandai-je.

D... retourna le carton et je lus : *Etienne Blanchod à son ami Gilbert D...* Au-dessous, une date ancienne.

La photographie avait jauni, et les traits du visage semblaient effacés. J'en fis la remarque.

— Oui, — me dit D... — Pourtant, moins effacée qu'on ne le croit, car il avait une physionomie peu accusée, et ses yeux étaient très clairs.

— Quelle mémoire! — dis-je par flatterie et afin de le pousser aux confidences.

— En effet, j'ai gardé en mémoire sa figure, ses gestes...

Il passa la paume de sa main sur son visage, le frotta de haut en bas. De grosses rides parurent sur son front, qui devint semblable à une terre sèche mais gonflée de germes.

— ... Et même ses tics, — reprit-il. — C'est par un tic que je l'ai connu. Voici comment. J'étais entré depuis quelques jours au lycée; je n'y avais pas encore de camarades et n'avais retenu aucune figure, lorsque, un matin, dans la rue, je remarquai un garçon, un collégien, qui marchait d'une manière bizarre. Il avançait au bord du trottoir, d'un pas à la fois incertain et ferme, à l'endroit ou les pavés sont placés en long. Je le regardai mieux, et je vis qu'il s'efforçait de ne pas poser le pied sur les lignes qui marquaient la séparation des pavés. Je m'aperçus aussi qu'il tenait les yeux fermés. Ce jeu m'intrigua et je le suivis. A un moment il fit un faux pas et se tordit la cheville. Je m'approchai, lui demandai s'il s'était fait mal, mais il dut comprendre que j'avais observé son manège, car il rougit, ne répondit rien et se sauva à cloche-pied.

— Quel âge aviez-vous? — demandai-je.

D... réfléchit, fit un battement de doigts.

— Quatorze ans peut-être, plutôt moins... Et ce même jour, un moment après cette scène, quelle ne fut pas ma surprise de retrouver ce garçon en classe, à un banc derrière moi! Je remarquai alors son costume, qui, bien que nous

ne fussions guère élégants au lycée, me frappa par sa simplicité. Imaginez une veste, faite dans une grosse étoffe gris de fer, qui était serrée sous les bras et boutonnée si haut qu'elle laissait apparaître à peine de linge au col. J'eus tout le loisir de le regarder, car la classe de ce matin-là était une classe de composition; et, connaissant par chance le sujet donné, je fis rapidement mon devoir. Mais lui, au contraire, n'écrivait rien sur sa copie. Ce n'était pas faute d'application. Il était penché sur le texte et marmottait en serrant convulsivement le pied de son banc. A un moment, il releva la tête et regarda avec force du côté de la fenêtre, comme pour implorer quelqu'un derrière le carreau. Vers la fin de la classe, je le pris en pitié; je lui offris, d'un signe, de lui passer mon brouillon. Mais il refusa, et par un tel mouvement d'indignation que je me sentis gêné. Quand le tambour roula, il se dressa, marcha droit vers le bureau du professeur et déposa une copie blanche.

Je repris la photographie et l'examinai.

— Et ensuite? — demandai-je.

— Ensuite, je ne revois plus très bien comment nous fîmes mieux connaissance, — répondit D... en passant de nouveau sa main sur son visage. — Je me rappelle que, l'hiver venu, il porta une longue pèlerine très ample, où le vent s'engouffrait et dont il devait à chaque pas rattraper les pans, si bien qu'il avait l'air de se débattre sans cesse contre quelque chose. Je me rappelle aussi qu'il était généralement seul dans la cour, dédaigné de la plupart, quelquefois même maltraité. Avez-vous noté d'ailleurs avec quelle rapidité les esprits les plus épais, les plus grossiers, savent flairer la faiblesse? Comme le loup doit flairer la laine de l'agneau. Il y avait parmi nous un garçon dont la stupidité était fameuse presque dans tout le lycée. Un vrai rustre, qui parlait si lourdement qu'on croyait entendre craquer des coquilles de noix dans sa bouche. On l'avait surnommé Perd-en-répond, à cause d'une expression qu'il répétait à tout propos avec une insistance idiote. Quand il passait un objet, quand il faisait n'importe quel acte, il disait vivement : « Perd-en-répond ».

» Eh! bien, ce Perd-en-répond, qui paraissait incapable de

discerner quoi que ce soit chez les êtres, avait vu le premier la fragilité de Blanchod, était tombé droit sur lui, et, en quelques jours, en avait fait son souffre-douleur. Il l'empoignait par derrière, lui donnait un coup du genou et criait : « Perd-en-répond. Si je ne te l'avais pas donné, j'en aurais répondu ». Un jour, à la sortie du lycée, je le vis suivre Blanchod dans la rue et le forcer à marcher sur les raies du trottoir. Blanchod cria « Non, non », d'une voix angoissée, résista, se débattit, sauta à droite et à gauche, puis, au moment où l'autre allait le contraindre, il tomba par terre, agité de mouvements saccadés.

Perd-en-répond, pris de peur, s'enfuit. Je relevai Blanchod. Quelle drôle de figure! Il était pâle, contracté, et regardait droit devant lui sans pouvoir articuler un mot.

— Et comment avez-vous su qu'il était protestant?

— Il me l'a dit lui-même, avec un mélange de gêne et d'orgueil. Au mois d'avril, un quartier de la cour fut réservé aux élèves en retraite, c'est-à-dire à ceux qui devaient faire bientôt leur première communion à la chapelle du lycée. Un jour que je me promenais par là avec Blanchod, je lui demandai à quel âge il avait fait sa première communion.

— Moi?... mais... je suis protestant, — répondit-il, — nous ne la faisons pas comme cela, nous autres.

» Il avait parlé avec effort et rougi en même temps, car on ressent toujours un peu de honte à ne pas faire partie du camp le plus nombreux. Cependant il y avait dans son « nous autres » une conviction de supériorité.

» Peu à peu, nous nous liâmes davantage. Pourtant, il ne ressemblait pas du tout à mes autres camarades et ne s'intéressait à rien de ce qui m'intéressait. Mais, justement, cette différence m'attirait. Aller avec Blanchod était comme un voyage, comme un dépaysement. Je devais me transformer pour être compris de lui ou le comprendre, et ce changement m'amusait. Il me faisait l'effet de vivre dans une île très étroite, hors de laquelle il ne connaissait rien. Seulement, on avait parfois la preuve que, cette petite terre, il l'avait explorée, retournée, creusée. C'est à lui, je veux dire à certaines de ses confidences, que je dois mes premières connaissances sur les parties obscures des êtres. Longtemps je n'ai

pu me pencher sur un puits et entrevoir les parois, les graminées, la nappe d'eau, sans penser à certains demi-aveux échappés à Blanchod. Je m'explique sans doute très mal, mais écoutez une histoire dont je me souviens. Nous sommes en classe. C'est l'été. Il fait chaud. Les mouches se posent autour de nous. Perd-en-répond les guette, les attrape d'un coup de main, puis les martyrise. Blanchod le regarde. Il y a du dégoût dans ce regard, mais aussi une sorte de curiosité grave. On dirait qu'il attend un événement. Enfin il se penche vers moi et me dit avec un accent profond : « Et s'il y avait un Dieu des mouches! »

» Et tenez, continua D... en prenant un papier dans la chemise, voilà le Dieu des mouches.

Il me mit la feuille sous les yeux. C'était une copie d'écolier sur laquelle on avait fait une grosse tache d'encre et qu'on avait ensuite repliée et pincée au milieu de la tache. Il en était résulté un dessin étrange, qui ressemblait à un grand insecte corseté, huppé, muni de moustaches et de tentacules.

— C'est son œuvre? — demandai-je en riant.

— Je ne crois pas, — répondit D... en riant aussi. — Plutôt la mienne. Et même une telle image, s'il l'a vue, a dû lui faire peur. Il était très peureux ou, tout au moins, en donnait l'impression. Vous arrive-t-il quelquefois d'être réveillé brusquement dans le premier sommeil par la sensation d'une chute? Vous savez, tout le corps sursaute. Eh bien, on voyait fréquemment Blanchod agité par des mouvements involontaires qui ressemblaient à ces sursauts.

» Avec moi, il se montrait surtout inquiet au sujet de ses études. Une leçon mal retenue, un devoir raté, et le voilà qui s'affolait et faisait une mimique désespérée. J'étais souvent le témoin de ce désespoir. Il avait à ces moments une manière très particulière de regarder le ciel et de serrer en même temps un de ses poignets. Puis, tout d'un coup, il se redressait, se tenait immobile, les bras allongés et collés aux flancs; après quoi il me disait brièvement « Bien » ou « Adieu » et me quittait.

» A la fin de cette année où j'avais fait sa connaissance, il s'était montré si médiocre élève qu'il fut question pour lui de rester l'année suivante dans la même classe. Pendant

les deux derniers mois, cette crainte se logea dans sa tête. Il était impossible de l'égayer. Il évitait de lever les yeux sur nous, il restait immobile devant son pupitre, tenant son front dans ses mains. Comme il avait grandi, les manches de sa veste découvraient ses poignets maigres. Une fois, au sortir de ces méditations, il regarda lentement autour de lui et dit à voix presque haute :

» — Si cela arrive, je sais ce que je ferai.

» Un après-midi, à la fin d'une classe, une carte de visite fut apportée au professeur. Blanchod me fit un signe qui exprimait : « C'est de moi qu'il s'agit » Et, en sortant, il me dit rapidement :

» — C'est ma mère qui a fait passer sa carte. Je sais qu'elle devait venir aujourd'hui ou demain pour parler au proviseur. Je rentrerai avec elle. Ne m'attends pas.

» Et il partit en courant.

» Un instant après, je passai devant le parloir. J'aperçus par la vitre notre professeur assis en compagnie d'une dame. Elle était habillée sombrement. Sa figure, que je voyais de profil, avait un certain air de noblesse, grâce à un port hautain et à l'immobilité des traits. Cependant, à bien considérer ces traits, on leur trouvait quelque chose de pauvre et de paysan. Je remarquai sa façon de parler. Elle desserrait à peine les lèvres par des mouvements secs et rapides. Le professeur l'approuvait de la tête, tout en faisant avec la main un geste indulgent. Enfin, un troisième personnage, un homme, était assis auprès d'eux, mais il était un peu à l'écart et masqué par le buste grand et droit de madame Blanchod.

» — Oh! ne reste pas ici... Va-t'en, je t'en prie, va-t'en... Je t'expliquerai demain...

» C'est Blanchod qui, m'ayant aperçu, me tira par le bras et me dit ces mots d'une voix effrayée. Ensuite, il reprit sa place derrière un pilier du parloir.

» Mais, le lendemain, ce fut avec un visage tout joyeux qu'il accourut vers moi.

» — Eh! bien, mon vieux, deux bonnes nouvelles à t'annoncer. Primo, je ne redoublerai pas l'année prochaine. C'est le proviseur qui l'a dit hier à maman. Secundo, après

avis du médecin, j'irai passer les vacances à la montagne, en Suisse.

» Il s'arrêta, respira largement, et reprit :

» — Mais il faudra que je travaille ferme l'année prochaine. J'en ai pris l'engagement... Oh! tout le monde a été très gentil pour moi, et surtout maman. Ce déplacement en Suisse, c'est un vrai sacrifice qu'elle s'impose pour moi. Depuis la mort de mon père, je lui coûte gros.

» Le dernier jour de l'année scolaire, après la classe, je l'accompagnai jusque chez lui. Nous nous promîmes de nous écrire. Pour prolonger les adieux, nous allâmes nous asseoir sur un banc dans un petit square. Il partait le lendemain avec sa mère.

» — Monsieur Winfrid vient avec nous, — me dit-il. — C'est mon tuteur. Tu as dû l'apercevoir dans le parloir. Il accompagnait ma mère le jour de sa visite. Il a pris la place de mon père. Elle le consulte sur tout, et il nous est très dévoué. D'ailleurs, c'est un homme... un homme vraiment éminent. Il avait fait autrefois des études pour être pasteur, mais il a eu dans sa jeunesse un accident aux cordes vocales et n'a pu suivre sa vocation. C'est grand dommage. Cependant, il a maintenant une haute situation dans des œuvres de propagande et de charité. Maman l'aide...

» Il continua à me parler de sa vie, de sa famille, de ses habitudes. J'écoutais ses récits, entraîné par cette sensation de dépaysement que j'éprouvais toujours en sa compagnie. Et je me rappelle que le décor de mon voyage intérieur était la terre du square, dont je ne parvenais pas à détacher mes yeux, une terre grise et dure comme un plancher.

D... se tut, ferma les yeux et passa de nouveau sa paume sur le bas de son visage, comme s'il aspirait les souvenirs au creux de sa main. Ensuite il reprit son dossier, et, tirant des feuillets, il me dit :

— Et voilà les lettres que Blanchod m'écrivit pendant les vacances. Ne lisez pas le début de la première, qui est consacré à de petits épisodes de voyage insignifiants. Mais je crois que la suite vous plaira. Tenez, lisez à partir d'ici.

J'avais pris les lettres. Elles étaient écrites sur de grandes

feuilles de papier quadrillé. L'écriture était petite, droite et plutôt régulière, sauf au bout des lignes où les caractères étaient souvent resserrés et comme tordus.

Blanchod était à Genève, logé dans la famille d'un pasteur, M. Dehernod, auquel il avait été recommandé par M. Winfrid. Il s'était fait bientôt deux camarades, les enfants Dehernod, et parlait d'eux avec chaleur.

La fille, Nancy, a juste mon âge, à un jour près. Elle est née le 14 juin et moi le 15. Crois-tu que c'est drôle? Pourtant, au début, elle m'a beaucoup intimidé. Imagine-toi une figure sérieuse, avec des yeux très clairs, qui vous regardent brusquement, comme s'il y avait un secret terrible entre elle et vous. Je suis resté une semaine sans oser lui parler. Elle-même me disait seulement bonjour et bonsoir. Mais, depuis que son frère est parti (il passe un mois à Berne), elle a tout à fait changé. Elle me regarde autrement, elle vient près de moi, me pose des questions. Bref, nous sommes devenus des amis. Cependant, j'ai regretté le départ de son frère, car il est supérieurement intelligent. Il est très instruit et, bien qu'il n'ait que dix-huit ans, il explique les choses comme un homme âgé. J'ai appris beaucoup en l'écoutant. Il a la passion des insectes. Il a toutes sortes de boîtes où il les enferme pour les observer. Il m'a fait assister à des scènes très curieuses, que nous ne nous soupçonnons pas, et qui, si on les imagine dans le règne humain, donnent le frisson. Ainsi, dans la plus grande boîte, il conserve une bête d'une forme très particulière, mince, allongée, avec des membres très fins. J'ai pensé, en la voyant, à ce dessin terrifiant que tu as fait un jour pour représenter le Dieu des mouches. Eh! bien, cet insecte se nomme une mante religieuse. Il se nourrit de grillons. Chaque jour Samuel lui en donne un, et nous regardons les péripéties du combat. Du combat! du meurtre plutôt, car la mante religieuse finit toujours par dévorer le grillon. Tu ne saurais croire comme l'étude des insectes est intéressante, et comme le spectacle de ce monde plus petit nous aide à nous connaître mieux. C'est ce que nous a démontré un soir M. Dehernod, qui est un savant s'il en fut. Nous étions tous réunis à l'après-dîner autour de la table, regardant la boîte de la mante religieuse où Samuel venait de faire entrer

un grillon. M. Dehernod nous faisait admirer la structure des corps, nous indiquait les appareils sensoriels, les comparait avec l'organisme humain. Puis il a sorti de sa poche un petit papier qu'il nous a lu et que je peux te copier, car il nous l'a remis ensuite. « Cet insecte est comme vous, mes enfants, il a les mêmes sens; certain de ses sens sont plus développés, d'autres le sont moins, mais l'ensemble de la machine est analogue. Les impressions qu'il reçoit sont les mêmes. Regardez-le en ce moment : il a une volonté, il lutte... Savez-vous pourtant la différence qu'il y a entre vous et lui? C'est qu'il ne peut agir que d'après ses instincts et suivant ses appétits. L'homme, lui, possède un sens qui lui permet de juger les actes qu'il commet, de les séparer en bons et en mauvais. Et ce sens, qui n'est départi à aucun autre être de la création, est la conscience morale. Quelle que soit l'action qu'il commette, il en connaît la qualité, il a le privilège du remords. C'est pourquoi ce sens précieux, qui nous rend distincts de l'animal, nous devons le développer par tous nos efforts. Qui de nous consentirait à se rapprocher de la condition des bêtes, et non pas même des bêtes malfaisantes, mais des meilleures, des plus gracieuses? Changeriez-vous votre sort pour celui du chien, de l'oiseau? Non, assurément, vous désirez vous élever le plus possible au-dessus d'eux... Eh bien, mes amis, exercez votre conscience morale. A l'aide de ce sens supérieur, examinez sans cesse vos pensées et vos actes. »

Nous avions écouté ces paroles avec tant d'attention que nous avions oublié la mante religieuse. D'ailleurs, elle avait depuis longtemps sauté sur le grillon; une fois repue, s'était cachée dans un coin sous un brin de feuillage, et Samuel remporta sa boîte.

Blanchod ajoutait aux dernières lignes de sa lettre qu'il allait partir la semaine suivante pour la montagne.

D..., après cette lecture, me fixa du regard pour connaître ma pensée. Ce mouvement me déplut. Et puis j'ai peu de goût pour la caricature. Bref, je repliai la lettre et dis simplement :

— Voyons l'autre.

La deuxième lettre était bien plus longue.

Mon cher Gilbert, disait Blanchod, *je suis parti de Genève*

il y a trois semaines. Monsieur Dehernod qui dirige une société de jeunes gens, la Spes, *m'a emmené avec son détachement dans la montagne. Au commencement, j'ai été bien triste de ce départ. Cela, pour une raison très sérieuse, que je ne puis te révéler dans cette lettre. Sache seulement que l'amour est entré dans mon cœur. Et comme ce départ m'avait éloigné de mon amour, je ne pouvais jouir de rien. Mais les beautés de la nature, les promenades, les ascensions très difficiles ont réussi à vaincre ma tristesse et à me donner un sentiment qui me manque généralement : l'espérance.*

Je suis dans un endroit du Jura suisse, un endroit très beau que l'on nomme les Barrets. Figure-toi une grande prairie à mi-hauteur d'une montagne couverte de sapins. Nous logeons dans des chalets en bois, arrangés pour le mieux. Nous avons canalisé des sources d'une eau pure et délicieuse. Nous sommes absolument seuls. Le village est au-dessous de nous et invisible. Certains jours, en promenade, il nous arrive de ne rencontrer personne, ce qui fait dire à M. Dehernod : « La Spes *est maîtresse du monde ».*

Oh! ces promenades, je ne les oublierai jamais. Nous partions de bon matin (je mets l'imparfait, car, hélas! le temps est moins beau depuis quelques jours) et nous ne rentrions qu'au coucher du soleil. Nous allions tantôt dans la vallée, tantôt dans la montagne. Nous avons ainsi exploré toute la région. Et, le soir, je me souvenais si fortement de ce qui avait passé devant mes yeux que je ne pouvais pas m'endormir. Alors, je m'amusais à rêver que je vivrais toujours aux Barrets. J'imaginais ce que serait ma vie. Qu'elle était heureuse, et surtout qu'elle était exemplaire! Je ne causais plus aucun souci à ma mère, j'étais entouré de bons amis, j'exécutais aisément mon devoir, bref tout s'accordait. Je crois, vois-tu, que si les choses ne sont pas ainsi dans la réalité, c'est que je ne sens aucune sécurité en moi-même. Je tremble à tous moments. Il me semble qu'il est impossible d'avancer dans la vie sans faire le mal, et cette pensée me terrifie au point que je ne sais plus comment agir. Je deviens incapable de travailler, je m'écarte des autres, et, à force de craindre le mal et de me le représenter, je finis par y succomber... Comme c'est différent ici! Pendant le mois d'août le temps a été très beau, et quand je m'éveillais,

il me semblait trouver dans l'air pur, dans la nature, dans notre programme matinal, une garantie du bien. Cette impression si rare m'apportait une assurance extraordinaire. Es-tu comme moi? Les plus beaux moments de ta vie ne sont-ils pas ceux où tu te sens échapper à une séduction, où tu renonces à une action mauvaise qui te tentait? Eh bien, j'ai eu constamment ce sentiment aux Barrets. Il m'arrivait souvent de monter au Signal, point de vue d'où l'on domine tout le versant de la montagne. Je voyais à mes pieds les vallées obscures, embrouillées les unes dans les autres, et je me disais : « Voici le monde en bas, et dans ces replis sombres, le mal rampe partout ». Il me semblait que moi seul, isolé sur mon rocher, y échappais. Ah! Gilbert, quelle joie triomphante! Levant la tête, je contemplais le ciel, et je recevais dans ma poitrine comme un souffle divin.

Mais le souvenir le plus grandiose de mes vacances est certainement mon ascension du Weissenstein. Le Weissenstein n'est pas une montagne très élevée, mais c'est une des plus célèbres de la Suisse. La course a été assez longue pour nous. Nous sommes partis le matin, et, par des chemins pas très commodes, ma foi! nous sommes descendus à Soleure, que nous avons visité. Le Weissenstein superbe se dressait bien à nos regards, mais, comme l'a dit M. Dehernod, nous n'étions encore qu'à pied d'œuvre. En effet, la nuit était tombée lorsque nous avons atteint l'observatoire qui est au sommet de la montagne. Nous n'avons pas tardé à nous coucher car nous devions nous réveiller le lendemain avant le lever du soleil. Moi, je n'en pouvais plus... Le lendemain, avant quatre heures, nous étions dehors. C'était la première fois que j'étais habillé aussi tôt. Le ciel et la terre avaient une couleur indéfinissable. Nous étions silencieux. Nos figures étaient grises. Nous avions l'air de complices. Peu après, une lueur a éclairci un pan du ciel, puis a gagné le ciel tout entier, et enfin le soleil a apparu. Nous avons applaudi. Nos figures n'étaient plus grises; au contraire, elles portaient des reflets roses et semblaient si drôles que nous nous montrions du doigt en riant. Et, en ces quelques secondes, la nature aussi avait changé d'aspect. Le paysage qui s'étendait très loin s'était dévoilé, les cimes se détachaient les unes des autres, les lacs brillaient, les habitations commencaient à se montrer... il me semblait assister à la création du

monde. Je ne saurais te dire ce que j'ai éprouvé devant la révélation de cette œuvre immense. Mon âme souhaitait s'élancer par une louange. Et tous mes compagnons de la Spes *avaient cette pensée, car, à chaque instant, un cri d'émerveillement jaillissait d'une bouche. Alors, M. Dehernod nous a adressé quelques paroles que je veux essayer de te rapporter, tant l'effet qu'elles ont produit a été profond.*

Il nous a dit que le spectacle qui s'offrait à nous, il ne suffisait pas de l'admirer, il fallait le comprendre; et que, de même que devant un beau tableau il convient de songer au peintre qui l'a fait, devant la nature nous devions reporter notre pensée vers Celui qui l'a créée. « Mais, a-t-il continué, qui l'a créée? Vous vous le demandez, mes amis, car vous êtes arrivés à cet âge de la première adolescence où un instinct irrésistible pousse à réfléchir. En voyant les choses qui vous environnent, vous vous posez sans cesse cette question : d'où viennent-elles? Eh bien, prenez comme point de recherche une de ces choses énigmatiques, et laissez aller votre esprit. Qu'y a-t-il à l'origine d'une plante?... Une graine. Et à l'origine de cette graine?... Une autre plante, puis d'autres graines... Prenez encore des exemples. D'où est né cet homme, d'où vient ce fleuve? Vous imaginerez une succession de générations humaines, et des rivières, des ruisseaux, des gouttes d'eaux... Et fatalement, graine après graine, génération après génération, goutte après goutte, vous remonterez à un principe unique et nécessaire qui est l'existence d'un être supérieur, vous vous trouverez en face de Dieu... Or, Dieu, en créant les choses, a établi les conditions suivant lesquelles elles peuvent subsister. Ce sont les lois de la nature. L'homme les a découvertes peu à peu. Grâce aux expériences de ses ancêtres, il a appris que tel mouvement absurde risque de le tuer, que tel aliment lui est nuisible. Il a reconnu que, pour fonder sa vie, la soumission à certaines règles est aussi nécessaire que, pour bâtir sa maison, l'observation des lois de la pesanteur et de l'équilibre. Ces règles ne sont pas arbitraires. Si tous les hommes volaient, commettaient des actes impurs, tuaient, ne croyez-vous pas que l'humanité s'éteindrait rapidement? A peine moins vite que ne s'effondrerait une maison construite sans souci de la ligne perpendiculaire ni de la résistance des matériaux. Eh bien, un livre analogue à

ceux qui déterminent les méthodes immuables suivant lesquelles il faut établir notre maison ou cultiver notre champ, un livre nous a été légué qui nous enseigne comment il faut nous conduire moralement. C'est la Bible. La Bible n'est pas seulement la révélation de Dieu à l'homme, elle est le résumé des commandements imprescriptibles qui assurent la solidité de l'existence humaine. Des Prophètes de l'Ancien Testament, de l'Évangile, de la personne même de Jésus, se dégage l'essence nécessaire à notre vie. Souvenez-vous toujours que celui qui vient à la méconnaître se voue à une destinée errante...

Gilbert, ces paroles que je n'ai pu m'empêcher de te transcrire d'après la copie de M. Dehernod, que ne les as-tu écoutées à côté de moi, par ce matin splendide, devant les Alpes! Nier ces vérités m'a paru insensé. Qui l'aurait osé? Pas toi, j'en suis sûr... Je pleurais, je te le dis sans honte, car j'ai vu des larmes dans les yeux de chacun, et je sais *que j'en aurais vu dans les tiens.*

« *Mais, a ajouté M. Dehernod, prenez garde à ceux qui, par des abus impies ou par une tradition déviée, ont altéré l'esprit de Dieu. Prenez garde à leur dogme : il est à la vraie doctrine du Christ ce qu'un vin falsifié, composé loin du vignoble, est au vin naturel et sain.* »

La lettre se terminait brusquement sur ces mots. Au-dessous de sa signature, Blanchod avait fixé une petite fleur « cueillie en montagne au lever du soleil ».

D... lança vers moi un regard de biais. Il n'eut pas de peine à voir que cette lecture m'avait ravi, mais il n'en fit pas la remarque et affecta un air indifférent.

— Et ensuite? — demandai-je.

— Je n'ai reçu que ces deux lettres.

— Bien, — fis-je avec un peu d'humeur, — maïs qu'est devenu Blanchod, quelle est la fin de l'histoire?

D... cacha sa figure dans sa main et resta silencieux un moment, savourant sans doute mon impatience. Enfin il reprit :

— Je revis naturellement Blanchod dès la rentrée, et, naturellement, la première question que je lui posai, fut au

sujet du « grand amour entré dans son cœur ». Je savais assez bien le faire parler, et malgré quelques réticences et quelques rougeurs, il me raconta complètement l'histoire. Il s'agissait, vous l'avez deviné, de Nancy Dehernod. Mais les choses étaient moins banales qu'on ne l'aurait cru. Il paraît que, quelques jours après le départ de son frère, la jeune fille était entrée dans la chambre de Blanchod et lui avait déclaré qu'elle l'aimait. Amour d'enfant, amour à peu près chaste, si j'ai bien compris, mais imaginez l'effet que cette déclaration romanesque et des effusions même chastes ont pu produire sur l'esprit de Blanchod. Il en était devenu presque fou. Il me dit qu'il en avait perdu le sommeil, qu'à tous moments il croyait voir, comme des poteaux de feu entre lesquels il devait passer sans les frôler, le bien, le mal, l'amour... Il me raconta que, tous les jours, à une certaine heure où ses parents étaient sortis, la jeune fille pénétrait dans sa chambre. Elle se roulait à ses pieds, répétait « Je t'aime, je t'aime », et lorsqu'il voulait la relever ou l'embrasser, elle le repoussait. En présence de ses parents, elle prenait des précautions bizarres. Ainsi, elle lui défendait de la regarder, mais lui commandait de regarder en même temps qu'elle certains objets. Blanchod me les décrivit. C'était toujours un objet de couleur rouge, par exemple un capuchon posé sur un verre de lampe, ou une languette de drap pour essuyer les plumes, etc... Curieux, n'est-ce-pas?

» Cette histoire avait grandement troublé Blanchod. Aux Barrets, toutefois, il avait trouvé le calme. « Là-haut, notre aventure était purifiée, me dit-il. J'aimais non plus Nancy, mais notre amour. »

» Mais, lorsqu'il fut revenu à Genève, les rendez-vous cachés et les scènes étranges recommencèrent. Une nuit, la jeune fille entra dans sa chambre, et, sans autres paroles, lui ordonna de la peigner ». Elle était agenouillée, me raconta Blanchod, et disait tout bas, d'une voix suppliante : « Peigne-moi, peigne-moi ». J'ai obéi, mais j'étais si troublé que je tremblais. Le peigne est tombé de mes mains, et en le ramassant j'ai touché ses pieds nus. Ils étaient froids. J'ai voulu les prendre dans mes mains et les réchauffer; mais elle s'est mise debout comme si je l'avais blessée, et elle s'est sauvée ».

» Enfin, il parait que, la veille du jour où son frère devait rentrer à la maison, la jeune fille annonça à Blanchod qu'elle allait être surveillée étroitement et que les choses devaient changer entre eux. « Je ne pourrai plus aller dans ta chambre, lui dit-elle. Au salon, il ne faut plus que tu regardes les mêmes objets que moi, Samuel s'en apercevrait. » Elle était dans une grande agitation et répéta à plusieurs reprises : « Pourvu qu'il n'apprenne pas ce qui s'est passé ». Blanchod lui fit remarquer que Samuel ne pourrait pas l'apprendre, sauf par l'un d'eux, mais elle secoua la tête et parut encore plus effrayée. Et, en effet, dès que Samuel fut revenu, Nancy reprit pour Blanchod une figure froide, silencieuse, étrangère.

» Les vacances étant terminées, Blanchod était rentré à Paris trois jours plus tard.

D... fit une pause.

— En écoutant Blanchod, reprit-il, j'avais vu que cette histoire avait produit sur lui une impression violente. A divers endroits du récit, j'avais lu dans ses yeux une interrogation soucieuse : « Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi a-t-elle fait cela? Ai-je eu tort? » Par la suite, et bien qu'il y pensât beaucoup, il m'en parla peu volontiers. D'ailleurs, une fois à Paris, le tracas de ses études l'avait repris tout entier. D'une classe à l'autre, notre programme et nos travaux étaient devenus bien plus difficiles, et Blanchod se trouva désorienté.

» Ajoutez à cela qu'il tomba malade. J'ai gardé ce souvenir, car ce fut à cette occasion que j'allai le voir et que je connus la maison où il habitait. C'était dans un quartier voisin du Panthéon. Blanchod m'ouvrit lui-même la porte. Il m'apprit qu'il était seul, sa mère assistant ce jour-là à une fête de bienfaisance. Il était vêtu d'une sorte de lévite en molleton de couleur sombre qui faisait ressortir sa figure pâlie par la maladie. Il m'emmena dans sa chambre, qui était petite et simple. Rien n'ornait les murs sauf deux planchettes de bois soutenant des livres. Point d'autres meubles qu'un lit resserré, une table, une toilette, et deux chaises sur lesquelles nous nous assîmes.

» Blanchod se désolait d'avoir manqué les cours du lycée.

Il m'interrogeait fiévreusement sur ce que nous avions fait, puis secouait la tête : « Je serai en retard, je ne pourrai jamais m'y remettre », disait-il sur un ton découragé. Le jour déclinant, il alluma une lampe basse, qui ne mélangea pas sa lumière à la clarté grise et prit l'aspect, dans cette chambre froide, d'un petit foyer factice et grelottant.

» A la lumière de cette lampe, j'allai examiner les livres alignés sur la planchette. C'était principalement des ouvrages scolaires, mais il y avait aussi toutes sortes de petites brochures religieuses et morales. Je lus quelques titres : *Comment veiller sur soi, Réussir par la foi.* J'en tirai une au hasard.

» — Prends garde, me dit Blanchod, c'est dans ce livre que je range les souvenirs de Nancy.

» En effet, une photographie et une enveloppe glissèrent entre mes mains. Blanchod les ramassa. Je regardai le titre du livre : *La Route de la Pureté.*

» Quelques moments plus tard, il tendit l'oreille, tressaillit et dit :

» — Ma mère vient de rentrer. Il faut aller à sa rencontre.

» Nous nous levâmes, mais la porte s'ouvrit et madame Blanchod parut. Je reconnus la femme que j'avais aperçue au lycée à travers la vitre du parloir. Elle portait, de même que ce jour-là, une toilette noire, d'une étoffe simple et coupée sans élégance. Toutefois, une petite broche en grenats brillait sur sa poitrine entre les pans de son collet. Elle fit vers moi une inclination de la tête et me tendit la main. Blanchod courut vers elle.

» — T'es-tu amusée, mère? — demanda-t-il.

» Les épaules de madame Blanchod se soulevèrent légèrement.

» — Je ne *m'amuse* pas, mon enfant, — répondit-elle en insistant sur le mot qui l'avait choquée.

» Et, en même temps, comme pour invoquer le témoignage du ciel, il y eut dans ses yeux un mouvement d'élévation qui fit disparaître ses pupilles.

» Après avoir touché quelque chose à la lampe, elle s'assit et me questionna d'une manière entendue sur le lycée et sur nos cours. Je remarquai que ce mouvement des yeux qui m'avait frappé était un tic qui revenait fréquemment. Son

regard se tendait vers le ciel, et on ne voyait plus entre ses paupières que des globes blancs et aveugles.

» Blanchod, qui se tenait debout faute de siège, paraissait troublé et nous regardait l'un après l'autre. J'étais moi-même fort mal à l'aise, car sa mère, tout en me parlant ne cessait d'examiner mes mains, comme si elles étaient sales ou que j'eusse dérobé quelque chose. Enfin, elle se leva, emmenant son fils afin qu'il allât saluer M. Winfrid qui était au salon.

» Je restai donc seul un moment dans cette chambre, cachant mes mains dans mes poches, sans rien faire. J'eus l'impression d'être en province, dans une chambre d'hôtel, où rien n'aurait pu se plier à mes habitudes. Puis j'entendis, venant de la pièce voisine, la voix de Blanchod et, aussitôt après, un bruit qui ressemblait au bruit que fait un liquide en ébullition sous un couvercle. Je me rappelai alors ce que Blanchod m'avait dit sur M. Winfrid et sa voix cassée. Blanchod, d'ailleurs, revint peu après. Il s'assit près de moi. Mais le bruit reprit, et, malgré nous, ce petit mijotement gêna tellement nos pensées que je me levai et lui dis au revoir. Comme je passais devant le salon, dont la porte était ouverte, j'essayai d'apercevoir M. Winfrid, mais le dossier de son fauteuil le dissimulait presque entièrement; et, de même qu'au parloir du lycée, je ne pus distinguer que deux petites jambes tortues et accolées comme des bois de vigne.

» Quelques jours après, Blanchod fut guéri et revint au lycée. Mais non pour longtemps. Un matin, en effet, je le vis paraître devant moi avec une mine altérée. Et, m'ayant dit bonjour, il m'annonça brièvement, d'une voix tragique :

» — Monsieur Dehernod a écrit à ma mère. On a tout appris. Je quitte le lycée demain.

» Je demandai des explications. Il me raconta confusément une longue scène qui avait commencé la veille, à son retour du lycée, puis qui avait continué dans la soirée en la présence de M. Winfrid. Sur l'origine des informations, il ne savait pas grand'chose. Toutefois, d'après la lettre du pasteur, il semblait que celui-ci eût été renseigné par Samuel.

» Je le réconfortai de mon mieux. Je lui demandai quelles étaient les intentions de sa mère. La décision prise était de

le mettre pensionnaire dans une maison située hors de Paris, qui avait été indiquée par M. Winfrid.

» Blanchod, tout en me rapportant les faits, avait eu des regards si étranges, avait fait des gestes si décousus, que je n'aurais pas été surpris de le voir soudain courir, sauter en l'air ou tomber.

» — Pourquoi m'enfermer comme un criminel? — me dit-il. — Je n'ai pas fait le mal. Mon amour pour Nancy était un amour pur, je te le jure...

» Et que s'est-il passé? — reprit-il. — Ils savent tout, ils savent que Nancy venait dans ma chambre chaque jour, qu'elle est même venue une nuit. Or, il n'y a qu'elle qui ait pu révéler notre secret. Pourquoi a-t-elle tout avoué à son frère? Comprends-tu cette trahison, toi?

» Je vous ai dit combien Blanchod se croyait faible, combien il se défiait de soi. Il s'imaginait toujours que les autres lui étaient supérieurs.

» Ce fut sans doute la notion de cette humilité jointe à son innocence qui me poussa à trouver une réponse, vraie ou fausse, afin de ne pas perdre mon prestige. Et puis, à seize ans, n'est-on pas un peu fier de soutenir une thèse scabreuse?

» Toujours est-il que, l'après-midi, lorsque je revis Blanchod, je lui dis sur un ton très grave :

» — J'ai pensé à ton histoire et à la conduite incompréhensible de Nancy. As-tu lu *René*, de Chateaubriand?

» Blanchod fit signe que non.

» — Eh! bien, lis-le. C'est peut-être une explication... Quant à la manière d'agir de ta mère et de M. Winfrid, tu n'en serais pas surpris si tu connaissais comme moi ce livre. Tu saurais que le christianisme a fait de nous une espèce amoindrie, ridicule, un troupeau craintif et médiocre.

» Je tirai de ma poche un livre et le lui mis sous les yeux. C'était *Par delà le bien et le mal*. J'avais découvert Nietzsche depuis quelque temps, et ma tête était pleine de cette découverte. Le croiriez-vous? je m'étais même composé, dans un calepin que je portais toujours en poche, un répertoire de ses jugements par idées et objets.

» Et je me mis à réciter pour Blanchod certains passages de *l'Esprit religieux*, où il reproche à la foi chrétienne de

n'avoir apporté à l'homme que servilité, insulte à soi-même, mutilation de soi.

» Blanchod fit de grands yeux effrayés et se détourna.

» — Tais-toi, Gilbert, — me dit-il. — Jette ce livre.

» Mais je repartis de plus belle, pris d'une véritable fureur, et m'acharnant particulièrement contre son tuteur, M. Winfrid. Et cet acharnement, je me le rappelle, venait surtout de ce que, tout en attaquant cet homme, je ne pouvais me représenter comment il était fait, puisque, les deux fois que je l'avais rencontré, il était resté invisible.

» — Crois-tu donc qu'il détient la vérité et les secrets de la nature, ton monsieur Winfrid, ce dieu que personne ne voit? — criai-je à Blanchod avec de grands gestes.

» Je lui dis aussi que l'enseignement de l'Évangile avait fait son temps, et lui débitai les maximes les plus violentes de mon répertoire. Enfin, je lui reprochai d'être comme un esclave qui adorerait ses bourreaux.

» Alors, tout d'un coup, il me regarda. Il s'était redressé, son cou était tendu; j'eus l'impression qu'il avait grandi en un moment.

» — Donne-moi ce livre, — me dit-il.

» J'hésitai, mais il me le prit des mains.

» — Donne-moi ton carnet.

» Je me le laissai prendre aussi.

» Le lendemain, Blanchod ne revint pas au lycée. Je reçus quelques jours plus tard une lettre de sa mère.

Monsieur,

De graves raisons m'ont obligée de retirer mon fils du lycée et de lui imposer temporairement une rupture complète avec sa famille et ses amis. Etienne a reconnu la nécessité de cette mesure. Il se propose de racheter sa conduite par le travail. Il ne vous écrira donc pas avant un certain temps. Je viens vous prier de faire de même.

» En effet, je ne reçus aucune nouvelle de Blanchod. Je ne sus même pas où on l'avait envoyé.

D... s'arrêta et me regarda dans les yeux. Après quoi il parut satisfait, et reprit son récit nonchalamment, comme s'il n'avait plus rien à dire.

— Un mois après sa disparition, peut-être moins, une amie de mes parents, qui habitait la campagne, vint nous voir. Cette dame, qui se nommait madame Chapelain, avait ceci de comique qu'elle semblait faite de morceaux disparates. Elle était grande, corpulente, et elle n'avait qu'un mince filet de voix craintif, gémissant et vite essoufflé. Son visage était replet, rose, rieur, et elle vivait dans la plus rigoureuse piété.

» A peine entrée, elle prit une mine bouleversée.

» — Ah! — dit-elle d'une voix défaillante, — je me suis demandé si je pourrais venir. J'ai eu hier une émotion... J'ai cru que je n'en serais pas remise aujourd'hui... Imaginez-vous.... mais d'abord, vous savez qu'il y a juste à côté de chez moi une maison, un pensionnat, tenu par une espèce de marchand de soupe, un homme à l'air sinistre. Les deux jardins se touchent. Hier matin, comme ma vieille Marie, qui n'y voit presque plus, ouvrait la fenêtre de ma chambre, elle me dit : « Tiens, voilà que maintenant les gens d'à-côté accrochent leurs effets aux arbres ». Je regarde par la fenêtre, et je vois un pendu. J'ai été saisie, j'ai poussé un cri, j'ai fait fermer les rideaux, mais il me semble que jamais je n'oublierai cette vision... C'était un tout jeune homme, presque un enfant, qui portait...

» Elle continua à parler, et, à travers sa description entrecoupée, je reconnus Blanchod. Mais, voyez-vous, je le reconnus comme jamais aucun récit humain n'a pu me faire reconnaître une personne ou un objet. Ce fut une apparition positive. Je le vis, dans son costume gris sombre, suspendu à une branche, les bras allongés, le cou allongé aussi et cassé.

» — Il court des bruits affreux sur ce pensionnat, — ajouta madame Chapelain — On a trouvé dans les poches de cet enfant des livres terribles qui expliquent son suicide. Mais je n'écoute rien, je ne veux rien savoir, je ne veux plus qu'on me parle de cette histoire, sans quoi je quitterais ma maison. Songez qu'il s'est pendu à un arbre qui est le long de mon mur, un arbre qui envoie ses branches dans mon jardin, qu'il a dû même se hisser sur le mur pour se pendre... Si j'y pensais, je ne pourrais plus jamais me promener de ce côté-là.

D... s'interrompit, fit avec les sourcils un mouvement qui exprimait l'incertitude et reprit :

— J'aurais pu poser des questions à cette femme, lui demander d'autres détails, car, en somme, elle n'avait donné ni nom, ni indication certaine, mais, sur le moment, un contrôle me parut inutile et même absurde. Je vous répète que j'avais reconnu Blanchod aussi distinctement que si je l'avais touché du doigt. J'aurais pu ensuite tâcher de me renseigner par une autre voie, ainsi aller du côté de Bagneux ou d'Arcueil, où habitait cette madame Chapelain, mais le lendemain je tombai malade assez gravement. Une fièvre typhoïde se déclara et me tint longtemps alité. Et même, c'est sans doute à la maladie que je dois d'avoir si bien conservé le souvenir de cette histoire, car de nombreuses visions de Blanchod me hantèrent durant la fièvre. Mais, à cause de cette maladie, je n'eus pas d'autres informations. Une fois guéri, ce fut trop tard pour en prendre. Ce qui peut ajouter à ma croyance est que je n'entendis plus jamais parler de Blanchod.

D... s'arrêta court. Comme je ne parlais pas, il me secoua le bras et reprit sur un ton tout à fait changé.

— Eh bien, voilà une matinée perdue pour vous. Je vous ai empêché d'aller chez le brocanteur. Est-ce que mon histoire ne vous a pas trop ennuyé, au moins?

Je restai silencieux et fis de la tête un mouvement horizontal.

— Alors, pour remplacer le Christ aux bras étroits, je vais vous faire un cadeau, je vais vous donner les deux lettres de Blanchod. Hein?...

Je commençai par refuser, mais ces lettres me tentaient beaucoup, et finalement j'acceptai.

Il se leva et replaça le dossier dans l'armoire. Je me levai aussi et considérai l'intérieur de cette armoire. Je lui demandai s'il détenait là beaucoup d'autres histoires semblables à celle-là. D... cligna de l'œil et fit entendre un petit sifflement énigmatique.

— Pourquoi ne vous servez-vous pas de tout cela? — lui dis-je. — Pourquoi n'écrivez-vous pas ces histoires?

— Pourquoi?... Parce que la narration m'ennuie.

— Vous devriez vaincre cette paresse.

— Il ne s'agit pas de paresse, — répliqua D... avec un peu de hauteur. — Je veux dire que la narration me gâte le fait. Elle le stérilise, elle lui ôte la vie. Je voudrais pouvoir représenter le fait brut, dans sa simplicité... et encore je ne suis pas bien sûr que cela me satisferait, parce qu'il y aurait toujours la convention des mots. En tout cas, l'arranger, le triturer, le raccorder à un autre, je suis sûr que cela me déplaît.

— Pourtant, cette préparation, ce jointoiement, voilà ce qui constitue l'art.

— Oui, peut-être... Dites plutôt *votre art*. Cela me semble, à moi, un remplissage de bourre.

» Tenez... — reprit-il avec animation et tout en me maintenant devant l'armoire, — savez-vous comment le contenu de ce meuble m'apparaît? Comme une ménagerie. Les faits que je retiens là sont des animaux que j'ai capturés, mais qui sont bien vivants. Ils se meuvent librement, ils changent de forme, ils peuvent me montrer demain un aspect d'eux-mêmes que je ne vois pas aujourd'hui et qui agira sur moi d'une manière imprévue. Si je m'en sers, comme vous le dites, je les tue. Ainsi Blanchod est un petit écureuil qui disparaît et reparaît, joue devant moi, me fait un nouveau tour chaque fois que je le fais revenir et l'observe. Si vous voulez raconter son histoire, il faudra d'abord vous décider à le tuer, puis il faudra le fixer sur une planchette, remplacer ses yeux par des verres de couleur. Je me demande même si vous ne serez pas forcé de dresser devant lui une branche et de mettre dans sa patte une noisette. Hein! ne croyez-vous pas? Alors seulement on dira : « Voilà un gentil petit écureuil. » Eh bien, que voulez-vous? je n'aime pas les animaux empaillés.

— ... Empaillés! — répétai-je après lui en riant. — Voilà qui est drôle.

Mais, au fond, je ne trouvais pas le mot si drôle. J'étais piqué dans mon amour-propre d'homme de lettres. Et quand je sortis de chez D..., serrant dans ma poche les lettres de Blanchod, j'étais bien décidé à écrire cette histoire.

JACQUES DE LACRETELLE

LA VIE

DE

BENJAMIN DISRAËLI

VI

ATROCITÉS

> Tu me rappelles certains Anglais; plus leur pensée s'émancipe, plus ils se raccrochent à la morale.
>
> GIDE

En juillet 1875 quelques paysans de Bosnie et d'Herzégovine se révoltèrent contre les Turcs qui traitaient leurs sujets infidèles comme des chiens. L'épisode semblait mince; il grossit. L'impuissance de la Porte étonna; réunir deux mille hommes et les envoyer en Bosnie parut exiger un introuvable génie militaire; d'ailleurs l'argent manquait. En face de l'inaction turque s'organisait une activité russe. Dans tous les villages balkaniques, des comités secrets, organisés par la confrérie russe orthodoxe de Cyrille et Méthode, entretenaient une agitation anti-turque. Deux forces poussaient les Russes : l'une sentimentale, ils étaient les frères de race et, en grande partie, de religion, des Bulgares, des Serbes, des Roumains; l'autre, politique : ils avaient besoin de l'accès à la Méditerranée et souhaitaient y arriver, soit en se rendant maîtres de Constantinople et des détroits, soit en émancipant les Bulgares et les Serbes qui formeraient, alors, sous protection russe, des principautés vassales.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février, 1er, 15 mars et 1er avril.

Il n'était rien au monde que Disraëli craignît davantage que les Russes en Méditerranée. Le premier axiome de la politique britannique était, pour lui, le maintien de la libre communication avec les Indes et l'Australie. Or, par terre, cette communication n'est possible qu'à travers une Turquie amicale; par mer elle doit se faire par le canal de Suez, très vulnérable si les provinces turques d'Asie sont aux mains d'une nation hostile. Le rôle des Russes en cette affaire apparaissait très suspect; leurs desseins pouvaient être vastes et dangereux. Il importait de veiller dès le début. Disraëli avait un souvenir précis des débuts de la guerre de Crimée; alors il avait vu comment un homme pacifique, Lord Aberdeen, s'était laissé acculer à la guerre par sa crainte même de la guerre. Le vrai moyen de garantir la paix semblait être d'indiquer avec précision la ligne au delà de laquelle on ne reculerait pas.

Quand la Bulgarie se souleva après la Bosnie, quand Russie, Allemagne et Autriche, ayant rédigé un memorandum sévère à l'adresse de la Turquie, demandèrent à l'Angleterre de le signer avec elles, le Premier Ministre refusa. Était-ce à l'Angleterre de collaborer à la destruction d'un État qu'elle avait intérêt à conserver, et à y collaborer avec Gortchakoff, ennemi avoué, et Bismarck, ami peu sûr? Une attitude franche valait mieux. « Quoi qu'il arrive, écrivit-il à Lady Bradford, cette fois nous ne nous laisserons pas dériver vers la guerre; si nous en venons là ce sera parce que nous l'aurons voulu et que nous aurons un but à atteindre. Mais j'espère que la Russie, qui est au fond de toute cette histoire, sera raisonnable et que nous aurons la paix. »

***

La ferme politique du Gouvernement était assez généralement approuvée et l'opposition libérale elle-même avait observé jusqu'alors le silence quand le *Daily News*, journal très bien informé et dévoué à Gladstone, publia un article tout rempli d'horribles détails sur les atrocités commises par les Turcs en Bulgarie. Enfants massacrés, femmes violées, jeunes filles vendues comme esclaves, dix mille chrétiens

emprisonnés, telle était l'œuvre des amis et alliés du Premier Ministre. Disraëli lut ce terrible récit avec une méfiance ironique. Il n'avait reçu aucun rapport de son ambassadeur, il voyait quel intérêt avaient Gladstone et ses amis à grossir les faits et d'ailleurs, par principe, il croyait difficilement aux atrocités. Déjà, pendant la grande mutinerie indienne, il avait, avec beaucoup de courage, et contre le sentiment populaire, fait appel au sens critique et refusé de s'indigner avant enquête. Homme doux, sans passions fortes autres que l'ambition, il imaginait mal la cruauté volontaire et le sadisme. Pendant son voyage en Turquie il avait dîné avec des pachas et fumé avec eux des narghilés; il ne voyait pas ces hommes aimables massacrant des petits enfants. Que des bandes de troupes irrégulières aient pu commettre des excès, c'était possible, mais sans doute les insurgés n'avaient-ils pas eux-mêmes été très tendres. Il avait horreur des « mouvements d'opinion ». Il suffisait qu'on lui parlât de populations opprimées pour que déjà il flairât quelque hypocrisie et se sentît opprimé lui-même.

Quand la question fut soulevée à la Chambre des Communes, il répondit qu'il espérait, pour l'honneur de la nature humaine, que des informations plus précises montreraient l'exagération de ces nouvelles : « Je ne doute pas que des atrocités n'aient été commises en Bulgarie, mais, que des jeunes filles aient été vendues comme esclaves, que plus de dix mille personnes aient été emprisonnées, j'en doute. En fait, je ne crois pas qu'il y ait autant de places dans les prisons turques, ni que la torture ait pu être employée sur une grande échelle chez un peuple oriental qui termine généralement ses rapports avec les coupables d'une façon plus expéditive ».

Malheureusement, pour une fois, l'expérience de Dizzy était en défaut et le récit était vrai. L'Ambassadeur, soudain réveillé par le bruit fait en Angleterre, se renseigna, dut confirmer les faits et l'opinion publique prit feu. Pouvait-elle admettre que le Premier Ministre écartât les victimes d'une phrase légère? Disraëli maudit le Foreign Office qui l'avait si mal renseigné et espéra que la tempête s'apaiserait. Il était fort regrettable que des villages bulgares aient été incendiés et des jeunes filles violées, mais était-ce une raison pour renoncer à une politique ancienne et raisonnable?

***

En ce temps-là, Gladstone était à Hawarden. Depuis qu'il avait écrit à son cher Granville qu'à soixante-dix ans d'âge et après cinquante ans de vie publique, il pouvait avoir droit à la retraite, « il était bien souvent revenu de l'île d'Elbe ». A chaque tournant Disraëli le trouvait sur sa route, dressé comme un dragon jetant du feu. Non qu'il ne fût sincère dans son désir de repos, mais la présence au pouvoir du Mauvais le rappelait, malgré ses vœux. En vain il cherchait à distraire sa pensée de ce scandale insupportable par des études théologiques, homériques; plus il méditait, plus le grand mal du temps lui semblait être la perte du sens du péché. « Ah! disait-il lentement, le sens du péché, voilà la grand lacune de la vie moderne. » Parmi ces écrivains qu'il relisait alors, en était-il un seul qui eût exprimé avec assez de force la haine du vice? Walter Scott avait pu être l'ami d'un Byron! Si un jeune visiteur faisait timidement remarquer qu'un romancier professionnel doit tout comprendre, et rappelait le mot de madame de Staël : « Tout comprendre, c'est tout pardonner », M. Gladstone secouait la tête et disait : « N'émoussez pas votre sens du péché. »

Le sien n'était pas émoussé. Quand il eut entre les mains le récit des atrocités bulgares, il sentit, au flot de colère qui montait en lui contre les Turcs, contre les janissaires et contre le nouveau Lord Beaconsfield, qu'il avait trouvé là un thème admirable d'indignation vertueuse. Quel sujet pouvait être mieux fait pour l'inspirer? Des peuples enchaînés, des chrétiens victimes d'infidèles et, au fond de cette ténébreuse intrigue, le Grand Infidèle, le comédien tragique, l'homme qui avait démoralisé l'opinion publique et excité cyniquement l'égoïsme national pour pouvoir satisfaire le sien! Le Parlement était en vacances, un lumbago retenait Gladstone au lit, sa hache inutile reposait dans sa cour, il se mit à composer un pamphlet. La violence du langage en était remarquable : « Orgie barbare et satanique... Les Turcs, spécimens antihumains de l'humanité... Pas un criminel de nos prisons, pas un cannibable des mers du Sud n'entendrait ce récit sans indignation... Le remède : forcer les Turcs à nous débarrasser

de leurs méfaits par le seul moyen possible, en nous débarrassant d'eux-mêmes. Leurs Zaptiehs et leurs Mudirs, leurs Bimbashis et leurs Yuzbashis, leurs Kaimakams et leurs Pachas, chacun et tous, armes et bagages, vont, j'espère, quitter les provinces qu'ils ont désolées et profanées. »

Le pamphlet eut un immense succès; en quelques jours on en vendit quarante mille exemplaires. Dans toute l'Angleterre des meetings demandaient l'expulsion des Turcs et des souscriptions étaient ouvertes en faveur de la croisade. A Liverpool où l'on jouait *Othello*, à cette phrase : « Les Turcs sont noyés », toute la salle se leva et applaudit. Un cyclone de vertu balaya l'Angleterre. Gladstone était partout, parlait, écrivait. Il suspectait le Gouvernement de vouloir annexer l'Égypte; « Dizzy soutient cette vieille Turquie parce qu'il pense qu'elle succombera et sa flotte est à Besika Bay pour être prête, j'en suis à peu près sûr, à se saisir de l'Égypte à la première occasion; nous le verrons donc peut-être encore Duc de Memphis ». Il ne pensait plus qu'aux Bulgares. De nombreux visiteurs anti-Turcs faisaient le pèlerinage de Hawarden; ils le trouvaient en manches de chemise, offraient les présents qu'ils avaient apportés : une canne rustique, un manche de hache sculpté, puis Gladstone leur parlait des Bulgares. Ils repartaient enthousiasmés; non, l'Angleterre ne combattrait pas aux côtés des mécréants! « Le Premier Ministre aura beau caresser la poignée de son épée, la nation saura veiller à ce que celle-ci ne quitte pas le fourreau. »

Beaconsfield avait lu le pamphlet. Il l'avait jugé passionné, vindicatif et mal écrit, « cela naturellement », et, de toutes les horreurs bulgares, la pire. Dans ses lettres à Lady Bradford, Gladstone était souvent appelé le Tartuffe, « la victime volontaire de tout mensonge qui peut le mener au pouvoir. » A Lord Derby : « La postérité rendra justice à ce maniaque sans principes, à cet extraordinaire mélange d'envie, de rancune, d'hypocrisie et de superstition, M. Gladstone qui, soit comme Premier Ministre, soit comme leader de l'opposition, qu'il prêche, qu'il prie, qu'il discoure ou qu'il gribouille, a toujours eu un trait constant, c'est qu'il n'est jamais un gentleman. »

En tous cas, Lord Beaconsfield était bien décidé à ne pas céder à l'opinion publique. Quand le pays devient fou, il faut

attendre. La crise se passerait et on pourrait de nouveau parler raison. D'ailleurs où voulait en venir ce pacifiste belliqueux? A faire la guerre aux Turcs? A venger les atrocités bulgares par une boucherie mondiale? La haine du crime n'était pas le monopole d'un parti. A entendre les cris des mécontents, on eût cru que Lord Beaconsfield était le Sultan et Lord Derby le Grand-Vizir. En fait, il ne se sentait aucune responsabilité. Il avait horreur des massacres. Il ne soutenait pas les Turcs; il les aurait volontiers vus tous au fond de la mer Noire. Ce qu'il voulait sauvegarder, c'était l'unité de l'Empire et l'avenir de l'Angleterre.

Jamais Dizzy n'avait montré davantage son horreur de l'hypocrisie. Il savait qu'avec quelques phrases sentimentales il aurait rendu sa tâche plus facile, mais, au contraire, il écrivait à Derby : « Ce que je désire vous faire bien comprendre, c'est qu'il ne faut pas agir comme si vous étiez sous le contrôle de l'opinion populaire. Autrement, vous ferez peut-être ce qu'ils désirent mais ils ne vous respecteront pas pour l'avoir fait. » Et, un autre jour : « Vous ne pouvez pas être trop ferme. Ce que demandent toutes ces réunions publiques est de la folie, non de la politique; c'est quelque chose de vague, de théorique, non de pratique. Bien que la politique de l'Angleterre soit la paix, aucune nation n'est aussi bien préparée pour la guerre que la nôtre. Si elle entre dans un conflit pour une cause juste, si la lutte est de celles qui mettent en jeu sa liberté, son indépendance ou son Empire, ses ressources sont, je le sens, inépuisables. Elle n'est pas un pays qui, en entrant en guerre, se demande s'il pourra supporter une seconde ou une troisième campagne. Elle commence une lutte qu'elle ne terminera pas avant que justice soit faite. »

VII

GUERRE?

Punch représenta Britannia conduite par un guide au visage disraëlien vers le bord d'un précipice au fond duquel on lisait : GUERRE. — « Encore un tout petit peu plus près du bord », dit le guide. — « Pas un pouce plus loin, répond Bri-

tannia qui semble effrayée et mécontente. Je suis déjà beaucoup trop près. » Il était vrai que Britannia avait grand peur de tomber. La politique de Lord Beaconsfield était d'effrayer la Russie par la menace d'une guerre qu'il ne voulait pas faire, mais il était permis de penser qu'à se promener trop souvent à l'extrême bord des précipices, on se met à la merci d'une pierre glissante.

Tel était l'avis du jeune Lord Derby qui régnait au Foreign Office. Tout à fait différent de son père, c'était un homme gauche et raisonnable dont la salutaire apathie était utile dans le danger, mais qui n'était pas bâti pour « cette danse des œufs diplomatique ». Il avait l'horreur du romanesque et des mises en scène théâtrales. Il ne voyait aucune raison pour menacer la Russie. Ce n'était pas qu'il fût comme Gladstone anti-turc; cela c'était un autre roman qu'il n'aimait pas davantage, mais il n'admettait pas que l'Empire britannique fût en danger parce que les Russes seraient à Constantinople. Au fond, il n'admettait pas que l'Empire britannique pût jamais être en danger. Le Chef dirait encore : « Manque d'imagination ». Soit. Il n'avait pas d'imagination. Il ne voulait pas en avoir. Il ne se résoudrait jamais à déchaîner un mal présent et certain pour éviter un mal futur et incertain. Toutes les mesures proposées par Beaconsfield le trouvaient mécontent, hostile, et comme il avait un grand nom et une juste réputation de bon sens, il entraînait avec lui bon nombre de ses collègues.

Tandis que le Cabinet faisait frein, la Souveraine poussait à la roue. La Reine avait toujours peu aimé la Russie. Albert avait toujours dit que le danger viendrait de ce côté. Elle se considérait comme responsable de l'intégrité de l'Empire et de la sécurité de la route des Indes. Elle blâmait Gladstone et Lord Derby. Elle ne comprenait pas la faiblesse de tant d'hommes quand elle, une femme, eût été prête à marcher à l'ennemi. Elle bombardait son Premier Ministre de notes belliqueuses. Les organisateurs de meetings pro-russes auraient dû être poursuivis. Qu'attendait-on pour s'armer? « La Reine se sent terriblement anxieuse à l'idée que tous ces délais finiront par nous mettre si en retard que nous perdrons notre prestige pour toujours! Cette pensée trouble ses jours et ses

nuits. » — « La Reine fait appel aux sentiments de patriotisme qui, elle le sait, animent son Gouvernement et elle est certaine que chaque membre de celui-ci sentira la nécessité de montrer à l'ennemi un front uni et fier aussi bien dans le pays que hors du pays... Il ne s'agit pas de soutenir la Turquie, c'est une question de suprématie russe ou britannique dans le monde. »

Les Princesses elles-mêmes s'en mêlaient. Le Premier s'étant trouvé à table à côté de la princesse Mary de Cambridge, celle-ci lui dit : « Je ne puis concevoir ce que vous attendez. — En ce moment, madame? Les pommes de terre... » dit Lord Beaconsfield.

Jusqu'alors il avait pu évoluer sans accident dans l'étroit passage entre la Reine et Lord Derby, mais le pourrait-il toujours? Et éviter aussi le troisième obstacle, les libéraux qu'exaspérait la formule : « les intérêts de l'Angleterre ». — « Politique égoïste, disaient-ils. — Aussi égoïste que le patriotisme », répondait le vieux cynique et, mesurant du regard avec beaucoup de calme la profondeur du précipice, il sentait avec joie qu'il n'avait pas le vertige.

***

La Russie déclara la guerre à la Turquie. Le Tsar envoya le général Ignatiev en mission spéciale aux Anglais pour essayer d'obtenir une promesse de neutralité. Tout Londres donna des dîners pour les Ignatiev. La Générale était blonde, jolie et buvait sec. Elle eut un grand succès. La marquise de Londonderry et elle firent assaut de diamants. L'Anglaise triompha. Lord Beaconsfield avertit la Russie qu'il ne resterait pas neutre si le Tsar ne respectait pas les trois points indispensables à la conservation de l'Empire : le canal de Suez, les Dardanelles, Constantinople. Gortchakoff promit. Que risquait-il? Ses informateurs le rassuraient. L'opinion publique était loin d'être unie derrière Beaconsfield. Beaucoup d'Anglais riaient de ses menaces. Punch montrait « *Benjamin matamore* » ou le Lion britannique disant au Sphinx : « Écoutez-moi bien. Je ne vous comprends pas, mais il faut que *vous* me compreniez. Je ne me battrai pas pour ces gens-là. » Schouvaloff, admirable ambassadeur qui avait su se faire appeler « Schou »

par tout ce qui comptait à Londres, et avait compris que c'est dans le monde qu'on trouve la clef du monde politique, était assez bien renseigné pour télégraphier à Pétersbourg le nom des ministres anglais qui s'opposaient au dessein du Premier. Gortchakoff, rassuré, joua double jeu. Aux Anglais, il affirma : « Nous reconnaissons que la question de Constantinople ne peut être résolue que par un accord des puissances. » Au Grand-Duc Nicolas, chef de l'armée, il ordonna : « Objectif Constantinople. » La victoire arrangerait tout. Quand les armées russes occuperaient la ville, qui oserait les en déloger?

Le Grand-Duc entra en Bulgarie. La Reine devint de plus en plus agitée. Albert avait toujours prédit ce qui arrivait maintenant. Allait-elle, Cassandre impuissante, assister à la ruine de son Empire? « La Fée écrit tous les jours et télégraphie toutes les heures. » Elle ne croyait pas, elle, aux promesses russes. Elle voulait qu'on prît des gages, enfin qu'on fît quelque chose. « Les rapports que la Reine a vus hier sont très alarmants. Sûrement, Lord Derby ne peut être indifférent à de tels dangers. On reçoit avertissement sur avertissement et il semble tout enregistrer sans jamais dire un mot! Réellement, la Reine n'a jamais vu un pareil Ministre des Affaires étrangères!!! » — « Les Russes seront devant Constantinople dans peu de temps. Alors le Gouvernement sera terriblement blâmable et la Reine si humiliée qu'elle croit qu'elle abdiquera tout de suite. Soyez hardis! » — « Si vous ne finissez pas par agir, l'opposition sera la première à se retourner contre vous. Un délai de quelques semaines, même de quelques jours, peut être fatal. » — « La Reine est navrée de voir qu'on ne fait rien. Lord Beaconsfield lui a dit mardi que cinq mille hommes pourraient être envoyés pour augmenter les garnisons, mais elle n'entend parler d'aucun mouvement de troupes et elle devient de plus en plus alarmée. » — « La Reine se sent toujours encouragée quand elle a vu Lord Beaconsfield, mais, pour une raison ou une autre, rien n'est jamais fait... » — « Et le langage, le langage insultant que les Russes emploient contre nous!... Cela fait bouillir le sang de la Reine. Que sont devenus les sentiments de beaucoup des hommes de ce pays? »

Sans cesse elle menaçait de déposer cette couronne d'épines, Derby de son côté offrait sa démission à propos de tout, et

le vieux Premier, poussif et goutteux, triste de ne pas voir les chers yeux teintés d'orange de Lady Bradford, lui écrivait : « Je suis bien malade. Si j'avais le courage d'affronter la scène qui éclaterait au quartier général si je donnais ma démission, je le ferais tout de suite. Mais je n'ai jamais pu supporter les scènes... »

Un instant la résistance des Turcs donna de l'espoir. L'armée était bonne et le Sultan avait dit à ses soldats : « Vos sabres de croyants vont vous ouvrir le Paradis. » On apprit que l'armée russe, arrêtée devant Plevna, avait cinquante mille morts et trente mille blessés qui, mal soignés dans les hôpitaux improvisés, mourraient probablement tous. Au mois d'août, on considérait les Russes comme battus. Le maréchal de Moltke le croyait. L'Angleterre aime les peuples forts; le sentiment public devint pro-turc. Dans les rues de Londres, on chanta : « Nous n'avons pas envie de nous battre, mais, par Jingo, si nous le faisons... » La mode devint, le dimanche, d'aller conspuer Gladstone chez lui et de lancer des pierres dans ses carreaux. Les grands-pères des manifestants avaient fait subir le même traitement aux fenêtres du Duc de Wellington.

Les Chambres entrèrent en vacances. Beaconsfield alla se reposer à Hughenden. Il avait grand peine à respirer et ne pouvait plus du tout marcher. Pour aller à l'église, il devait prendre la petite voiture de Mary-Ann; les paons l'agaçaient : « J'ai presque envie de commettre ici une sorte d'atrocité et de massacrer les paons. » En rentrant à Londres, il vit un docteur Kidd, homéopathe, qu'on lui avait beaucoup recommandé. Kidd sonda ce vieux corps dénudé comme on examine celui d'une recrue. Il lui trouva de l'asthme, une bronchite, et le mal de Bright. Bon à faire un rempart sur la route des Indes.

***

Le jeu de bluff ne demande qu'un sang-froid impénétrable. C'était la qualité dominante du Premier. Mais comment bluffer avec deux partenaires dont l'un dénonce le bluff à chaque coup tandis que l'autre se prend au jeu au point d'exiger qu'on étale ses cartes? La Reine surtout était terrible.

Elle aimait trop son Premier Ministre. Elle ne comptait que sur lui. Lui seul avait comme elle, bien que pour des raisons différentes, ce patriotisme étroit qui abolit tout autre sentiment. Elle se raccrochait à lui. Elle eût voulu le combler d'honneurs. Elle lui offrit le Collier de la Jarretière, qu'il refusa, trouvant le moment mal choisi. Elle alla lui rendre visite chez lui, à Hughenden, faveur qu'elle n'avait faite à personne depuis Lord Melbourne. Elle l'autorisa à renoncer, pour lui écrire, aux formules officielles et il put commencer ses lettres par : « Madame et très aimée Souveraine. » Elle-même répondait : « Mon cher Lord Beaconsfield » et signait : « *Believe me — With the sincerest regards — Yours affectionately — Victoria, R. I.* »

Et pourtant, elle le gênait bien par sa tenacité littérale. Il y avait entre eux cette différence que Beaconsfield était résolu à éviter la guerre et presque certain de l'éviter, alors que la Reine, beaucoup plus passionnée, en arrivait à la souhaiter. Quand les Russes, ayant enfin pris Plevna, arrivèrent sur les hauteurs qui dominent Constantinople, elle rappela naïvement les promesses faites. Lord Beaconsfield avait-il dit, oui ou non, qu'en semblable occurrence il déclarerait la guerre? Qu'attendait-il? Déjà les Russes, sans consulter l'Europe, négociaient un traité secret avec les Turcs. Bientôt on se trouverait devant un fait accompli. Ah! Lord Beaconsfield ne valait pas mieux que les autres. Tous les hommes étaient des lâches. Elle seule, pauvre femme, devait tout animer. Lord Beaconsfield courbait très bas l'échine. Il tâchait de se faire pardonner sa désobéissance en exagérant les expressions de son dévouement. « Lord Beaconsfield espère que Votre Majesté se souvient de sa gracieuse promesse de ne pas écrire la nuit ou, du moins, pas tant. Il ne vit que pour elle, ne travaille que pour elle. Sans elle, tout est perdu. » Cependant il surveillait le jeu.

Il y avait un autre grand joueur qui jusqu'alors n'avait fait qu'observer les coups, mais attendait le moment d'entrer dans la partie. C'était le Prince de Bismarck. Brusquement, le 19 février, il abattit ses cartes par un grand discours au Reichstag, discours volontairement obscur, donc fort clair. Bismarck,

obligé de choisir entre l'Autriche et la Russie, plein de rancœur contre Gortchakoff, depuis les incidents de 1875, prenait parti contre la Russie. Il affirmait être désintéressé. La question orientale importait peu à l'Allemagne. Constantinople ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Ce que l'Allemagne voulait, c'était éviter un conflit. Son rôle serait, entre des intérêts contraires, celui de « l'honnête courtier ». Naturellement le traité que Turcs et Russes étaient en train d'élaborer devrait être soumis à l'approbation des autres puissances européennes en une Conférence, ou Congrès, qui se tiendrait, si on le voulait bien, à Berlin. Tout cela était d'une grande courtoisie et élévation de pensée, mais, en deux heures, Bismarck avait ruiné toute l'œuvre édifiée par Gortchakoff en tant d'années. Déjà menacée par l'Angleterre, la Russie ne pouvait braver l'Allemagne; tout de suite, elle accepta le principe du Congrès, mais elle l'accepta avec des formules où il était question de communiquer et non de soumettre le traité aux puissances.

***

Enfin ce traité est publié. Le peuple anglais le lit avec stupeur. En apparence, Gortchakoff respecte les promesses faites : Constantinople, Suez, les Dardanelles restent libres, mais toutes ces positions sont tournées. La Turquie perd toutes ses provinces européennes. Les Russes créent une Bulgarie qui sera leur vassale et qui leur donne accès à la Méditerranée. En Arménie, ils occupent Kars et Batoum, avançant ainsi vers les Indes et prenant à revers la Turquie d'Asie. Toute l'Angleterre, par un de ces beaux mouvements d'opinion qui l'unissent devant le danger, se range derrière le Premier : elle n'ira pas au Congrès pour discuter un tel document.

Lord Beaconsfield reste très calme. Il juge le traité inacceptable. Il informe Schouvaloff qu'il n'ira au Congrès qu'après un accord direct anglo-russe sur les points les plus graves. Ses conditions sont : *a*) pas de Grande Bulgarie; *b*) pas d'Arménie russe. L'ambassadeur bondit : « C'est priver la Russie de tous les fruits de la guerre... » Peut-être. En tous

cas le Premier lui laisse entendre que si l'Angleterre n'a pas satisfaction, elle fera sortir la Russie des territoires contestés, fût-ce par la force. Schouvaloff part, inquiet, mais sceptique. Lord Beaconsfield n'est pas l'Angleterre. Conseil de Cabinet. Le Premier Ministre désire préparer la guerre. « Si nous sommes fermes et déterminés, nous aurons la paix et nous dicterons ses conditions à l'Europe ». Mais il faut être prêt. Il propose l'appel des réserves, le vote de crédits, l'envoi de la flotte à Constantinople et surtout, puisqu'il s'agit de défendre la route des Indes, il souhaite que l'Empire lui-même participe à sa propre défense et que des troupes de l'armée des Indes soient envoyées en Méditerranée, pour occuper des positions qui commandent les communications russes, c'est-à-dire Chypre et Alexandrette. Le Cabinet approuve son chef, sauf Lord Derby qui donne sa démission. Il croit que ces mesures sont propres à amener la guerre; il en refuse la responsabilité. Lord Beaconsfield n'est pas sans regret de se séparer d'un vieil ami et d'un Derby, mais il accepte sa démission.

Cette fois Schouvaloff prend peur. Le départ de Derby est un signe. La Russie ne veut à aucun prix une guerre avec l'Angleterre. Elle est très affaiblie par ses campagnes. Elle n'a pas de flotte. En outre, elle aime mieux s'entendre avec Beaconsfield qu'avec Bismarck. L'ambassadeur revient avec des concessions. Gortchakoff cède sur la Grande Bulgarie, qui sera réduite de moitié et sans accès à la mer, mais il maintient l'Arménie russe. Beaconsfield est inflexible. Alors c'est la guerre, à moins qu'une garantie ne soit donnée à l'Angleterre sous forme d'un Gibraltar en Méditerranée orientale. A ce moment éclate la nouvelle que les troupes amenées secrètement des Indes commencent à débarquer. C'est le coup de grâce. La Russie accepte tout. Une convention secrète est signée avec le Sultan qui accepte de céder à l'Angleterre l'île de Chypre, en échange de quoi l'Angleterre lui assure son alliance défensive pour le cas où la Russie dépasserait en Arménie Kars et Batoum. Gortchakoff consent à aller au Congrès pour approuver le traité ainsi modifié. La Turquie reste puissance européenne. L'avance slave est arrêtée. La partie est gagnée, entièrement gagnée et cela sans avoir perdu un homme, sans avoir tiré un coup de fusil. Le guide ramène

au rivage des voyageurs intacts, heureux, un peu las. « Bon guide, pense Britannia, mais casse-cou. »

***

Pour Beaconsfield, ce qui l'enchante plus que tout, c'est l'acquisition de Chypre. Trente ans auparavant, dans *Tancrède*, il l'a clairement annoncée. Il lui plaît de faire ainsi passer ses romans et ses rêves dans l'histoire. Et puis Chypre, c'est l'île de Vénus. Richard Cœur-de-Lion l'avait donnée à Lusignan, roi de Jérusalem, qui était devenu comte de Paphos. Maintenant la ville d'Aphrodite et le romantique royaume des Croisés vont, avec Gibraltar et Malte, compléter la Méditerranée anglaise. Un beau jour pour le vieil artiste qui se plaît aux jeux séculaires.

VIII

LE CONGRÈS DE BERLIN

Un Congrès international : la plus parfaite des Foires aux Vanités. D'abord, à l'intérieur de chaque pays, éliminatoires des vanités locales. Chaque Premier Ministre pense qu'il est seul capable de représenter sa politique. Chaque Ministre des Affaires étrangères pense que le Premier n'entend rien à la diplomatie. Chaque Ambassadeur professionnel a la même opinion de son ministre. L'Assemblée réunie, les grands hommes s'affrontent, orchestre de premiers violons.

Le Prince de Bismarck avait espéré que les grands acteurs ne viendraient pas. Il attendait de Russie Schouvaloff, qu'il aimait et avec lequel il avait réglé une partie du programme. Mais Gortchakoff jugea qu'il ne pouvait faire confiance à personne et parvint à en convaincre son Empereur. Bismarck se promit de lui faire payer le passé : « Il ne montera pas une seconde fois sur mes épaules pour s'en faire un piédestal. » D'Angleterre aussi, le Premier souhaitait venir. Qui, en dehors de lui, comprenait l'Orient? Lord Beaconsfield et Lord Salisbury furent désignés comme plénipotentiaires. Les trains spéciaux se mirent en marche. Bismarck pensait : « Le Congrès, c'est moi. » Vieillards impotents, étendus sur

les coussins des wagons qui, de Bruxelles, de Pétersbourg, convergeaient vers Berlin, Beaconsfield et Gortchakoff avaient le même sentiment.

A cette conférence où l'on devait discuter librement un traité, tous les États arrivaient avec des conventions secrètes. L'Angleterre avait, avec la Russie, l'accord de Londres. La Turquie savait qu'elle avait cédé Chypre à l'Angleterre, mais ignorait la convention bulgare. L'Autriche avait des promesses de l'Angleterre et de l'Allemagne qui lui donnaient, sans coup férir, la Bosnie et l'Herzégovine. La France s'était fait assurer que l'Égypte et la Syrie seraient laissées en dehors du débat. Le public anglais, qui se représentait avec une terreur admirative Lord Beaconsfield allant affronter l'ours moscovite, imaginait peu à quel point le spectacle avait déjà été répété.

***

En arrivant à son hôtel, le Kaiserhof, Lord Beaconsfield trouva la table du salon entièrement couverte par une immense corbeille de fleurs et une grande boîte de délicieuses fraises entourées de fleurs d'oranger et de roses. C'était le cadeau de bienvenue de la Kronprinzessin, fille de la reine Victoria.

Lettre à la Reine : « Le Prince et la Princesse comblent Lord Beaconsfield de leurs bontés. Celles-ci lui sont d'autant plus agréables qu'il les sent dues, pour une large part, à l'inspiration de quelqu'un à qui il doit tout. » Visite du secrétaire de Bismarck. « Le Chancelier voudrait voir Lord Beaconsfield le plus tôt possible. »

Les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient. Ils s'étaient rencontrés à Londres seize ans auparavant. Chacun des deux avait deviné en l'autre une intelligence et une volonté. Beaconsfield trouva Bismarck très changé. Le géant pâle, à taille de guêpe, qu'il avait vu en 1862, était devenu gros et laissait pousser une barbe blanche sur un visage rude. Mais il retrouva le ton qu'il aimait, simple et réaliste, un peu bourru, d'une brutale franchise, et ces choses terribles dites d'une voix douce qui étonnait sortant de ce corps immense. Bismarck lui dit qu'il avait l'intention de mener le

Congrès tambour battant, mais qu'il jugeait nécessaire de consacrer les premiers jours, ceux pendant lesquels les esprits étaient frais, aux grandes questions, à celles qui pouvaient devenir causes de guerre. On commencerait donc par la Bulgarie.

Le lendemain, à deux heures, le Congrès se réunit pour la première fois dans un salon de noble aspect, qui s'accordait parfaitement avec les uniformes brodés d'or, les étoiles et les plaques des ordres, les épées des diplomates. Avant la séance, on alla au buffet boire du porto et manger des biscuits. Beaconsfield se fit nommer le personnel international : le Turc, Caratheadory Pacha, homme jeune, barbe noire, l'air trop doux; le vieux Gortchakoff, chancelant; l'Italien Corti, à figure japonaise; le Français Waddington, demi-Anglais; l'Autrichien Andrassy... Allons, tout était bien : hors Bismarck et lui, pas de grand caractère.

Bismarck procéda avec une brusquerie militaire. Tout de suite la division de la Bulgarie en deux parties séparées par la ligne des Balkans fut adoptée sans discussion. Puis tout se gâta. Les Russes, ayant accordé aux Turcs la frontière des Balkans, voulurent leur refuser le droit de la défendre et d'entretenir des troupes dans la partie de la Bulgarie qui leur était laissée. C'était détruire indirectement tous les effets de la Convention de Londres. Encore une fois cette Bulgarie non occupée était à la merci de la Russie et celle-ci avait accès à la Méditerranée.

Beaconsfield tonna. Saint-Pétersbourg devait renoncer à l'illusion que la volonté anglaise pourrait être tournée. Gortchakoff, piqué, s'obstina. Lord Beaconsfield déclara solennellement que les conditions anglaises constituaient un ultimatum. Les Russes consternés envoyèrent un émissaire à leur Empereur. *Beaconsfield à la Reine* : « Je n'ai pas de crainte sur le résultat, car j'ai dit à qui de droit que je quitterai le Congrès si les vues de l'Angleterre ne sont pas adoptées. »

Le matin du jour où expirait l'ultimatum, se promenant au bras de Corry, Unter den Linden, il lui ordonna de commander un train spécial pour emmener la mission britannique à Calais. Corry transmit l'ordre aux Chemins de fer allemands. Le résultat ne se fit pas attendre. A trois heures quarante-cinq

le Prince de Bismarck vint au Kaiserhof : « Introduisez-moi auprès de Lord Beaconsfield, dit-il à Corry, et prévenez-moi quand il sera trois heures cinquante-cinq car j'ai un rendez-vous à quatre heures. » Il demanda si on pourrait trouver un compromis. « Le compromis a été trouvé au moment des accords de Londres et il nous est impossible d'y revenir. — Dois-je comprendre que ceci est un ultimatum? — Certainement. — Je suis obligé d'aller chez le Kronprinz, mais il conviendrait que je puisse reparler de tout ceci avec vous; où dînez-vous ce soir? — A l'Ambassade d'Angleterre. — Je voudrais que vous dîniez avec moi. »

Beaconsfield à la Reine : « J'acceptai son invitation. Après dîner, nous nous retirâmes dans une chambre où il fuma et je suivis son exemple... Je crois que j'ai porté ainsi un dernier coup à ma santé, mais j'ai senti que c'était absolument nécessaire. En pareil cas, l'homme qui ne fume pas à l'air d'épier les paroles de l'autre... J'ai eu une heure et demie de la conversation la plus intéressante, entièrement politique. Il fut convaincu que l'ultimatum n'était pas une feinte, et avant d'aller au lit, j'eus la satisfaction de savoir que Pétersbourg capitulait. » Le lendemain, il put télégraphier à Londres : « La Russie accepte le projet anglais pour la frontière européenne de l'Empire turc, les prérogatives militaires et la politique du Sultan. » — « Il y a de nouveau une Turquie d'Europe », dit Bismarck. « Nous avons sacrifié cent mille soldats et cent millions pour rien », soupira Gortchakoff.

Cet épisode donna au Prince de Bismarck beaucoup d'estime pour Lord Beaconsfield. « *Der alte Jude, das ist der Mann* » (Le vieux Juif, voilà l'homme), disait-il. Ils devinrent fort amis, prenant un curieux plaisir à parler « métier » ensemble. Ils aimaient à s'entretenir des rapports avec les princes, les ministres, le Parlement. C'est si rare de pouvoir trouver un confrère quand on est Premier Ministre. On se sent tout naturellement en sympathie avec lui. Cependant Bismarck se jugeait supérieur, parce que plus détaché encore et plus cynique. Lord Beaconsfield avait des points faibles; il était vulnérable; dès qu'on le combattait par certaines associations d'idées romantiques, il résistait mal. Bismarck observait les vanités, s'amusait à les opposer et exploitait les défaillances.

Beaconsfield, de son côté, devinait les buts lointains du Chancelier. Comme, debout devant une grande carte du monde, ils discutaient sur la colonisation à laquelle Bismarck croyait politique de paraître opposé, le doigt de Beaconsfield s'égara dans les provinces balkaniques : « Ne croyez-vous pas, dit-il, qu'il y a ici aussi un beau terrain de colonisation? » Bismarck le regarda et ne répondit rien.

***

Après ce grand jour, le Congrès devint une routine. Vie de Parlement plus excitante, qui eût beaucoup plu à Beaconsfield s'il n'avait pas eu la goutte. Non seulement il aimait Bismarck, mais Gortchakoff était devenu un ami. « C'est très pénible d'avoir à refuser quelque chose à ce cher vieux renard qui semble tout trempé du lait de la bonté. » Le temps était celui du Songe d'une Nuit d'été. Un soir, c'était une excursion à Potsdam, capitale du royaume du Rococo; le lendemain dîner à l'ambassade de Turquie, le meilleur de tous les dîners, avec un pilaff étonnant dont M. Waddington mangea deux fois; puis dîner chez Bleichrœder, le banquier, où l'on ne joua que du Wagner. Dans les rues, on regardait beaucoup Lord Beaconsfield. Le libraire devait télégraphier en Angleterre pour demander de nouveaux exemplaires de ses romans. Les cabinets de lecture avaient acheté chez Tauchnitz des éditions complètes.

Dans la troisième semaine du Congrès, « une bombe éclata ». L'accord Schouvaloff sur l'Arménie fut divulgué par le journal anglais *Le Globe*, auquel l'avait vendu un copiste du Foreign Office. L'émoi en Angleterre fut grand. L'acquisition de Chypre était encore secrète; on ne voyait aucune compensation aux conquêtes de la Russie en Asie. La presse fit tant de bruit que les plénipotentiaires anglais cherchèrent à reprendre leurs concessions. « Bismarck faisait naître des incidents pour avoir le plaisir de les arranger. » A son esprit positif, précis, parfaitement informé, les querelles solennelles de ces personnages désuets semblaient comiques. Ni Gortchakoff, ni Beaconsfield n'étaient des géographes. Gortchakoff aimait, comme il disait, à planer, « à tracer des magistrales », c'est-à-dire qu'il faisait des phrases, mais que, devant une carte, il ne

savait pas trouver Batoum. Aussi Schouvaloff fut-il terrifié quand son chef lui dit qu'il se réservait la question de la frontière asiatique, qu'il la traiterait directement avec Beaconsfield.

— Comment? — dit Lord Salisbury, quand Schouvaloff lui apprit la nouvelle, — mais, mon cher Comte, Lord Beaconsfield ne peut pas négocier; il n'a jamais vu une carte de l'Asie mineure.

Quelques heures plus tard le Congrès apprit avec joie que l'entente était parfaite. Le Prince de Bismarck convoqua une séance plénière. Beaconsfield et Gortchakoff furent installés l'un à côté de l'autre pour expliquer les termes de leur accord. Chacun des deux produisit une carte de la nouvelle frontière, mais les deux cartes étaient différentes. On ne sut jamais ce qui était arrivé. Schouvaloff prétendit que Gortchakoff, ayant reçu de l'État-Major russe le tracé de deux frontières, l'une souhaitée, l'autre marquant l'extrême limite des concessions, avait eu la maladresse de remettre la seconde à Lord Beaconsfield; Corry croyait que le Chancelier russe avait essayé, après l'accord, de tromper la délégation anglaise. Quoi qu'il en fût, les deux vieillards, tous deux malades, commencèrent à se donner des démentis si violents et si ridicules que Bismarck, ironique, proposa de suspendre la séance pendant une demi-heure. Schouvaloff, Salisbury et le prince de Hohenlohe pourraient tenter, pendant cet entr'acte, de résoudre la question. Cela fut fait et on s'entendit sur une ligne intermédiaire.

Le lendemain, les Anglais rendirent public l'accord sur Chypre. Cette fois l'opinion britannique fut enthousiaste. Cette place d'armes dans le Levant, cette Méditerranée anglaise enchantaient. Même à l'étranger on loua la hardiesse toute disraëlienne de ce « coup ». « Les traditions de l'Angleterre, écrivait le *Journal des Débats*, ne sont pas tout à fait mortes; elles survivent dans les esprits d'une femme et d'un vieil homme d'État. »

***

Une magnifique réception fut organisée pour le retour à Londres des négociateurs. La gare de Charing Cross avait été

décorée de drapeaux aux couleurs de toutes les nations du Congrès; des palmiers, des massifs de géraniums en ornaient les quais et les abords; des guirlandes de roses s'enroulaient autour de tous les piliers. Une foule énorme attendait. Quand le Premier Ministre descendit du wagon, il fut salué par les Ducs de Northumberland, de Sutherland, d'Abercorn, de Bedford, par le Lord-Maire et les Sheriffs de Londres. John Manners était là aussi et Sir Robert Peel, le fils du grand homme. Au bras de Lord Salisbury, le vieillard passa péniblement au milieu d'une double haie de pairs, de pairesses et de membres du Parlement.

A la sortie de la gare, les acclamations furent formidables. Trafalgar Square était un tapis de têtes. On agitait chapeaux et mouchoirs. Les femmes lançaient des fleurs dans la voiture. A Downing Street, tout drapé de rouge, Lord Beaconsfield trouva une immense gerbe de fleurs envoyée par la Reine. Comme les acclamations continuaient, il dut paraître au balcon, avec Lord Salisbury et dit à la foule : « Nous vous avons rapporté, je crois, la Paix avec l'Honneur. »

Quelques jours plus tard, à Osborne, à genoux devant la Reine ravie, il reçut d'elle le Cordon Bleu de l'Ordre de la Jarretière. « Grands et petits, lui avait-elle écrit, tout le pays est ravi, sauf Mr. Gladstone, qui est fou furieux. »

IX

AFGHANS, ZOULOUS, DÉLUGES

Si Lord Beaconsfield avait fait des élections au lendemain du Congrès de Berlin, il se fût assuré le pouvoir pour six nouvelles années. Mais le Parlement avait encore deux ans à vivre; il était fidèle; le Cabinet décida de le laisser mourir de mort naturelle. C'était montrer trop de confiance dans les faveurs du destin. Un pays se lasse vite des gloires qu'il a faites; il faut le consulter au temps où l'on plaît.

Quelques semaines après le triomphe, le ciel, dans le lointain, devint un peu sombre. Depuis longtemps les Russes étaient en coquetterie avec l'Émir d'Afghanistan, dont le territoire montagneux commande les portes de l'Inde. Ils avaient,

en plein accord avec l'Émir, envoyé une mission à Caboul, capitale de celui-ci. Lytton, vice-roi des Indes, fut jaloux de ce succès. Le Premier Ministre avait choisi pour ce poste le fils de son ami parce qu'il avait de l'imagination, de l'ambition et beaucoup de volonté. L'événement prouva qu'il avait un peu trop de tout cela. Contre l'avis du Chef, qui se faisait fort d'obtenir de la Russie, par des négociations amicales, le retrait de la mission, il prit l'initiative d'envoyer lui-même une mission anglaise à Caboul. L'Émir arrêta les envoyés de Lytton à l'entrée du territoire afghan et Beaconsfield se trouva brusquement forcé, ou de s'incliner honteusement devant un petit souverain barbare, ou de faire une guerre dangereuse. Il fut très irrité : « Quand un vice-roi ou un commandant en chef désobéissent aux ordres, ils devraient au moins être sûrs du succès. » De nouveau Gladstone et ses amis crièrent à la guerre injuste, protestèrent contre la politique délibérément agressive de Beaconsfield et, cette fois, des observateurs sages avertirent celui-ci que le pays faisait écho. Fallait-il désavouer Lytton et prouver l'innocence du Gouvernement aux dépens d'un subordonné? C'était contraire à tous les principes du Premier Ministre. Lytton fut blâmé mais soutenu. Le général Roberts mit les troupes de l'Émir en déroute. L'opposition s'évanouit comme elle fait toujours dans la victoire, et le pays retrouva confiance.

Mais quand la jalousie des dieux est éveillée, elle ne s'apaise pas facilement. Depuis quelques années l'industrie était prospère. Une crise éclata. Ces accidents sont périodiques. Plusieurs mauvaises récoltes étaient causes de celle-ci. Mais il faut bien blâmer le Gouvernement. L'opposition se plaignit de l'inertie des ministres. Les ministres eussent été fort empêchés de transformer la récolte ou de passer des commandes à l'industrie. Pourtant ils étaient ministres et devaient faire quelque chose : « Vous avez raison, écrivait Lord Beaconsfield à Lady Bradford, de penser que l'affaire qui occupe en ce moment une si grande partie de mon temps est la crise générale, mais on ne sait que faire. Il y a tant de plans, tant de projets et tant de raisons pour n'avoir ni plans, ni projets... Ce que je crains, c'est que l'opposition, qui n'a pas de scrupules, n'adopte ce thème pour des besoins de parti. Si nous ne

soutenons pas leurs projets, nous serons stigmatisés comme des mauvais patriotes et, si nous les soutenons, ils en auront la gloire. » Dans ses moments de solitude, il pensait aux pommes de terre de Peel.

***

Le diable, quand on administrait cet immense Empire, était que des ennuis graves pouvaient surgir à tout instant dans les coins les plus éloignés du monde. L'Afghanistan fumait encore que l'Afrique du Sud s'alluma. Là, trois pouvoirs hostiles avaient longtemps vécu côte à côte; les Anglais au Cap, les Boers hollandais au Transvaal, et les nègres au Zoulouland. Le ministre des Colonies, Carnarvon, qui avait réussi, au Canada, à fédérer les États rivaux en un Dominion unique, était, comme tous les hommes qui ont eu un succès, convaincu de l'efficacité de sa recette pour tous les maux. Il se croyait capable de fédérer l'Univers. En vue de préparer la fédération de l'Afrique du Sud, il annexa le Transvaal. Cela supprima l'adversaire favori des Zoulous qui se tournèrent contre les Anglais. Lord Chelmsford, qui commandait les troupes, pécha par excès de confiance et, brusquement, une opinion publique nullement préparée apprit qu'on avait subi un désastre, que le quartier général de lord Chelmsford avait été cerné et que les nègres avaient pris ou tué près de quinze cents hommes. Cette fois, le pays fut indigné. Tant que le ministère conservateur lui avait apporté « la paix avec l'honneur », il avait applaudi. Mais quand John Bull se vit engagé dans des guerres ridicules et difficiles aux quatre coins du monde, il se dit que Gladstone n'avait peut-être pas tort de parler du danger des colonies et de la folle politique de son rival.

Pour comble de malheur, le fils de Napoléon III, le jeune Prince Impérial français, voulut partir se battre en Afrique du Sud. Beaconsfield fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher, mais la Reine et l'Impératrice Eugénie insistèrent tant qu'il dut céder. « Que faire contre deux femmes obstinées? » Au début de juin 1879, le Prince fut tué par les Zoulous dans une petite affaire d'avant-postes. La Reine qui l'aimait beaucoup

en eut un profond chagrin. Se sentant un peu responsable de cette mort, elle voulut apaiser sa conscience en faisant au jeune Prince déchu des funérailles solennelles. Le Premier Ministre protesta. Que dirait le gouvernement républicain de la France si les honneurs dus aux seuls souverains étaient rendus à un Bonaparte? La Reine s'irrita. Ah! que tout allait mal! Beaconsfield, irrité, maudit la Fée, Lord Chelsmford, les Zoulous. « Quel peuple admirable, dit-il amèrement; ils battent nos généraux, ils convertissent nos évêques et ils écrivent le mot « Fin » à l'histoire d'une dynastie française. » Il essayait de sourire, mais la Reine boudait; elle ne le recevait plus qu'avec une officielle froideur. Il en souffrait. « Ma nature exige parfaite solitude ou parfaite sympathie...» Il écrivit à la marquise d'Ely, dame d'honneur, une lettre hardie et sincère qui, il le savait, serait montrée à la Reine.

Cela me fait de la peine, et beaucoup, de penser que mes paroles ou mes actions peuvent déplaire à Sa Majesté. J'aime la Reine; c'est peut-être la seule personne au monde qui me soit laissée à aimer. Vous devez donc comprendre combien cela me trouble et m'inquiète quand je sens un nuage entre nous. C'est très naïf de ma part, mais mon cœur malheureusement n'a pas vieilli comme mon corps, et, quand il est touché, je suis aussi abattu que je pouvais l'être il y a cinquante ans.

Un télégramme le manda à Windsor. La Fée fut gracieuse et douce; elle ne parla plus de ses griefs; évidemment elle avait lu la lettre. Il n'était pas tout à fait inutile d'avoir été romancier... C'était vrai d'ailleurs qu'il aimait la Reine.

Enfin, vers le mois d'août 1879, tout sembla s'apaiser. Il ne restait plus un soldat russe dans les États du Sultan; aux Indes, une mission anglaise avait été reçue à Caboul; en Afrique du Sud Wolseley avait capturé le chef des Zoulous. Le seul danger, pour le ministère, était maintenant le mauvais temps que ni Roberts, ni Wolseley ne pouvaient vaincre. Une cinquième mauvaise récolte se préparait. A Hughenden, il pleuvait nuit et jour. Beaconsfield se promenait sous le déluge, glissant dans une boue épaisse et demandant à ses fermiers : « La colombe a-t-elle quitté l'arche? » Les paons, à

demi engloutis, avaient perdu presque toutes leurs plumes et persistaient à se promener d'un air glorieux, fiers d'une beauté évanouie.

Là, soudain, le Premier reçut une terrible nouvelle : toute la mission anglaise à Caboul avait été assassinée. En vérité, les astres étaient contraires.

***

Une fois encore, il y avait en Angleterre au moins un homme qui ne considérait pas ces assassinats, ces échecs, et ce déluge comme les creux inévitables des vagues du temps, mais comme le châtiment envoyé par le Seigneur, Dieu des Armées, parce que son peuple avait excité sa colère en sacrifiant à un dieu étranger. Pour Gladstone, le beaconsfieldisme était une épouvantable hérésie qui avait souillé l'âme du peuple anglais, qui l'avait porté à combattre toutes les nations de la terre, et qui avait attiré sur lui une juste rétribution. Maintenant le pays commençait à comprendre qu'il avait suivi un faux prophète. Beaucoup de signes faisaient espérer qu'aux élections suivantes il le regretterait. Alors le devoir de Gladstone ne serait-il pas de reprendre le gouvernail pour virer complètement de bord? De nombreux correspondants en exprimaient le vœu. Un professeur écossais copiait pour lui des maximes de Gœthe : « Comment un homme peut-il atteindre la connaissance de soi? Par la contemplation? Certainement non, mais par l'action. Essayez de faire votre devoir et vous trouverez pourquoi vous êtes fait. Mais quel est votre devoir? Ce que demande l'heure. » Un autre lui écrivait « que ses enfants appelaient Mr. Gladstone saint William ». Oui, il le sentait bien, sa mission était de devenir une fois de plus Premier Ministre. Mais comment? Il avait déclaré avec éclat qu'il quittait la direction du parti. Il avait commis l'imprudence de le dire et de le répéter à la Reine qui, certes, en avait pris bonne note. Il avait laissé Hartington et Granville occuper les premières places. Comment, sans ridicule, les en chasser au moment du succès? Et d'ailleurs le voulait-il? N'avait-il pas souhaité la retraite pour se préparer à la mort? Mais déjà sa conscience inquiète et subtile entrevoyait des chemins détournés et sûrs.

Il avait choisi pour s'y présenter une circonscription écossaise, Midlothian, et en 1879, bien qu'aucune élection ne fût annoncée, il y alla faire une tournée. Ce fut une procession triomphale. Dans les gares où le train s'arrêtait, des milliers de gens venus de villages lointains cherchaient à apercevoir le grand vieillard. Sur les collines couvertes de neige, on voyait des armées d'auditeurs en mouvement. Dans les villes, quand la salle contenait six cents places, il y avait cinquante mille demandes. Gladstone prononçait trois, quatre, cinq discours par jour. Il semblait que le ruban continu de ses longues phrases obscures et mélodieuses se déroulât sans arrêt du matin au soir. Les peuples écoutaient, charmés. Il leur disait qu'il ne s'agissait plus d'approuver telle ou telle mesure politique, mais de choisir entre deux morales. Depuis cinq ans on ne leur parlait que des intérêts de l'Empire britannique, de frontières scientifiques, de nouveaux Gibraltar, et quel était le résultat? La Russie agrandie et hostile, l'Europe troublée, l'Inde en guerre, en Afrique une large tache de sang. Pourquoi? Parce qu'il y a autre chose au monde que les nécessités politiques, il y a les nécessités morales. « Souvenez-vous que la sainteté de la vie dans les villages d'Afghanistan, parmi les neiges de l'hiver, est aussi inviolable aux yeux du Tout-Puissant que dans vos villes. »

Ce beau visage d'oiseau de proie, ces yeux perçants et forts, cette voix dont la vigueur continue semblait un miracle, cette haute et religieuse morale emplissaient les villageois écossais, hommes pieux, d'une admiration presque craintive; il leur semblait entendre la parole divine et contempler un prophète.

La campagne de Midlothian agita tout le pays. Les discours géants de Gladstone occupaient les colonnes des journaux. Toute l'Angleterre puritaine, si puissante, suivait ce pèlerinage de passion. Il semblait que le débat fût désormais entre Midlothian et Machiavel, entre Gladstone et Satan. Les conservateurs raillaient. L'un d'eux comptait que Mr. Gladstone avait déjà prononcé quatre-vingt-cinq mille huit cent quarante mots. Quant au Seigneur des Ténèbres, il accomplissait péniblement, à Londres, sa besogne quotidienne de Premier Ministre. Les brouillards et les gelées de décembre le laissaient replié sur lui-même. Tout ce bruit que faisait Gladstone, cette affectation

morale, cette prétention impie et orgueilleuse de représenter la volonté divine, tout cela fatiguait Beaconsfield. La santé physique de son rival, la force impitoyable de cette voix l'irritaient. Quand ce fut fini, il écrivit à un de ses ministres : « Cette pluie de rhétorique a enfin cessé; c'est certainement un soulagement mais je n'en ai jamais lu un mot. *Satis eloquentiae, sapientiae parum.* »

Quand il eut lui-même l'occasion de parler, en cet annuel banquet du Lord-Maire, où les marchands de la Cité ont le droit, consacré par une longue tradition, de recevoir, après une soupe à la tortue, les confidences du Premier Ministre, il affirma fièrement l'excellence de sa politique : « Aussi longtemps que le pouvoir de l'Angleterre se fera sentir dans les conseils de l'Europe, la paix sera, je crois, maintenue, et maintenue pour une longue période. Si nous nous abstenons, la guerre me paraît inévitable. C'est un sujet sur lequel je parle avec confiance aux citoyens de Londres parce que je sais qu'ils ne sont pas honteux de l'Empire qu'ont créé leurs ancêtres, parce que je sais qu'ils ne sont pas honteux d'un sentiment très noble, mais maintenant décrié par les philosophes, le sentiment du patriotisme, parce que je sais qu'ils ne se laisseront pas persuader qu'en maintenant leur Empire, ils risquent de perdre leur liberté.Un des plus grands des Romains, comme on lui demandait ce qu'était sa politique, répondit : « *Imperium et libertas* ». Ce ne serait pas un mauvais programme pour un ministère britannique. C'en est un devant lequel tous les conseillers de Sa Majesté ne reculent pas. »

X

LE MONDE EXTÉRIEUR

« Ce qui est sérieux n'est pas toujours vrai », avait un jour écrit Beaconsfield à la Reine et il eût volontiers ajouté : « Ce qui paraît moral n'est pas toujours moral », mais l'électeur anglais est sérieux et moral, et qui sait lui présenter une question de fait comme une question de conscience obtient son vote, au moins dans les provinces.

Les élections ne furent qu'un duel entre Beaconsfield et

Gladstone. A Londres, Beaconsfield était le plus populaire des deux. Non seulement des tories, mais des libéraux modérés, affirmaient leur confiance en lui et leur horreur de Gladstone. Pour le petit peuple de la capitale il était devenu une institution. S'il prenait un cab, le cabman lui disait : « Je sais, qui vous êtes, Sir, et j'ai lu tous vos livres. » Lorsqu'il revenait de la Chambre des Lords, le pardessus à col d'astrakan flottant sur son corps amaigri, et que, appuyé sur le bras du fidèle Corry, il traversait lentement le Parc en s'arrêtant parfois pour souffler, les passants le reconnaissaient et admiraient le courage de ce vieil homme à demi mort qui promenait encore sur la vie des yeux bienveillants et tristes. Quelquefois les petites prostituées, en chasse dans le brouillard doré, s'approchaient, attirées par le col de fourrure, et murmuraient leurs offres humbles et tragiques. Le vieux ministre portait péniblement la main à son chapeau et répondait, avec une grande politesse : « Pas ce soir, my dear, pas ce soir. » Dans presque toutes les classes de la société, les femmes étaient pour lui. A un dîner de Gaiety Girls, on posa la question : « Qui voudriez-vous épouser, Gladstone ou Disraëli? » Toutes ces jolies filles choisirent Disraëli; une seule dit « Gladstone »; les autres la huèrent. « Attendez, dit-elle, je voudrais épouser Gladstone pour me faire enlever par Disraëli et voir la tête de Gladstone. » Un jeune lord, qui assistait au dîner, raconta le mot à Beaconsfield et le complimenta sur l'étendue de sa popularité : « Vous devez être content, lui dit-il, j'ai vu hier la Reine, qui vous tient pour le plus grand homme de son royaume, et des danseuses qui vous adorent. » Le visage immobile s'éclaira un peu : « Naturellement je suis content, dit-il, vous connaissez mes sentiments tendres pour toutes les femmes. » Mais quand il raconta cette histoire à la fin d'un Conseil, les ministres restèrent froids et se regardèrent.

Le parti, en cette veillée d'armes, trouvait surprenant le détachement du Chef. A un jeune député fraîchement élu, il parlait du Juif Errant, de Byron, qu'il appelait son Moi moral, et des chiens de Lady Bradford. A Lord Cromer, qui revenait d'Égypte, il faisait l'éloge des Jésuites et demandait de lui décrire les pélicans du Nil. Même dans sa correspondance avec la Reine, il se laissait dériver vers l'art :

« Lord Beaconsfield vient de relire, pour occuper ses soirées, quelques-unes des pièces de Shakespeare; parmi elles le *Songe d'une Nuit d'été*. Il n'avait lu aucune d'elles depuis un quart de siècle. Ce qui l'a frappé, c'est que toute l'intrigue du *Songe d'une Nuit d'été* se passe pendant la nuit de mai; d'où vient alors ce titre incongru? Votre Majesté a beaucoup de goût poétique et de culture; peut-être pourriez-vous, madame, y réfléchir et expliquer ce mystère. »

***

La Reine et les danseuses n'étaient pas électeurs. Dans des villages d'Écosse les hommes n'hésitaient guère entre le Prophète de Midlothian et le magicien de Downing Street. Dès les premiers résultats, on put voir que la défaite conservatrice serait plus étonnante encore que n'avait été, six ans auparavant, la défaite libérale. Le pays, qui traversait à la fois une crise agricole et une crise financière, souffrait; comme tous les malades il se retournait, espérant se trouver mieux de l'autre côté.

Les conservateurs furent écrasés. « Nos têtes, écrivit Mr. Gladstone, sont encore toutes troublées par les grands événements de la dernière quinzaine qui ont fait plaisir, j'en suis convaincu, à la grande majorité du monde civilisé. » Le bûcheron allait abattre toute la végétation exotique et malsaine, qui avait poussé en six ans et étendu ses ombrages mortels sur les vertueuses prairies anglaises. Déjà il retroussait ses manches sur ses bras restés vigoureux.

Beaconsfield accepta la défaite avec égalité d'âme. Il allait donc avoir, avant de mourir, un peu de repos parmi les arbres et les livres. Il regrettait seulement, en un moment difficile, d'abandonner à d'autres les Affaires étrangères, et surtout de quitter la Reine.

La Fée était à Baden et ne pouvait croire les nouvelles. Dès que le résultat des élections fut certain, elle télégraphia :

La vie ne sera plus pour moi qu'ennuis et épreuves; je considère ceci comme un malheur public.

Beaconsfield répondit qu'il lui en coûtait, à lui aussi, de

renoncer à ces conversations au cours desquelles Sa Majesté avait daigné mêler les confidences domestiques aux confidences impériales et qui avaient eu, pour lui, un charme inexprimable. Elle lui fit promettre qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il continuerait à la conseiller sur ses affaires privées et même, à l'insu de tous, sur les affaires publiques, enfin que, dans l'opposition, il veillerait sur les destinées de l'Angleterre.

Tous deux, la Reine et le Ministre, avec quelque naïveté, espéraient éviter Gladstone. En somme, les leaders officiels du parti étaient Granville et Hartington. Il était logique que la Reine appelât un des deux et de préférence Harty-Tarty qui, dans l'opposition, avait été parfait. Disraëli avait toujours aimé Hartington depuis le jour où il l'avait vu, jeune député, bailler pendant son propre discours de début. Mais Gladstone déjoua ces plans trop simples avec une humilité inexorable. Granville et Hartington après une obscure conversation, trop lumineuse, avec lui, comprirent qu'il combattrait tout ministère dont il ne serait pas le chef. La Reine dut se résigner.

C'en était donc fini de cette douce intimité politique. L'audience d'adieux fut mélancolique; la Reine donna à son vieil ami sa statuette en bronze et un plâtre de son poney. Beaconsfield baisa les mains de la Reine; elle lui fit promettre d'écrire souvent et de venir la voir. Elle aurait voulu montrer par quelque signe durable sa reconnaissance, le faire au moins Duc, mais il jugea que ce serait une erreur après cet échec devant la nation. Il ne demanda qu'une faveur : la pairie pour Montagu Corry. Celui-ci devint donc Lord Rowton, honneur sans précédent pour un secrétaire particulier. « On n'a rien vu de pareil, dirent les jaloux, depuis que l'Empereur Caligula a fait de son cheval un consul! »

Beaconsfield tint sa promesse et vint quelquefois voir la Reine. La première fois qu'il dîna à Windsor, quelques semaines après avoir quitté le pouvoir, elle lui dit : « Je suis si contente ce soir que tout ce qui est arrivé me semble un horrible rêve. » Il la trouva animée, charmante, jolie même et reconnut, une fois de plus, qu'il l'aimait bien. Elle continua à lui écrire, tantôt seulement pour lui dire un mot gentil : « Je pense à vous — et même constamment — et je suis

contente, après le dîner, de voir votre portrait, au mur, qui me regarde », tantôt même, malgré la Constitution, pour lui parler des affaires du pays. Il fut là-dessus d'une discrétion parfaite et la Reine n'en eut aucun ennui.

Pendant toute sa vie il avait passé, suivant un rythme régulier, de l'action à la création, et, cette fois encore, malgré l'âge, il souhaita créer. « Quand j'ai envie de lire un roman, j'en écris un. » Qui, en effet, aurait pu écrire pour lui les romans qu'il aimait? Une fois de plus il fallait qu'un héros ambitieux devînt Premier Ministre à la dernière page, que de mystérieuses et royales influences pussent s'exercer en sa faveur. *Endymion* fut l'histoire d'un jeune politicien dont tout le succès est fait par des amitiés féminines. Dès les premières pages paraissait une sœur parfaite, en qui renaissait vaguement l'ombre de la pauvre Sa et, tout au long du livre, une équipe de belles conspiratrices poussait vers Downing Street le faible Endymion. Le livre n'était pas sans défauts, mais ce qui était charmant était d'y retrouver, si fort, si intact, le goût de ce vieillard pour la jeunesse.

Lord Rowton se chargea de vendre les droits d'auteur et il en obtint dix mille livres. Elles servirent à meubler enfin à Londres une nouvelle maison pour lord Beaconsfield qui obtint un bail de neuf ans. « Il me conduira jusqu'à la sortie. » Le roman fut accueilli avec curiosité mais eut moins de succès que *Lothaire*. L'éditeur dit à Beaconsfield qu'il perdait de l'argent et celui-ci offrit aussitôt, très généreusement, d'annuler le contrat. Longman refusa et une édition populaire apporta la somme qui manquait.

***

Beaconsfield avait soixante-seize ans. La chasse au pouvoir avait perdu pour lui son attrait; il n'y croyait plus : « J'ai un peu su, dans ma vie, ce que c'est que l'action, disait-il; c'est une existence d'espoirs déçus et d'énergies gaspillées. » S'il laissait son esprit glaner par les champs du souvenir, il y pouvait faire ample récolte de leçons de modestie. Il avait vu les Whigs acharnés à faire voter une réforme dont le premier effet avait été de les écarter du pouvoir et les Tories

considérer comme un triomphe l'extension de cette réforme détestée. Il avait vu Peel émanciper les catholiques après avoir ruiné Canning; Disraëli abandonner la protection après avoir renversé Peel; il était en train de voir Gladstone menacer la Russie, après avoir maudit Beaconsfield. Il avait vu la foule acclamer, puis huer Wellington; acclamer, huer, puis adorer de nouveau Gladstone. Il avait vu le plus pacifique des ministres faire la plus belliqueuse des politiques et la plus germanophile des reines prendre plaisir à combattre Bismarck. Et quelles seraient, après cinquante ans, les conséquences de sa propre politique de Berlin? Au fond de son cœur il savait bien que l'Allemagne et l'Autriche avaient été les vrais vainqueurs.

Pour lui, il était resté étonnamment fidèle à ses idées de jeunesse et son programme de 1880 aurait pu être signé par Coningsby. Mais, alors qu'au temps de Coningsby, il croyait à la puissance presque sans limites d'un individu de génie, il reconnaissait maintenant la force immense du Monde extérieur. Non pas découragé, ni décourageant, mais modeste, infiniment modeste. Sous les ombrages de Deepdene, Smythe, Manners et Dizzy avaient pensé qu'un grand homme, appuyé sur l'Église et sur la jeune noblesse, pouvait refaire l'Angleterre. Beaconsfield vieux voyait surtout dans l'Église une réunion de dignitaires jaloux, de candidats à l'évêché, de sectes rivales, et s'il avait rencontré chez les jeunes nobles des amis souvent délicieux, il n'y avait jamais trouvé cette grande école de chefs naturels décrite par lui avec tant d'amour. Il avait voulu donner à toute une nation un idéal romanesque; il avait échoué. Il avait échoué justement parce qu'il était un aristocrate de l'esprit et que le caractère de l'Angleterre est essentiellement celui de ses classes moyennes.

Mais la défaite n'était que relative. Rien ne lui eût déplu davantage que de la voir interprétée comme un pathétique désastre intellectuel. Il avait refait de toutes pièces un grand parti. Il avait rétabli l'équilibre entre les forces historiques et les forces transformatrices. Grâce à lui l'Angleterre allait pouvoir connaître le rythme sain des alternances. Sa vie n'avait pas été perdue. Seulement, de plus en plus, il se méfiait des mots et cherchait bien loin sous eux le réel; de plus en plus,

il ne trouvait celui-ci que dans les individus, et, au degré suprême, dans les nations, qui sont les États assez évolués pour être devenus des individus. Certains philosophes politiques prétendaient qu'en cette fin de vie il était devenu un Whig et le plus libéral d'entre eux. La vérité était qu'il n'était plus d'un parti que par loyalisme. Volontiers il eût, comme Solon, répondu à qui lui eût demandé : « Quelle est la meilleure constitution? — Pour qui et à quel moment? »

D'ailleurs, il n'avait rien perdu de son goût pour l'admirable aventure de la vie. Il n'avait pas cessé de croire à l'efficacité de l'action, mais il voulait celle-ci mesurée, limitée. C'était dans les grands desseins seulement qu'il avait perdu confiance. Il était ce phénomène unique mais plaisant : « un vieux romantique qui n'est plus dupe de l'illusion romanesque » et qui pourtant s'y complaît encore, un cynique ardent. Par certains côtés sa vieillesse était même plus heureuse que sa jeunesse. « Dans la jeunesse, tout paraît grave, sans remèdes; dans la vieillesse, on sait que tout s'arrange, plus ou moins mal. » Il restait curieux; il aimait à s'entourer d'hommes nouveaux, il se donnait beaucoup de mal pour attirer au parti conservateur les jeunes intellectuels. « Un parti est perdu, disait-il, s'il n'a un constant apport d'hommes jeunes et énergiques. »

En 1881, un des premiers socialistes anglais, Mr. Hyndman, demanda un entretien à Lord Beaconsfield. Si paradoxal que cela pût paraître, il espérait le gagner et obtenir par lui l'appui des conservateurs pour certains projets de lois ouvrières. Il avait lu *Sybil* et se sentait attiré vers le vieux chef par la sympathie de celui-ci pour le petit peuple. Il fut reçu; on l'introduisit dans un salon aux murs rouges et or dont les fauteuils, trop dorés, étaient recouverts de damas rouge. Hyndman attendit un instant puis la porte s'ouvrit et une étrange silhouette parut. Un vieillard vêtu d'une longue robe de chambre rouge, coiffé d'un fez rouge, la tête tombant sur la poitrine, un œil tout à fait fermé, l'autre à demi clos. Sous le fez passait la courbe luisante, vernie, de la dernière boucle noire. L'impression de ruine, de fatigue, était telle que le jeune homme désespéra d'abord. « Ah! pensa-t-il, je viens trop tard. Arriverai-je même à soulever ces paupières? Me

répondra-t-il autrement que par une épigramme sarcastique et lasse? »

Le vieillard s'assit et resta silencieux, dans une rigide immobilité. Il attendait, mais il est difficile d'adresser la parole à une statue. « Lord Beaconsfield, dit Hyndman, timidement, la Paix avec l'Honneur était une formule morte; la Paix avec le Confort était ce que le peuple aurait voulu entendre. » Un sourcil se souleva. « Paix avec Confort n'est pas une mauvaise phrase. » Il ouvrit les deux yeux et sourit.

— Vous avez, je suppose, quelques idées sur ce sujet, Mr. Hyndman? Qu'entendez-vous par confort, eh?

— Beaucoup à manger, assez à boire, une maison agréable, une éducation complète et des loisirs suffisants pour tous.

— L'Utopie sur commande? Un beau rêve, oui... et vous croyez que vous avez une chance quelconque de réaliser cette politique?... Pas avec le parti conservateur, je vous assure. Au moment où vous voudrez agir, vous vous verrez entouré par une phalange de grandes familles, hommes et femmes surtout, qui vous mettront chaque fois en déroute... Cette Angleterre, voyez-vous, Mr. Hyndman, c'est un pays très difficile à faire bouger... Un pays dans lequel il faut s'attendre à plus de désappointements que de succès... On peut lui faire faire ceci (et les mains de Lord Beaconsfield, d'abord serrées l'une contre l'autre, s'écartèrent d'un demi-pouce, péniblement, comme si le vieux ministre avait dû, pour les séparer, soulever un monde)... encore ceci... (et il gagna encore un demi-pouce) mais jamais ceci »...

Et les mains décharnées de la momie, après un dernier et vain effort, pour s'ouvrir plus largement, retombèrent sur ses genoux.

XI

SA FLEUR FAVORITE

Hughenden, la solitude, les livres, les souvenirs. « Je n'ai pas parlé à un être humain depuis quinze jours », écrit-il à la duchesse de Rutland. Il y trouve un grand repos. « J'ai à peine échangé un mot avec qui que ce soit pendant trois

semaines, mais les délices de vivre à la campagne en été sont toujours nouvelles pour moi. Les paons immobiles cuisent au soleil sur la pelouse de velours vert. Ils sont silencieux aussi bien qu'immobiles et c'est un avantage. Le matin, ils se pavanent, crient et font l'amour ou la guerre. » Lui aussi il aime à cuire au soleil ses vieux membres et le soir à se promener sous les étoiles, à l'heure shakespearienne où les chauve-souris commencent leur danse glissante et grise. Il continue à s'entourer de fleurs, depuis les violettes et les primevères jusqu'au gardénia et à l'orchidée. Après les fleurs, ce qu'il préfère, ce sont les beaux visages, les voix musicales et cette grâce irréelle et sauvage qu'ont parfois les enfants et les femmes. Jeune, il a souhaité que la vie fût comme une longue et glorieuse procession; elle l'a été; maintenant, las de ce brillant défilé, il ne souhaite plus que l'immobile tiédeur. Quand un débat pressant l'appelle à la Chambre des Lords, il reprend le train du soir : « Je ne puis résister à la fascination des notes lourdes du coucou, au roucoulement des ramiers, à la flamme de l'aubépine rose... »

***

Il passa le Noël de 1880 seul à Hughenden. A table, il apportait un livre et lisait dix minutes après chaque plat. C'était souvent l'histoire de la République Vénitienne, sujet favori depuis soixante ans; quelquefois un classique : Lucien, Horace, Théocrite; Virgile, qu'il aimait de mieux en mieux. En face de lui, dans la salle à manger aux panneaux de chêne, était le portrait de la Reine par Von Angeli. La Fée y paraissait un peu sèche, un peu dure. Il allait s'asseoir au coin du feu, dans la bibliothèque, lisait encore un peu, fermait les yeux, rêvait. Un appel de hibou dans les vieux ifs avait évoqué les traits émaciés, si fatigués, si chers, de Mary-Ann. Il croyait entendre ce gai bavardage qu'elle avait bravement maintenu jusqu'au bout. Une bûche glissait; le vieil homme tisonnait dans une gerbe d'étincelles. Image brillante et brève de la vie. Il y avait près de cinquante ans que, dans un salon minuscule aux rideaux de mousseline blanche, il avait vu sourire autour de lui ces ravissants visages shéri-

danesques... Caroline Norton... Qu'elle avait été belle, avec ses tresses noires, ses yeux violets... Elle l'avait été jusqu'au bout. « Oui, je serai belle même dans mon cercueil. » Dans ce cercueil elle était maintenant depuis trois ans, après une vie difficile. « L'amour, disait-elle vers la fin, l'amour dans la vie... Ça me rappelle toujours cette vieille propriétaire de Brighton qui me disait : — Vous vivez dans la maison, vous savez, mais tout le reste est un extra.... — Oui, l'amour, est un extra dans la vie... et il faut payer pour un extra. » Les vieilles dames entrevoient la vérité... La Reine elle-même : « A mesure que je deviens plus vieille, dit-elle, je peux de moins en moins comprendre le monde... je ne peux pas comprendre ses petitesses... Quand je vois toute cette frivolité, il me semble que nous sommes tous un peu fous. » ...Nous sommes tous un peu fous... Lui, par exemple, il a passé sa vie à chercher... Quoi! Qu'est-ce qui lui a donné le vrai bonheur? Quelques regards reconnaissants de Mary-Ann, les belles amitiés de Manners, de Bentinck, la confiance de Derby vieux, celle de la Reine, quelques sourires de Lady Bradford... Un jeune secrétaire le surprend qui tisonne, respirant difficilement et murmurant à mi-voix pour lui-même : « Des rêves... Des rêves... »

Il monte à sa chambre. Il s'est plu à décorer le hall et l'escalier de portraits de tous ceux qui ont orné sa vie. Il appelle cela la Galerie de l'Amitié. Comme il monte lentement, péniblement, il peut s'arrêter un peu devant chaque tableau... Voici les longues boucles qui encadrent le petit visage de Lady Bradford... Bonsoir Selina, frivole, aimable... Les yeux rêveurs et le lourd visage de Louis-Napoléon... Byron, que Dizzy n'a pas connu, et qui pourtant a formé Dizzy... Voici Tita et ses longues moustaches de Gaulois... Lyndhurst aux traits précis, peint par d'Orsay... Et d'Orsay lui-même, collier de barbe noire... « Ha! Ha! mon ami... » Bradford... Mary Derby... la dernière marche.

***

Le 31 décembre, il revint à Londres. « Je veux voir beaucoup de gens et m'habituer à la divine voix humaine. Ce n'est

pas une chose facile que de sortir de la profonde solitude dans laquelle je vis, pour entrer à la Chambre des Lords et faire un discours sur un Empire qui s'écroule. » Il avait d'autant plus de mal à parler que l'asthme ne le quittait plus guère. Lord Granville, leader libéral, fut surpris de le voir, lui si patient, réclamer avec une insistance presque violente un tour de parole. Granville le rabroua même un peu. Beaconsfield, silencieux, accepta la rebuffade. Mais, plus tard, Lord Rowton expliqua à Granville que le vieux malade n'obtenait plus le répit nécessaire pour parler que par l'emploi d'une drogue dont l'effet durait une heure seulement. « Il eût été facile d'expliquer », dit Granville confus. Mais Lord Beaconsfield n'expliquait jamais.

Dès qu'il était un peu mieux, il allait dans le monde. Quelquefois il y charmait par le tour mélancolique de ses vieilles épigrammes et par les grâces surannées de sa politesse. La brièveté de ses phrases devenait aussi célèbre que l'avait été, dans sa jeunesse, leur éclat. A une jeune femme qui tendait un bras nu, il murmurait simplement : « Canova ».

D'autres jours il restait silencieux pendant tout un repas, d'une immobilité si complète de corps et de visage qu'on eût dit une momie, un Pharaon embaumé par des mains pieuses et enseveli au milieu des objets qu'il a aimés, des cristaux, des plats d'argent, des fleurs.

Malgré l'échec électoral il conservait son prestige. Au club conservateur on pouvait voir en place d'honneur son portrait, auquel la monstrueuse fixité du regard attirait involontairement les yeux de tous. Sur le cadre était gravé un vers d'Homère :

Lui seul est sage, les autres sont des ombres fugitives.

Il était sans rancune, au fond, sans regrets. Visitant l'atelier de Sir John Millais, il regarda longtemps un croquis représentant Gladstone. « Est-ce que vous aimeriez l'avoir? dit le peintre... Je n'osais pas vous l'offrir. — Ah! Je serais ravi de l'avoir. Ne vous imaginez pas que j'aie jamais détesté William Gladstone. Non, ma seule difficulté avec lui a été que je n'ai jamais pu le comprendre. »

Ce mois de janvier 1881 fut glacial. Le froid plongeait

Lord Beaconsfield dans une sorte de stupeur qui le forçait à rester pendant des jours entiers étendu sur un sofa. Ces jours-là, un bref rayon de soleil lui était beaucoup plus précieux que le collier de la Jarretière. Il ne se réveillait que pour écrire à Lady Bradford et à Lady Chesterfield. En février et au début de mars, il put encore sortir un peu, parler aux Lords, dîner avec le Prince de Galles, avec Harcourt; il guettait le printemps avec anxiété. Mais le printemps ne venait pas. Vers la fin de mars il prit froid et dut s'aliter. Il respirait difficilement. Quand la Reine reçut de lui des billets péniblement griffonnés au crayon, elle s'inquiéta et demanda qui le soignait? C'était encore le docteur Kidd, homéopathe. La Reine suggéra une consultation, mais les règlements des médecins leur interdisaient tout contact avec un homéopathe. Enfin la volonté royale fit fléchir les haines professionnelles. Le diagnostic fut bronchite, avec asthme spasmodique.

Au début, les médecins avaient de l'espoir, mais le malade dit : « Je ne survivrai jamais à cette attaque. Je sens que c'est tout à fait impossible. » Il avait écrit jadis : « Il faut aller fièrement au-devant de la mort ». Il demanda avec insistance qu'on lui dit s'il était mourant, ajoutant : « J'aimerais mieux vivre, mais je n'ai pas peur de mourir. » Il assista à son agonie avec le détachement d'un artiste. Sa patience n'avait jamais été plus grande; tous ceux qui l'approchaient en étaient charmés. Avec peine, étendu, il corrigea les épreuves de son dernier discours : « Je ne veux pas passer à la postérité avec la réputation d'un mauvais grammairien ». Il conserva jusqu'au bout la haine du confort prosaïque. A une infirmière qui voulait, pour le soutenir, placer sous son dos un coussin pneumatique : « Enlevez, murmura-t-il, enlevez cet emblème de mortalité. »

La Reine suivait avec anxiété la maladie de son vieil ami. Plusieurs fois elle proposa de venir le voir, mais les médecins craignaient que cette visite n'agitât trop le patient. De Windsor, elle télégraphiait tous les jours pour avoir des nouvelles : « Je vous envoie quelques primevères d'Osborne; je voulais vous faire une petite visite, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que vous restiez tranquille et ne parliez pas. Je vous demande d'être très sage, d'obéir aux médecins et de

ne pas faire d'imprudence. » Par ses soins, la chambre fut toujours remplie de primevères et de violettes. Les yeux du malade se posaient avec plaisir sur ces belles masses aux teintes pures. Quand Victoria dut partir pour l'île de Wight, elle envoya un messager, avec des fleurs encore, et une lettre. Beaconsfield était trop faible pour lire celle-ci lui-même; il la tourna dans ses mains avec embarras et, après réflexion, dit : « Cette lettre devrait m'être lue par Lord Barrington, un Conseiller privé. » Il avait toujours aimé que les traditions fussent observées. Le Conseiller Privé fut mandé : « Très cher Lord Beaconsfield, je vous envoie vos fleurs favorites du printemps... » Que ce mélange de solennité et de poésie champêtre convenait bien au chevet de Disraëli mourant.

Au dehors, la foule attendait des nouvelles. Un gentleman avait offert son sang. On avait peine à croire que l'étrange magicien, devenu si curieusement national, pût disparaître comme un mortel. On attendait l'inattendu, même dans la mort. Des récits bizarres circulaient. On disait qu'il avait fait venir un confesseur jésuite. Mais la vérité était que Lord Beaconsfield n'était plus mystérieux que comme tout le monde et qu'il s'enfonçait doucement dans l'engourdissement final. Le 19 avril, vers deux heures du matin, le docteur Kidd comprit que la fin approchait. Lord Rowton était là, tenant la main droite de ce corps immobile. Tout d'un coup le mourant redressa lentement le buste en rejetant les épaules en arrière et ceux qui étaient autour de lui, surpris, reconnurent le mouvement qui lui était familier quand, se levant à la Chambre, il allait prendre la parole. Ses lèvres remuèrent, mais ses amis, penchés sur lui, ne purent entendre un seul mot. Il retomba en arrière et ne sortit plus de son sommeil.

***

Gladstone, au nom du Gouvernement, offrit des funérailles publiques et une tombe dans l'Abbaye de Westminster, mais des exécuteurs testamentaires pensèrent que Lord Beaconsfield eût souhaité reposer à Hughenden, près de sa femme, dans le petit cimetière voisin de l'église. L'enterrement se fit donc très simplement, dans le parc, devant le Prince de Galles et

quelques amis. Sur le cercueil, deux couronnes de la Reine : l'une de primevères fraîches, portant l'inscription : « *Ses fleurs favorites* ». Sur l'autre elle avait écrit de sa main : « *Un témoignage d'affection vraie, d'amitié et de respect* ».

Elle était à ce moment à Osborne, trop loin pour pouvoir assister à la cérémonie, mais dès son retour elle tint à se rendre sur la tombe en parcourant à pied, depuis le manoir, le chemin même qu'avait suivi la procession funèbre. Dans l'église elle fit, à ses frais, élever un monument; on y voyait, sous les armes du pair, le profil en marbre de Lord Beaconsfield, au-dessous duquel on lisait :

A
LA CHÈRE ET HONORÉE MÉMOIRE
DE
BENJAMIN, COMTE DE BEACONSFIELD,
CE MONUMENT EST DÉDIÉ PAR
SA RECONNAISSANTE SOUVERAINE ET AMIE
VICTORIA R. I.

Les Rois aiment celui qui parle juste.
(Psaume XVI. — 13.)

On discuta beaucoup sur l'inscription royale : « Ses fleurs favorites ». Des primevères... la simplicité d'un tel choix gênait des adversaires trop constants. Gladstone, assis à table à côté de Lady Dorothy Nevill, lui dit qu'il doutait beaucoup du goût de Beaconsfield pour ces fleurs : « Dites-moi, Lord Dorothy, sur votre honneur, avez-vous jamais entendu Lord Beaconsfield exprimer une admiration particulière pour les primevères?... Le lys glorieux était, je crois, beaucoup plus à son goût. »

Mais l'année suivante, comme approchait le 19 avril, date anniversaire de sa mort, beaucoup de disciples et d'amis demandèrent aux fleuristes de Londres de préparer des « boutonnières Beaconsfield », faites de quelques primevères fraîches. Quand le jour vint, sur les trottoirs du West-End circulèrent des passants fleuris. D'année en année l'usage s'étendit. Une grande ligue conservatrice fut fondée qui prit

le nom de Ligue des Primevères. Dans le petit square du Parlement, chaque printemps, la statue de Disraëli reçut la visite d'innombrables fidèles venus pour l'orner de « sa fleur favorite ».

Quelques années après la mort de Disraëli, Lord Eustace Cecil fut accosté, au Carlton Club, par le docteur Ball. « Vous souvenez-vous, dit Ball, des conversations que nous avions l'habitude d'avoir ici, dans la bibliothèque, au temps où, indignés contre nos leaders, nous les appelions le Juif et le Jockey... Et maintenant, ce matin même, comme je passais près de Westminster, j'ai vu la statue de Mr. Disraëli toute couverte par les fleurs... Eh! oui! Ils l'ont canonisé comme un saint! »

Comme un saint? Non, pas exactement. Mais peut-être comme un vieil Esprit du Printemps, toujours vaincu et toujours renaissant, et comme un symbole de ce que peut accomplir, dans un univers hostile et froid, une longue jeunesse de cœur.

ANDRÉ MAUROIS

ROME, BELGRADE, TIRANA ET L'EUROPE

Les troubles profonds de l'organisme provoquent, à des intervalles déterminés et par la combinaison de certaines influences, ces malaises aigus que l'on appelle des crises. Un jour la « crise » se localise dans telle partie du corps; le lendemain dans telle autre. Si l'on se contente de calmer la douleur par l'application d'une compresse ou d'une pommade, l'organisme ne s'assainit pas; il s'use.

Les latentes susceptibilités italo-yougoslaves se sont fixées, de 1919 à 1924, dans la question de Fiume. La crise de Fiume résolue, ces mêmes susceptibilités se fixent aujourd'hui en Albanie. Mais le nouvel accès présente ceci de plus grave qu'il a pu se produire malgré le pacte d'amitié signé le 27 janvier 1924 par MM. Mussolini et Pachitch. Un tel accident a un triple sens. Il signifie d'abord que le différend italo-yougoslave a des racines plus profondes qu'on ne le croyait; il signifie ensuite qu'un pacte de bon voisinage, pour être efficace, doit confirmer le règlement, non seulement de l'une des difficultés qui séparent les parties contractantes, mais de l'ensemble des problèmes qui mettent en opposition telle politique, telle économie et telle autre. Il illustre, enfin, cette loi essentielle que, pour maintenir la paix en Europe, il est des régions, encore fiévreuses, où les disciplines les plus strictes doivent s'exercer, et de la part des États dont les intérêts se trouvent situés dans ces régions, et de la part de ceux qui n'y considèrent que l'intérêt général.

I

En abritant les victoires de l'Allemagne dans le réseau de la Triplice, Bismarck avait tourné son alliée austro-hongroise vers le sud et son alliée italienne vers l'est. Dès lors, par la force des choses, Autriche-Hongrie et Italie devaient devenir rivales en attendant d'être adversaires. Tant que l'Autriche-Hongrie existait, ses ennemis-nées, c'est-à-dire les nationalités qu'elle opprimait ou qu'elle menaçait, pouvaient s'accorder facilement contre elle. Il était dans la logique que, moins d'un an après l'ultimatum adressé à la Serbie, l'Italie signât le pacte de Londres et vînt se ranger aux côtés des Alliés et par conséquent des Serbes. Trois ans plus tard, l'empire des Habsbourg était disloqué. Chacune pour une part, l'Italie et la Serbie héritaient de certains des territoires qu'il avait administrés. La situation se transformait, mais en se transformant se rapprochait de ses origines. Si les rapports italo-yougoslaves se sont tendus aussitôt après l'armistice, c'est que la Yougoslavie retrouvait en face d'elle, sous le langage italien, un peu de l'ancienne façon de penser austro-hongroise et que c'était un peu de cette même façon de penser que l'Italie retrouvait, elle aussi, sous le langage serbe. A cet antagonisme naturel, s'ajoutaient de nombreuses difficultés provenant de facteurs psychologiques, ethniques, économiques, politiques. Complexe ensemble qui ne tarda pas à composer l'une des questions les plus ardues qui se posent en Europe. En gros, on peut la résumer ainsi : l'Adriatique est-elle une mer, c'est-à-dire une frontière naturelle entre des sols et des races bien tranchés? Est-elle un lac, c'est-à-dire un moyen de liaison entre deux rives nécessairement jumelles?

***

Nous ne ferons pas ici l'historique détaillé des rapports italo-serbes et plus tard italo-yougoslaves. Un volume n'y suffirait pas. Néanmoins, pour apprécier les événements actuels et saisir leur véritable portée, il est nécessaire de

marquer les traits saillants de ces relations au cours des dernières années.

Aux termes du pacte signé à Londres le 26 avril 1915, l'Angleterre, la France, la Russie s'étaient engagées à favoriser la possession par l'Italie de la côte orientale de l'Adriatique — sauf Fiume — jusqu'au Monténégro. Les menaces austro-germaines dominaient alors les esprits. Italiens et Serbes luttaient pour le même idéal et sans arrière-pensées. A mesure que la guerre se prolongeait, il apparaissait même clairement à l'Italie que l'un des moyens les plus sûrs de hâter la victoire consistait, pour entamer les forces vives de l'ennemi, à favoriser la dislocation de l'empire austro-hongrois. Dès lors rien ne servait mieux les intérêts italiens que de seconder les aspirations nationales des éléments croates et slovènes qui combattaient dans les rangs autrichiens et ne demandaient qu'à secouer la tutelle de Buda-Pesth et de Vienne. Le Congrès yougoslave tenu à Rome les 8 et 9 avril 1918 et l'accord italo-yougoslave conclu le 19 avril à la suite de ce Congrès portèrent un coup mortel à l'Autriche-Hongrie et à la domination des Habsbourg.

Le principe des nationalités réglera toutes les questions d'ordre politique et territorial entre les Italiens et les Slaves.

La nationalité sera reconnue par le moyen de l'autodécision des populations intéressées.

On tiendra compte des nécessités vitales de chaque nationalité.

Les minorités qui seront incluses dans le territoire assigné à l'un ou à l'autre État auront la conservation et la défense de leur nationalité pleinement garantie.

Tels étaient les quatre points de la convention établie entre le Dr Trumbitch, représentant les Yougo-Slaves et le député Torre, représentant les Italiens.

Le 26 septembre, l'agence Stefani publiait le communiqué suivant :

Conformément à une décision prise en Conseil des ministres, le Gouvernement italien a informé les Gouvernements alliés qu'il considère le mouvement des peuples yougoslaves [1] pour la conquête de leur indépendance et pour leur constitution en un État libre, comme correspondant aux principes pour lesquels les Alliés combattent, ainsi qu'aux buts d'une paix juste et durable. Les Gouvernements

1. On sait que « Yougoslave » signifie « Slave du Sud ».

alliés ont répondu en prenant acte avec satisfaction de la déclaration du Gouvernement italien.

Les résultats concrets de cette décision ne tardèrent pas à se faire sentir. De nombreux Croates, Slovènes désertèrent les rangs autrichiens. L'Italie remportait bientôt l'éclatante victoire de la Piave.

***

La guerre n'était pas encore tout à fait finie que déjà certaines difficultés commençaient de se produire entre Italiens et Croates. La lutte les avait unis; la libération les divisait. Quelques jours avant l'armistice, le premier conflit éclata. Un Conseil national s'était réuni à Zagreb pour prononcer la constitution de l'État yougoslave. Par deux notes — en date du 31 octobre et du 3 novembre 1918 — le Conseil national de Zagreb informa les Alliés que l'État yougoslave était formé; qu'il ne se considérait pas comme leur adversaire; qu'il disposait, dans ses ports, de la flotte austro-hongroise; qu'il se tenait prêt, enfin, à négocier la paix d'accord avec les Alliés. Mais les Alliés semblaient ignorer l'État yougoslave. Ils avaient fait connaître à l'Autriche-Hongrie leurs conditions d'armistice sans les communiquer à Zagreb. L'armée italienne occupait les territoires yougoslaves sans tenir compte des autorités élues par la population.

Le 19 novembre une réunion mouvementée se tint à Zagreb où les orateurs protestèrent avec véhémence contre les agissements italiens et réclamèrent l'union immédiate des Croates de Dalmatie, du littoral croate de Fiume et de l'Istrie avec la Serbie. A Laybach, une importante assemblée de Slovènes témoigna des mêmes sentiments. Le 24 novembre le Conseil national de Zagreb décidait que les trois États de race yougoslave — Serbie, Monténégro, Yougoslavie — fusionneraient dans un même État — l'État des Serbes, Croates, Slovènes — et que le sceptre de ce nouveau royaume serait confié à la dynastie des Karageorgevitch. Chose dite, chose faite. Dans l'adresse remise le 1er décembre, à Belgrade, entre les mains du Prince Alexandre, on trouve ces mots significatifs :

A l'heure tragique où nous nous présentons devant Votre Altesse Royale comme représentants de tous les territoires yougoslaves de l'ancienne monarchie austro-hongroise, nous sommes profondément attristés d'être obligés de constater que de grandes parties de notre sol national sont occupées par les troupes du royaume d'Italie qui est allié avec les Puissances de l'Entente avec lesquelles nous désirons vivre en bons termes.

Au même moment, le *Giornale d'Italia* publiait un article intitulé « L'arrière-scène de la tricherie austro-yougoslave », où le Conseil national de Zagreb était traité de « travestissement du gouvernement impérial et royal austro-hongrois » et la constitution éventuelle d'un grand État yougoslave dénoncée comme une atteinte à la paix.

Les termes du problème se trouvent ainsi posés. Italiens et Yougoslaves, alliés un jour, sont rivaux le lendemain. Ayant vaincu l'ennemi commun, ils ont absorbé chacun une part de ses ambitions et de ses susceptibilités. Passé le péril...

II

C'est autour de Fiume que la querelle se cristallise. Qui ne se rappelle ces débats fameux! qui n'a gardé le pénible souvenir du brusque départ de M. Orlando, pendant la Conférence de la paix!

Les passions bouillonnaient de l'autre côté des Alpes, paraissant avoir dissipé, en un instant, les beaux élans de la fraternité d'hier. En fait, les délégations française et britannique se trouvaient dans la situation la plus délicate. Elles étaient prises d'une part entre les aspirations italiennes et les revendications serbes qu'elles eussent voulu les unes et les autres satisfaire, soucieuses à la fois de favoriser le rayonnement naturel de l'Italie et d'assurer un large débouché sur la mer aux Yougoslaves, et non seulement aux Yougoslaves, mais aux Roumains, aux Tchèques, aux Hongrois. Elles étaient prises, d'autre part, entre les stipulations précises du pacte de Londres qui liait la France, l'Angleterre et l'Italie — mais qui les liait dans des conditions que l'effondrement de l'Autriche-Hongrie avait transformées — et les sentences du Président Wilson qui, lui, n'était tenu par d'autre

texte que celui où figuraient les « quatorze points » qu'il avait fixés. Il n'était jusqu'à l'odyssée de Gabriele d'Annunzio qui n'embellissait ce casse-tête diplomatique d'une difficulté lyrique supplémentaire...

Le 12 novembre 1920, on fit la paix. On fit la paix de discussion lasse. Le traité de Rapallo, par lequel Fiume était érigé en État indépendant, et Zara, les îles de Cherso et de Lucine, les îles mineures attribuées à l'Italie, fut considéré comme un important succès remporté par le Cabinet de Rome. A vrai dire la Yougoslavie ne se sentait pas dans de très bonnes conditions pour négocier. Les élections avaient marqué une certaine hésitation dans la cristallisation politique du nouvel État. Serbes et Croates éprouvaient de sérieuses difficultés à s'amalgamer; la question financière paralysait l'action diplomatique. Quoi qu'il en soit les chancelleries européennes poussèrent un soupir de soulagement. La première « crise » italo-yougoslave, qui avait causé de tels embarras, inspiré de telles préoccupations, était réglée.

***

Réglée? Non, pas encore. Constituer Fiume en État indépendant satisfaisait à la rigueur l'imagination des diplomates. Pas la réalité. Des petits conflits quotidiens allaient naître de ce statut artificiel. Bien que le traité de Rapallo fût, par les soins de la Yougoslavie, enregistré à la Société des Nations, le Gouvernement italien ne tarda pas à en demander la revision. La Yougoslavie se prêta d'ailleurs avec bonne grâce à reprendre la conversation. Le 27 janvier 1924, deux traités d'une importance capitale étaient signés à Rome par MM. Mussolini, Pachitch et Nintchitch.

Aux termes du premier traité, Fiume cessait d'être un État indépendant et devenait, en pleine souveraineté, la propriété de l'Italie. En regard la Yougoslavie recevait Porto-Baros, le Delta et le Banchino. En outre il était stipulé que l'État des Serbes, Croates, Slovènes, jouirait d'une partie du port de Fiume, des voies ferrées entre Susak et Fiume et administrerait en partie la gare de Fiume.

Aux termes du second traité ce n'était plus sur un point

de détail — si capital qu'il fût — que l'Italie et la Yougoslavie tombaient d'accord. C'était sur l'ensemble de leurs politiques. Les Gouvernements de Rome et de Belgrade se déclaraient solennellement résolus « d'assurer la paix ainsi que les résultats obtenus pendant la Grande Guerre et sanctionnés par les traités de paix », et, pour cela, « de se prêter l'appui mutuel de leur collaboration cordiale pour le maintien de l'ordre établi, etc. ».

On a dit de ces accords qu'ils marquaient une étape décisive dans les rapports italo-yougoslaves. Considérés à la fois comme une preuve de l'esprit réaliste de M. Mussolini et de l'esprit hautement politique de M. Nintchitch, ils dissipaient les nuages restés suspendus sur l'Adriatique. L'évolution paraissait si complète que certaines imaginations fertiles cherchaient même à en déduire de trop subtiles conséquences...

Deux années passèrent, pendant lesquelles la politique italo-yougoslave ne donna lieu, ouvertement, à aucun commentaire. Néanmoins les gens informés savaient que tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le feu calmé couvait sous les cendres. Par ci, par là, on trouvait dans la presse italienne certaines insinuations dirigées contre la Yougoslavie et dans la presse yougoslave certaines insinuations dirigées contre l'Italie qui ne laissaient pas d'éveiller quelque scepticisme sur les vertus souveraines du pacte d'amitié. Un beau jour, des flammes toutes neuves surgirent brusquement du foyer de discorde. Que s'était-il donc passé? Ceci. Le Gouvernement italien venait de publier le traité conclu le 27 novembre 1926, à Tirana, entre l'Italie et l'Albanie et par lequel :

ARTICLE PREMIER. — Toute perturbation dirigée contre le *statu quo* politique, juridique et territorial d'Albanie, est contraire aux intérêts politiques réciproques de l'Italie et de l'Albanie.

ART. 2. — Pour sauvegarder l'intérêt susdit, les Hautes parties contractantes s'engagent à se prêter un appui mutuel et une collaboration cordiale; elles s'engagent également à ne pas conclure avec d'autres Puissances des accords politiques ou militaires qui soient préjudiciables aux intérêts de l'autre partie définis dans le pacte actuel.

ART. 3. — Les Hautes parties contractantes s'engagent à soumettre à une procédure spéciale de conciliation ou d'arbitrage les questions

qui viendraient à les diviser et qui n'auraient pas pu être résolues par les voies diplomatiques ordinaires.

Les modalités de cette procédure de règlement pacifique feront l'objet d'une convention spéciale qui sera conclue dans le plus bref délai.

Aussitôt ce document connu, une émotion indescriptible s'empara des milieux politiques yougoslaves. D'aucuns inclinaient à l'interpréter comme une sorte de traité de protectorat livrant les destinées de l'Albanie à l'Italie. M. Nintchitch, ministre des Affaires étrangères, qui avait été le bon ouvrier du rapprochement italo-serbe et dont l'action diplomatique avait même suscité, de la part d'une certaine opinion yougoslave, des critiques acerbes, n'hésita pas à donner sa démission dans une lettre retentissante. Geste d'autant plus important que M. Nintchitch venait de présider la VIIe Assemblée de la Société des Nations avec une autorité qui n'avait fait que fortifier le prestige dont il jouit justement en Europe. Les chancelleries européennes, la France et l'Angleterre surtout, s'employèrent aussitôt à calmer cette vive émotion et, sous l'action pleine de modération de MM. Ouzounovitch et Peritch, l'opinion publique se ressaisit à Belgrade et l'on enregistrait peu à peu une détente.

Pas pour longtemps.

Quelques semaines plus tard, au début de mars, le Cabinet de Rome adressait à Paris, Londres, Berlin, une note qui articulait un certain nombre de griefs contre le Gouvernement yougoslave et dénonçait les préparatifs suspects dont la frontière albano-yougoslave était, disait-on, le théâtre. Appel de classes, travaux de fortification, distribution de plans, exaltation des milieux militaires, etc... tels étaient les symptômes signalés...

Ainsi le conflit italo-yougoslave, réglé à Fiume, rebondissait sur un autre point. Une nouvelle question, non moins épineuse, se posait entre Rome et Belgrade — et non seulement entre Rome et Belgrade, mais entre les chancelleries européennes — la question de l'Albanie. L'Albanie, ne l'oublions pas, État souverain, membre de la Société des Nations...

III

... L'Albanie, haute, moyenne et basse, a été dès les temps les plus anciens, habitée par les mêmes populations qu'aujourd'hui. Le nombre des différents clans et tribus est resté le même. Il n'y a eu de changé que les noms. Cette vérité se dégage rien qu'en mettant en parallèle l'état actuel de l'Albanie et les descriptions que nous ont laissées les historiens de l'antiquité... Les Albanais demandent tous une administration séparée, plus en harmonie avec leurs besoins et leurs traditions; ils invoquent le droit de rentrer dans le sein de la grande famille européenne dont ils font partie par leur race et par leur affinité...

Ainsi s'exprimait, en 1878, M. Waddington, ministre des Affaires étrangères de France, dans un mémoire annexé au protocole du Congrès de Berlin. La question albanaise ne date pas d'hier. Il s'en faut.

Dans cette région cahotée, montagneuse, farouche, qui va de l'ancien Monténégro jusqu'à l'Épire et la Thessalie, vit une race illyro-romaine, divisée en clans jaloux de leur indépendance, et que les Slaves, les Turcs ont tour à tour subjuguée sans pouvoir jamais l'absorber. Seule des divers groupements homogènes que le Congrès de Berlin — corrigeant le traité de San Stefano — avait érigés en États et soustraits à la pure et simple domination ottomane, l'Albanie était restée abandonnée à la Turquie. Encore l'avait-on quelque peu dépecée au profit de ses voisins serbes, monténégrins et grecs. Après les guerres balkaniques de 1913 et la défaite de la Turquie, un condominium des Grandes Puissances mit fin, en Albanie, à la tutelle turque. On se souvient de l'éphémère souveraineté du Prince de Wied... A peine la guerre avait-elle éclaté entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie que l'Albanie devint le théâtre de troubles incessants et d'un perpétuel va et vient de troupes. Ce n'est qu'en 1921 que le sort de l'Albanie fut réglé, son indépendance reconnue, sa constitution en État républicain officiellement proclamée. Toutefois dans le moment même où la souveraineté de l'Albanie était ratifiée par l'Europe — et les Albanais admis à la Société des Nations — la Conférence des Ambassadeurs arrêtait les termes d'une déclaration si importante qu'il paraît nécessaire de la citer textuellement :

L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon,

Reconnaissant que l'indépendance de l'Albanie ainsi que l'intégrité et l'inaliénabilité de ses frontières, telles qu'elles ont été fixées par leur décision en date du 9 novembre 1921, est une question d'importance internationale;

Reconnaissant que la violation desdites frontières ou de l'indépendance de l'Albanie pourrait constituer une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie;

Sont convenus de ce qui suit :

I. — Au cas où l'Albanie se trouverait dans l'impossibilité de maintenir son intégrité territoriale, elle aura la liberté d'adresser au Conseil de la Société des Nations une demande d'assistance étrangère.

II. — Les Gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon décident, dans le cas susdit, de donner pour instructions à leurs représentants dans le Conseil de la Société des Nations de recommander que la restauration des frontières territoriales de l'Albanie soit confiée à l'Italie.

III. — En cas de menace contre l'intégrité ou l'indépendance, aussi bien territoriale qu'économique, de l'Albanie du fait d'une agression étrangère ou de tout autre événement, et au cas où l'Albanie n'aurait pas recours dans un délai raisonnable à la faculté prévue à l'article 1er, les Gouvernements susdits feront connaître la situation qui en résultera au Conseil de la Société des Nations.

Au cas où une intervention serait jugée nécessaire par le Conseil, les Gouvernements susdits donneront à leurs représentants les instructions prévues à l'article II.

IV. — Au cas où le Conseil de la Société des Nations déciderait, à la majorité, qu'une intervention de sa part n'est pas utile, les Gouvernements susdits examineront la question à nouveau, s'inspirant du principe contenu dans le préambule de cette déclaration, à savoir que toutes modifications des frontières de l'Albanie constituent un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie.

Fait à Paris, le 9 novembre mil neuf cent vingt et un.

HARDINGE OF PENSHURST
JULES CAMBON
BONIN
K. ISHI;

Le 27 novembre dernier, M. Vrioni, ministre des Affaires étrangères de la République albanaise, et le baron Aloïsi, ministre d'Italie à Tirana, délégués par leurs gouvernements respectifs, signaient le traité dont nous avons reproduit les articles essentiels et qui suscita à Belgrade de telles craintes qu'elles furent considérées à Rome comme des défis.

Le traité de Tirana constitue-t-il vraiment un protec-

torat déguisé de l'Italie sur l'Albanie? La souveraineté de l'Albanie, sa situation de membre de la Société des Nations s'accommodent-elles de ces clauses de « réciprocité » qui ne peuvent guère être « réciproques » que sur le papier? La Yougoslavie est-elle fondée à se considérer comme atteinte par ce nouvel élément de la politique italienne? L'Italie est-elle fondée à se plaindre des susceptibilités de la Yougoslavie et peut-être même de ses desseins? L'Albanie doit-elle rester une barrière, une sorte d'État tampon entre les Italiens et les Yougoslaves, et remplit-elle pour cela les conditions nécessaires? Est-ce un exutoire dont l'Italie surpeuplée a besoin, coûte que coûte, de l'autre côté de l'Adriatique? Le besoin de cet exutoire constitue-t-il une question de vie ou de mort pour les Yougoslaves? Est-ce une base navale, commandant l'entrée de l'Adriatique, que l'Italie — qui tient déjà l'île de Saseno — cherche à se ménager sur la côte albanaise? Cette base navale enfermerait-elle les Yougoslaves dans une sorte de souricière adriatique? La rivalité austro-hongro-serbe, compliquée par la natalité italienne, ressuscitera-t-elle, sous d'autres formes? L'Europe assistera-t-elle les bras croisés à ce tragique débat? La Société des Nations l'ignorera-t-elle? Les remèdes que l'on propose — commission d'enquête, contrôle prolongé des frontières — suffiront-ils résoudre le conflit?

Nous en sommes là.

Ainsi deux problèmes se trouvent posés, à la fois enchevêtrés et distincts; celui-ci concret, celui-là abstrait : d'une part le statut définitif de l'Albanie; d'autre part l'incessante rivalité italo-yougoslave. Puisque deux questions sont posées, c'est qu'il y a deux questions à résoudre. Essayons de les préciser l'une et l'autre.

IV

« Du temps de la Triplice, notre politique était verticale; elle est devenue horizontale », disait récemment un homme d'État italien à un homme politique français. Formule originale qui illustre bien les aspirations actuelles de l'Italie. L'Italie — nous l'avons dit et nous le répétons, car c'est là

sans doute l'une des clés de la situation — a hérité pour une part non seulement des territoires, mais de la politique austro-hongroise et il n'était pas possible qu'il en fût autrement, ceci et cela étant liés. Dès 1919, la presse italienne répétait à l'envi : « L'Italie doit gagner la paix, c'est-à-dire la sécurité, et pour cela contenir les prétentions yougo-slaves. » Dans ce sentiment il n'entrait pas seulement un calcul politique, mais l'expression d'une sorte d'instinct de race et voici où le problème devient à la fois plus insaisissable et plus profond. Pour l'Italien, le Croate est un produit germano-slave qui lui paraît l'adversaire-né de sa culture, de sa mission, de son génie. L'Italien possède au plus haut point — et comment ne le possèderait-il pas? — le noble sentiment d'être le fils de Rome, le défenseur de la civilisation latine dans le Sud européen, l'Adriatique, la Méditerranée. Or le Croate pèse sur lui comme une menace. Pourtant l'Adriatique doit rester « mer latine ». Elle n'est qu'un bras de la Méditerranée. « Mare Nostrum. » Est-il besoin d'ajouter que le fascisme a prodigieusement fortifié ces idéologies historiques, ethniques, nationales, et que la politique a quelque peu perdu en modération ce que le mysticisme a gagné en force? Or depuis le ralliement de M. Raditch — chef du parti démocrate croate — à la politique de M. Pachitch et la constitution du Cabinet du 18 juillet 1925, qui consacra la réconciliation retentissante des Croates et des Serbes et la participation effective des Croates au gouvernement de la Yougoslavie, les Italiens ont peut-être marqué plus de susceptibilité que de coutume à l'endroit de la politique yougoslave. La cristallisation de l'unité serbe-croate-slovène n'est pas faite pour améliorer les rapports entre Belgrade et Rome. Précisément la Yougoslavie, au cours de ces dernières années, a réalisé des progrès considérables dans le sens de l'unité et de la cohésion. Les élections de 1923 avaient marqué le point de départ de cette évolution des partis. Nul doute, d'ailleurs, que les événements actuels ne confirment cette évolution.

L'ardeur fasciste, les proclamations du « Duce », l'état d'exaltation dans lequel le gouvernement dictatorial se plaît à maintenir les masses italiennes et d'exaltation volontiers dirigée contre autrui, — « Nous vivons avec 41° de fièvre », disait

un jour M. Mussolini, — sont autant de facteurs qui donnent à la politique italienne, même quand ses desseins sont certainement pacifiques et raisonnables, je ne sais quel accent qui ne laisse pas d'impressionner l'étranger. Surtout lorsque cet étranger, comme c'est le cas du Yougoslave, vit en état de défiance chronique vis-à-vis de l'Italie. Au cours d'une conversation qu'il a eue récemment avec M. Maurice Muret (et que ce dernier a racontée dans un intéressant article publié dans le journal *Pax*), M. Mussolini disait à notre éminent confrère, qui lui confiait certaines appréhensions rapportées d'un récent voyage dans les Balkans : « Nous ne cherchons là-bas que des marchés économiques. L'industrie italienne travaille avec une ardeur réjouissante, mais elle doit bien placer quelque part ce qu'elle produit. Des débouchés, voilà ce qu'il nous faut dans cette partie de l'Europe d'où vous venez et où l'on nous soupçonne à tort. » Des débouchés! Tel est le cri de ralliement de l'Italie fasciste et certes le problème démographique que pose chaque année la riche natalité italienne justifie ces préoccupations et ces vœux. Mais le mot « débouché », si magiques que soient les perspectives qu'il fait surgir, ne résout pas à lui seul les problèmes et surtout les problèmes économiques. Il y a débouché et débouché. Est-il très sûr, par exemple, que l'industrie italienne fasse beaucoup d'affaires en Albanie? Peut-être les Italiens trouveraient-ils même plus d'avantages féconds à équiper celles des parties de leur territoire national — comme la Calabre — qui sont quasi incultes et dont on ne parle jamais, plutôt que de risquer de gros efforts dans la montagne albanaise? Mais la question n'est pas là. Le fait objectif qu'il faut retenir, c'est que l'Italie tout entière communie dans un désir d'expansion et de rayonnement que de fortes raisons légitiment. Or il est inévitable qu'un jour ou l'autre ces tendances se heurtent, de l'autre côté de l'Adriatique, à de sérieuses complications d'origine yougoslave. Nul ne saurait mieux le prévoir que la prévoyante diplomatie italienne. En attirant l'attention des puissances sur les menées yougoslaves, il est possible que le Cabinet de Rome ait simplement voulu préparer un dossier. N'a-t-il pas récemment obéi à une préoccupation de cet ordre en adressant à certaines chancelleries européennes

une note — demeurée mystérieuse — relative à des mouvements de troupes qu'une autre nation aurait opérés sur une autre frontière?...

L'activité de la Consulta n'est un secret pour personne. Pour les Serbes encore moins que pour d'autres. Que ce soit à Bucarest, où la reconnaissance de la possession de la Bessarabie par la Roumanie a été considérée — après le voyage du général Averesco à Rome et la conclusion du traité du 16 septembre 1926 — comme une manifestation significative de la bonne entente italo-roumaine; que ce soit à Sofia où la diplomatie italienne est agissante; à Athènes où elle ne chôme pas; à Buda-Pesth où le gouvernement du comte Bethlem s'inspire des méthodes fascistes et où certains éléments militaires hongrois reçoivent d'Italie des encouragements qui ne se traduisent peut-être pas seulement par des mots, cette magnifique et robuste ardeur diplomatique ne laisse pas d'émouvoir les Yougoslaves.

Eux-mêmes, dans une certaine mesure, n'étaient pas sans avoir caressé des rêves d'expansion. Au lendemain de la guerre, la Yougoslavie eût volontiers absorbé la Bulgarie... 17 millions de Slaves du Sud n'eussent formé qu'un seul bloc... se baignant dans trois mers... battant la mesure dans les Balkans. Au lieu de cela, il semble que la Yougoslavie éprouve, du côté de l'Adriatique et du côté de la mer Égée, des inquiétudes qui s'accroissent. Elle aussi, le mot « débouché » l'hypnotise. Vers l'est, elle discute avec le Gouvernement grec pour obtenir à Salonique un transit direct et une zone franche. Vers l'ouest elle redoute le barrage de l'Adriatique par l'Italie.

Cette pénétration italienne en Albanie, jusqu'où menace-t-elle de se prolonger? Déjà la Banque Nationale Albanaise est contrôlée par les banques italiennes; une société de « Travaux publics et de relèvement économique » s'est constituée en Albanie avec des capitaux italiens...

Ainsi de sérieuses inquiétudes se sont emparées des Yougoslaves. De là à s'énerver il n'y a qu'un pas. Serbes, Croates, Slovènes seraient-ils des « Slaves », s'ils ne s'énervaient pas très vite?

A vrai dire, peut-être n'était-on pas sans excuse à Belgrade quand on perdait un peu du sang-froid nécessaire (comme

à une séance du Parlement) devant certains procédés de la diplomatie italienne. Soit dit en passant, il est assez singulier de voir le gouvernement fasciste substituer, sur une grande échelle, des militaires de profession aux diplomates et aux consuls que l'Italie entretenait à l'étranger. Chez nous-mêmes, comme dans d'autres pays, plusieurs officiers italiens ont été récemment revêtus de fonctions consulaires. On ne savait pas que l'État-Major italien préparait si bien aux mystères de l'état civil et à la liturgie commerciale. Peut-être cette utilisation d'un personnel militaire — si parfait qu'il soit — dans les cadres diplomatiques présente-t-elle un certain danger. Danger qui n'est nullement propre, d'ailleurs, aux Italiens, mais à tous les militaires de tous les pays que l'on détourne de leur vraie mission. Le militaire, en effet, quand il s'occupe d'affaires diplomatiques, a une tendance à considérer la politique sous l'angle du « deuxième bureau » et à confondre l'esprit d'intrigue avec l'esprit diplomatique.

Quoi qu'il en soit, sous l'influence de ces divers facteurs — parmi lesquels le facteur psychologique reste dominant — la rivalité italo-yougoslave, un moment apaisée, vient de se manifester à nouveau. L'alerte a été chaude.

V

On eût pensé qu'il appartenait au Conseil de la Société des Nations de la refroidir aussitôt et l'on eût aimé que cette haute juridiction prouvât ainsi son autorité bienfaisante. J'entends bien qu'on donnera toutes sortes de bonnes raisons pour justifier, jusqu'ici, sa carence... question délicate... situation de l'Albanie embrouillée... Doute en ce qui concerne l'acquiescement de l'Italie... Danger qu'on ferait courir à la Société des Nations tout entière, etc... D'accord. Je persiste à penser néanmoins que de telles prudences sont imprudentes. A ne pas vouloir imposer d'épreuves à la Société des Nations, on risque de l'affaiblir au lieu de la fortifier. Quand la Grèce et la Bulgarie ont été à la veille de se battre, le Conseil, opportunément convoqué, a étouffé le conflit dans l'œuf. Ce n'était qu'un conflit de petits États, dira-t-on. Est-ce parce que l'Italie est une Grande Puissance qu'une

pareille méthode ne lui conviendrait pas? Le *quia nominor leo* resterait donc le dogme de la politique européenne? Ce ne serait vraiment pas la peine, alors, d'avoir tant accusé l'Allemagne d'y obéir. Au surplus, j'estime que la Société des Nations a déjà donné des preuves suffisantes de sa vitalité pour oser maintenir, à l'égard des forts comme des faibles, la procédure qu'elle a instituée et qui donne à la collectivité une conscience juridique. Les peuples, jusqu'à elle, n'avaient pas le sentiment qu'une sorte de super-juridiction unifiait leurs conceptions individuelles de la morale politique. Il n'y avait pas de « droit des droits » en Europe — politiquement s'entend — et c'est peut-être cette confusion qui a permis à l'Allemagne, par exemple, de violer la neutralité belge. Le pacte de Genève a comblé cette lacune. Il est essentiel de ne jamais permettre qu'une fissure se produise. Pour ma part, et quelle que soit la solidité des motifs qu'on invoque, je déplore que l'incident italo-yougoslave n'ait pas été immédiatement porté devant le Conseil de Genève et l'opinion publique, dans son simple bon sens, ne le comprend pas davantage. Et qu'on ne dise pas que l'Italie n'eût pas admis cette procédure. L'Italie est trop avisée pour se mettre dans un si mauvais cas.

Puisque les augures en ont décidé autrement, comment envisager la solution du conflit?

Il y a d'abord la question albanaise. Elle n'est pas simple. Les Albanais constituent bien une race indépendante, inassimilable. Ils forment une entité ethnique. Mais autre chose sont les clans albanais, autre chose est la République albanaise, c'est-à-dire le Gouvernement de l'Albanie. Sur la race albanaise les influences extérieures restent superficielles. Sur le gouvernement albanais elles peuvent devenir prédominantes, et peut-être est-ce là qu'il faut chercher la clé de la situation actuelle. Deux principaux hommes d'État albanais se sont jusqu'ici disputé le pouvoir. Mgr Fan Noli — favorable au Cabinet de Rome, Ahmed Zogou — favorable au Cabinet de Belgrade. Mais les idées se modifient chez les hommes politiques, même en Albanie : Ahmed Zagou en est la preuve. Un beau jour, l'homme des Serbes est devenu l'homme des Italiens. C'est ce qu'on pourrait appeler la

politique de Charlemagne. De telles dispositions risquent de prolonger indéfiniment le débat. Si l'Italie et la Yougoslavie veulent se battre à coup d'hommes d'État albanais, il n'y a pas de raison pour que la lutte prenne fin. Déjà nous apprenons qu'un complot révolutionnaire menace le gouvernement d'Ahmed Zogou; ce qui est surprenant, c'est qu'une telle surprise n'ait pas encore éclaté. On mesure les conséquences qu'aurait en Albanie un état révolutionnaire chronique. De toute évidence il faut donner à ce pays, encore inexpérimenté, un statut qui le mette à l'abri de ces cahots.

Précisément c'est ici qu'il y a lieu d'évoquer le texte de la Conférence des Ambassadeurs que nous avons déjà cité et qui reconnaît à l'Italie des titres particuliers sur l'Albanie. Parlons net. Lorsque la Conférence de Paris fut saisie de la question albanaise, l'Italie réclama un droit spécial d'intervention. Les ambassadeurs ne crurent pas devoir satisfaire aussi largement les aspirations italiennes. La France et l'Angleterre s'engagèrent, toutefois, dans le cas où le Conseil de Genève jugerait une intervention nécessaire en Albanie, à favoriser, dans la mesure de leurs moyens, l'attribution de ce mandat à l'Italie. Dans le cas présent, il semble que de telles dispositions devraient servir de point de départ à une revision de la question albanaise. Il est clair, en effet, que ce ne sont ni une enquête, ni une commission de contrôle, qui règleront définitivement une situation générale qu'il faut régler.

Quatre facteurs sont à considérer :

1° L'impuissance de l'Albanie à se diriger politiquement et le danger que présente pour la paix l'instabilité de la politique albanaise;

2° L'équivoque, nocive pour la morale internationale, que crée le double fait que l'Albanie est membre de la Société des Nations et pourtant qu'elle a signé le pacte de Tirana;

3° La situation privilégiée reconnue à l'Italie par la déclaration du 9 novembre 1921;

4° La nécessité de donner à la Yougoslavie des garanties formelles quant aux limites de cette situation, et quant à sa sécurité militaire et économique.

Tels sont les quatre points qu'il est nécessaire de coordonner.

Personnellement j'inclinerais à considérer comme opportune l'ouverture d'une négociation qui prendrait pour base :

a) L'attribution, par le Conseil de Genève, d'un mandat politique limité confié à l'Italie sur l'Albanie;

b) La neutralisation de l'Albanie et la conclusion, à son égard, d'un pacte de garantie italo-gréco-yougoslave conçu sur le modèle de Locarno;

c) Le règlement des difficultés économiques pendantes entre la Yougoslavie et l'Italie d'une part et la Yougoslavie et la Grèce d'autre part.

Mais s'il appartient aux chancelleries européennes — et surtout à celles de Rome, Belgrade, Athènes — de se concerter sur la possibilité et les modalités d'un tel règlement, nous croyons et nous répétons que c'est au Conseil de Genève qu'il appartient de le mettre en formules et de le rendre exécutoire.

***

Une dernière conclusion s'impose et ce n'est peut être pas — du point de vue de la paix — la moins importante.

Les bruits d'armes signalés à tort ou à raison sur les confins albano-serbes ont aussitôt fait tressaillir l'Europe. Pourquoi? Parce que l'Europe est payée — ou ruinée — pour savoir ce que signifient ces deux mots : difficultés balkaniques. Fabre-Luce, dans son excellent livre *Locarno sans rêves*, parle, à propos des événements de 1912 et de 1913, des « grandes manœuvres balkaniques ». Les jeux enchevêtrés de la politique russe et de la politique austro-hongroise dans les Balkans justifient cette sinistre comparaison. « Pas de Grandes Puissances dans les Balkans », disait hier Wickham Steed dans le *Times*. C'est le mot juste. M. Peritch le reprenait sous une autre forme en s'écriant au Parlement de Belgrade, dans un discours d'une haute sagesse : « Les Balkans aux Balkaniques ». Oui, dira-t-on. Mais que faites-vous de l'Italie? Sans doute. C'est pour cela que, partant du principe que l'Italie est une Grande Puissance et que ses agissements seront toujours particulièrement en vue dans les Balkans; constatant d'autre part qu'elle a des intérêts réels sur la rive orientale de l'Adriatique, nous concluions qu'il était sage, rationnel,

nécessaire, de reconnaître à l'Italie la situation spéciale que lui confèrent de telles circonstances; et de fixer la portée, les limites et les conditions bilatérales de ce privilège. Mais que les données du problème restent des données techniques et locales! Quelles ne s'accroissent par d'idéologies messianiques sur le rôle des « Slaves », des « Latins » et des « Germains »! Que Londres, Rome, Paris, Berlin, Bucarest, etc... ne commettent pas la folie de prendre les Balkans pour un échiquier où, sous le prétexte de telles affinités ou de telles traditions, chacun pousse, d'une chiquenaude, les petites pièces perfides d'un grand jeu! Aujourd'hui le facteur russe ne compte pour ainsi dire pas dans ces considérations balkaniques. Oublie-t-on qu'il n'y a pas dix ans il était tout-puissant? Croit-on qu'il a disparu à jamais? Mesure-t-on les complications qu'il ferait naître si, le jour ou il s'exercera à nouveau, l'Europe, consciente de ses points faibles, n'avait pas imposé dans les Balkans une discipline assez rigoureuse pour y décourager l'intrigue? Hâtons-nous de le dire : dans la crise qui vient d'éclater les Grandes Puissances ont fait preuve — tout comme l'Italie et la Yougoslavie — de la plus grande sagesse. Londres, Paris, Berlin se sont efforcés de donner, ici et là, des conseils de modération. Et on les a loyalement écoutés à Rome et à Belgrade.

Précisément, l'esprit européen, c'est cela. L'accord des Grandes Puissances, c'est cela. Dans une large mesure, le rapprochement franco-allemand, c'est cela. Sachons extraire le bien du mal. Les incidents italo-yougoslaves ont ceci de profitable qu'ils enseignent à l'Europe la nécessité où elle se trouve d'appliquer une méthode objective — dépouillée de cet égoïsme aveugle qui est le contraire de l'esprit national — à la consolidation rationnelle des côtés encore fragiles de la paix.

WLADIMIR D'ORMESSON

ÉGLANTINE[1]

Dix jours passèrent ainsi. Pour éviter de penser à Fontranges, pour se libérer vis-à-vis d'elle-même des soupçons si malhabilement légués par Moïse, Églantine sortit avec le jeune homme du Pont des Arts, elle s'amusa. Elle acceptait toutes les invitations, tous les jeux de ceux dont elle n'avait rien à redouter, des jeunes gens. Les hommes faits regardaient avec envie, dans la danse, l'adolescent qui l'enlaçait. Ils avaient tort d'être jaloux. Elle acceptait cette vie avec jeune homme, ce Paris avec jeune homme, ce jeune homme pour son matin, son après-midi, comme on accepte le danseur de l'établissement ou le patineur du Palais de Glace. Il était pour elle une sorte de professionnel payé par cette entreprise de luxe, de beau temps et d'imagination qu'était Paris. L'idée d'être émue par lui la faisait rire. Trompée par ce qu'il y avait de commun entre eux deux, éclat, indépendance, fraîcheur, elle n'avait pas le sentiment d'une autre différence. Le vrai sexe, c'est l'âge. Lui, sournoisement, la faisait boire, ignorant que le pouvoir du champagne expirait sur elle, tout comme celui de l'aspirine, peut-être celui des poisons. Il voulait la séduire, il lui révélait qu'il était le fils de l'académicien à monocle. Il semblait à Églantine qu'il était le fils de l'affection, de l'amour. Elle lui accordait un baiser; elle l'embrassa même une fois tant il était semblable à elle. On n'a pas toujours une glace à sa disposition. Mais c'était tout. Le jour où il l'emmena à la piscine du Claridge, louée par des amis, et où il lui donna sa première

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars et 1er avril.

leçon de crawl, elle éprouva, nue au milieu de tous ces jeunes gens nus, le sentiment d'une sécurité suprême. Le printemps était venu. Elle se réveillait avec joie, elle s'entendait aussitôt avec ce jour jeune comme avec tout être jeune, ne le redoutait en rien, se mettait nue devant lui aussi, et se regardait dans les glaces sans peur d'elle-même, si jeune. Toute la matinée elle taquinait de jeunes qualités ou de jeunes défauts, la générosité à son réveil, la gourmandise adolescente. Mais midi venait. Midi était pour elle l'heure grave, à peu près ce que pour nous est minuit. Les douze coups sonnés, elle devenait plus réservée vis-à-vis de ce jour qui allait vieillir. L'âge exerçait sur elle le même attrait que sur d'autres la force ou la beauté. Devant un jour qui allait avoir vingt heures, un homme qui allait avoir soixante ans, elle sentait sourdre en elle un dévouement spécial qui n'était ni l'amitié, ni l'amour, mais une espèce d'adoration. Une terreur du changement, une avidité de permanence les lui faisait aimer sur ce qui est immuable et définitif, la vieillesse. C'était la seule promesse que la nature ou Dieu ait tenue : les hommes vieillissaient. On était au moins sûr de cela. Elle aimait l'âge jusque sur les animaux et sur les plantes, cueillait des fleurs sans regret, mais redoutait de voir abattre un chêne. Au théâtre, suivant que la pièce était jouée par de jeunes ou de vieilles actrices, elle revenait insouciante ou touchée. Un enterrement de jeune fille l'attristait à peine, mais que sur les couronnes du convoi, écrit avec ces lettres qui semblent avoir été pêchées dans le potage funèbre, elle distinguât l'adieu au père ou au grand-père, elle souffrait. C'était pis quand il s'agissait d'un vieillard célèbre. La mort qui frappa vers cette époque Freycinet, à quatre-vingt-dix-huit ans, lui sembla un déni de justice. Elle réclama tout le jour près des jeunes gens un peu confus, et qui se sentaient un peu coupables. Il y eut une fête masquée chez le père de son ami, elle se déguisa en vieux sorcier. De tout ce qui sert aux femmes à se rajeunir, elle se fit amoureusement de fausses rides, des ombres. Jamais vieux sorcier ne fut plus embrassé dans le cou, mais le lendemain au réveil, comme elle avait oublié d'enlever sa perruque, elle eut devant sa glace une heureuse surprise, elle constata sur elle

un de ces miracles qui ne peuvent vous échoir que dans un grand bonheur : ses cheveux étaient tout blancs.

Le temps passait. Églantine avait tiré à peu près au clair tous les problèmes que posent le temps, la pluie, le succès du tennis français aux États-Unis avec tout ce que les cinq premiers établissements de danse peuvent contenir de beaux jeunes hommes; elle avait parlé à chacun aussi en tête à tête de cette voix calme et sans timbre qui avait l'air de parler au visage comme au téléphone, mais justement elle n'avait pas encore téléphoné. Deux ou trois fois elle avait dû courir vers l'appareil, la sonnerie appelait. Comme dans ce pays du Rhin dont parle Saintine, où l'on attache trois jours durant le mort à un réseau de sonnettes, et où les alertes ne manquent pas, à cause des rats et des chauves-souris, la sonnette de Moïse disparu avait appelé à faux, parce que s'y était prise une dame qui réclamait son notaire ou un aviateur qui commandait des bas de soie. Plusieurs fois aussi des débuts assourdis de sonneries, aussitôt apaisés, qui semblaient correspondre beaucoup plus aux pensées de Moïse qu'à ses appels ou qui, de la nappe argentine circulant sous Paris, crevaient sans raison les parquets d'Églantine. Un jet d'eau véritable l'eût moins émue, car elle voyait beaucoup moins dans le téléphone l'appareil qui nous apporte de bonnes ou mauvaises nouvelles, qu'un de ces objets par lesquels vous sont révélées vos propres aventures. Il lui semblait qu'il dût sonner le jour où en elle quelque chose, tout, peut-être, serait transformé. Elle se rappelait trop cette histoire d'Agafia : le jour où Agafia verrait dans sa propre miniature ses nattes s'enrouler en coque autour de ses tempes, et la nacelle danser sur la mer du fond, c'est que la bonté d'Agafia serait muée en haine! Que serait bien devenue la fidélité d'Églantine, le jour où le téléphone sonnerait! Elle osait s'approcher de lui, elle osait, en appuyant le doigt sur le déclic pour que les demoiselles ne fussent pas alertées, se mettre en communication avec ce silence fini, sa seule protection, que trouaient parfois les rumeurs des voix d'hommes ou de femmes occupés à forger dans le Paris souterrain. Celui qui eût étudié Églantine, aurait su maintenant de quelle force cette douce et complaisante fille était l'échantillon le plus parfait : de la fatalité.

Sous son masque habituel, celui de la modestie, la fatalité travaillait passablement déjà dans la maison de Moïse. Les menus d'abord avaient changé; langouste, foie gras, daubes, ces instruments de libre arbitre, Églantine les écartait peu à peu pour en revenir à ses menus de Fontranges, et le fromage à la crême, détesté par Moïse, avait reparu, — infidélité — sous la forme du cœur. L'eau pure, les carottes, l'omelette aux pommes de terre l'avaient suivi; les aliments de la fatalité sont ceux de la sainteté. Églantine n'acceptait plus la table basse près du divan, elle installait une table de salle à manger avec des tréteaux et mangeait seule, assise et haute, à ce banquet. Ses goûts d'autrefois revenaient. Elle n'allait plus aux courses, mais au concours hippique, car c'étaient les cavaliers plus encore que les chevaux, qu'elle aimait. Elle n'allait plus dans les expositions, mais dans les musées, car elle aimait les tableaux, et non les peintres. Moïse ne sortait que par le soleil, Enaldo disait de lui qu'il ne sortait que pour promener son ombre. Églantine à Fontranges attendait avec impatience la pluie pour sortir les pots de fleurs, nu-tête, car l'eau de pluie embellit les cheveux à l'égal des pétunias. Un de ces jours sacrés pour Moïse où le temps menaçait, et où il décommandait la promenade pour apprendre à Églantine des patiences, Églantine, non sans le remords de s'évader qu'elle sortait moins de l'hôtel que du temple de Moïse, sortit, exposa à la pluie, à défaut des cheveux, son chapeau, avec autant de joie et moins de profit, et revint de la liberté aussi trempée qu'on revient de la mer. Il y eut trois mauvais jours, ces jours d'équinoxe pendant lesquels Moïse restait étendu chez lui atteint par ce malaise semestriel. Églantine fit les dépenses d'une expédition au pôle, chapeau spécial, imperméables, et descendit dans Paris, redevenue enfin une ville de voyage. Moïse écrivait tous les jours de Constantinople où le temps était splendide. Toutes les commissions qu'il donnait à Églantine et dont il voyait de là-bas Églantine s'acquitter sous le soleil, visiter à Versailles une villa à vendre, déjeuner à l'hôtellerie du Moulin de l'Andelle où il avait des actions, Églantine les faisait sous l'averse ou dans les nuages. Elle déjeuna seule au Moulin, dont les écluses débordaient, et inondaient la salle à manger, Moïse en reçut une description

dithyrambique et doubla par télégramme sa commandite... En somme, elle trompait Moïse. Elle alla plus loin. Un soir, au lieu de descendre dans le lit chinois, elle fit monter un vrai lit de cuivre, et, se couchant, aussitôt après le dîner, à la hauteur où dorment les officiers, les percepteurs, les académiciens français, soudain prise de remords, surprise par elle-même à tromper Moïse avec le repos, elle s'attendit au coup de téléphone.

Il sonna.

Églantine se précipita du lit, heurtant dans l'obscurité ces deux objets qu'on heurte les nuits de naufrage, sur tous les vaisseaux du monde, et dont la chute annonce les plus grandes catastrophes du siècle, la lampe électrique de la table et le cendrier, saisit dans l'ombre le récepteur que lui tendait la main d'un être froid comme la mort et le nickel. C'était Bellita. Bellita la priait de venir dîner le lendemain soir avec Fontranges. Elle voulut refuser, mais déjà l'on coupait. Elle entendit seulement des chiffres faire assaut contre des chiffres, l'âme même de Moïse, semblait-il, qui se débattait. Une minute, sans songer à raccrocher le téléphone, elle suivit cette bataille de nombres sur laquelle surnageait parfois un nom de victoire, Fleurus, Wagram...

— Vous parlez? — demanda la voix du téléphoniste. — Que voulez-vous?

Du moins ce sont des voix d'homme, à cette heure de la nuit, des voix graves, qui désirent savoir ce que vous voulez, ce que vous attendez, ce qui vous manque.

— Mais vous ne parlez pas, — reprit la voix. — Votre lampe brûle, éteignez : c'est le système automatique!

Elle raccrocha. Une lueur l'attira à la fenêtre. La lune montait, par un système plus automatique encore. Longtemps Églantine resta là dans le même débat profond et silencieux avec l'interlocuteur invisible. Vers trois heures du matin, elle se coucha : ils s'étaient à peu près tout dit...

***

Quand vint l'heure de la salade, Églantine frémit : Fontranges faisait la salade lui-même.

C'est que Moïse aussi, à tous les dîners, et même en invité chez des hôtes qui flattaient discrètement cette manie, prétendait faire la meilleure salade du monde. Ce spectacle avait toujours paru à Églantine une espèce de comédie, et il lui était pénible, car toutes les qualités qui étaient le propre de Moïse, son dédain de l'humanité, son génie à lire dans le cœur des autres, étaient remplacés à l'heure de la salade par l'enfantillage et la cécité. De la minute où était apporté devant lui le saladier, coupe en cristal pur qui ne laissait pas plus perdre aux regards un détail de l'opération qu'une cornue, jusqu'au moment où la dernière feuille de salade disparaissait non sans hoquet dans le gosier de l'invité auquel les crudités étaient défendues, la flatterie, la fausse indépendance, la fausse rudesse, sentant Moïse incapable de les distinguer de la vérité et de l'amitié, sévissaient autour de la table. Il était d'abord émis des doutes sur la possibilité d'une réussite aussi complète que celle du dernier repas. Un général qui n'avait jamais menti et qui eût donné sa vie pour de la fine 48, prétendait que la salade bien faite est ce qu'il y a de meilleur au monde. Un ministre, qui n'avait jamais cédé un pouce de ses convictions, tenait tête au général une minute par l'éloge des cailles au raisin, arrosées de vrai Narbonne, puis cédait. Quand Moïse réclamait l'huile spéciale, qu'on apportait dans des burettes Louis XIII, ainsi qu'un chrème, quelque chose comme ce sourire angoissé qui flotte sur les lèvres des femmes à la mort de Tristan, apparaissait sur les lèvres de sa voisine. Les plus habiles, affectant une sévère franchise, penchaient pour le vinaigre de vin, afin de pouvoir s'avouer vaincus tout à l'heure, car Moïse faisait la salade au citron. Il y ajoutait de l'estragon, des épices. Il la remuait lui-même avec des cuillers d'or. De longues discussions éclataient, les mêmes que la dernière fois, semblables à des versets, entre les adoratrices de la romaine et les amateurs de batavia. Des allusions aigres-douces étaient faites au talent de Colette, qui mangeait les cœurs de salade nature : *Chéri* était bien surfait. On tirait au clair l'origine et le meilleur emploi du sel, du poivre. Entre les Indes et Cayenne, entre les mines de gemme et les marais salants, des combats de préséance s'élevaient, tranchés par Moïse. Cette mission de chef de tribu, de roi en famille, de

prophète, qui avait été refusée à Moïse pour les autres actes de sa vie, et qu'il eût d'ailleurs déclinée, il la revendiquait au repas, au moment de la salade, du mets qu'on ne tranche pas. Dans cette occasion seule il témoignait d'une autorité impatiente, imposant silence à quelque nouvel initié, qui voulait parler de Lavallière au couvent ou de la fréquence des incendies dans les wagons de chevaux de course, sensible au moindre intérêt et cruel à la moindre indifférence, comme si c'était lui et non les invités, qui devait souffrir, mourir, si le mélange était raté. Puis, passée parfois de main en main pour éviter l'entremise des laquais, qui trouvaient d'ailleurs pour la présenter, le jour où ils recevaient cette faveur, des courbettes inconnues pour le Château Lafitte, cette herbe, comme une herbe ensorcelée, obligeait les convives les plus entêtés à la louer, à louer le poivre, à louer Cayenne, à louer Moïse. Un concert d'éloges s'élevait, coupé soudain par le silence de cette assemblée qui paissait comme un troupeau, soudain végétarienne et pour peu qu'on l'eût voulu ruminante, et dans ce bruit de prairie, Moïse, son humilité et son orgueil satisfaits, sentait monter en lui une immense pitié pour les humains, brebis à bijoux et à monnaie. Dans ce jeu des mâchoires sur les fibres végétales, lui apparaissaient sur la tête des invités les places où poussent les cornes, les oreilles mobiles. Puis l'on changeait les assiettes, et les convives s'attaquaient avec un faux mépris à ces aliments que Moïse n'avait pas préparés lui-même, le Pont l'Evêque et le champagne brut. Seule Églantine, toute droite en face du maître, faisait effort pour aimer cette faiblesse d'un homme qui ne pouvait en avoir, tentait même de lui savoir gré de voiler d'une feuille de salade cet orgueil, cette sincérité féroce. Mais aucun mot ne pouvait sortir de sa bouche. Elle avalait sa salade à regret, comme le mets d'une autre race, se sentait soudain carnassière et détournait ses yeux des yeux de Moïse, plus accablé de sa réserve que le trapéziste qui voit sur les gradins du cirque sa femme assise avec un inconnu. Aujourd'hui, l'inconnu était là, et c'était ce qu'il y avait pour Églantine de plus connu au monde.

Car Églantine regardait avec ravissement Fontranges faire la salade. Il la faisait sans y songer, parce que c'était l'habitude

à Fontranges depuis des siècles. Cette opération ne provoquait aucun silence, aucune flatterie des hôtes, aucune bassesse particulière des valets... Les enfants s'amusaient parfois à y mettre des fils de soie rouge, afin qu'on les prît pour des chenilles et qu'on eût un moment de joie. Ou bien ils y glissaient quelques plombs, ce qui permettait de féliciter Fontranges d'une aussi belle chasse... Elle n'avait aucun caractère religieux ; l'huile, qui était de noix, n'était pas versée de la burette de Richelieu, mais d'un huilier. Pas de citron, l'appel aux denrées exotiques se limitait au poivre. Qu'on en mangeât ou qu'on n'en mangeât pas, laissait Fontranges profondément indifférent. Pendant tout un été, il l'avait faiblement assaisonnée, car il passait sa part sous la table à un chien favori, qui la préférait, même avec un peu de vinaigre, au chiendent. Le saladier était un vrai saladier qui servait quelquefois pour délayer les crêpes. Un jour, sans que Fontranges s'en aperçût, on l'avait remplacé par un ustensile, neuf d'ailleurs, avec un œil au fond. Mais le quart d'heure qui dévoilait, dans le repas de Moïse, cette tyrannie qu'il avait évité de trahir même dans les conseils d'administration les plus houleux, c'était ici un quart d'heure de repos et de relâchement, pour le maître d'hôtel, qui en profitait et préparait en toute tranquillité les couverts du dessert, pour les invités, à cause de la douce familiarité que cette opération provoquait. Les regards d'Églantine, que choquait le masque de fatuité et de feint détachement appliqué sur Moïse pressant son citron dans une presse américaine, se délectaient de Fontranges, salant à la main sa salade. Jamais salade n'avait été mieux réussie, elle dut le lui avouer. C'étaient les premiers compliments qu'on faisait à Fontranges à ce propos, et d'ailleurs à tout autre propos : il rougit. Au lieu des feuilles trop blanches et que cinq minutes de macérage avaient changées en conserve orientale, Églantine se régalait de feuilles un peu vertes qu'on pouvait prendre avec les doigts, et sur lesquelles l'assaisonnement gaulois n'avait que déposé une rosée nouvelle. Le dessert vint. Églantine n'avait pas, comme chez Moïse, le sentiment que ces pêches, ces poires étaient des mets que Moïse avait dédaigné de faire lui-même. Un vin blanc sec et aéré conduisit à la fin du repas, sans l'aide de Samos. Tous les mérites de l'Occident régnaient

dans cette soirée et ce simple accueil. Des proverbes locaux se formaient malgré elle dans l'esprit d'Églantine : Ne piétine pas ta salade, tu n'en extrairas pas du vin!... Esclave d'un pacha, en sortie chez des occidentaux, Églantine sentait ses chaînes.

C'est pendant l'absence que les amis trop nobles s'évadent de leurs amis, tout comme les amis félons. La lâcheté et le suprême courage n'ont qu'une voie, la même : la fuite. Églantine fuyait Moïse. Jamais elle n'avait osé comme aujourd'hui regarder Fontranges en face. Elle fuyait vers lui à une allure éperdue qui l'en rapprochait déjà, malgré la table, de quelques centimètres. Il était en habit, elle en robe du soir : pour la première fois ils s'affrontaient sous le signe de la soie. Jamais elle n'aurait cru que la distance qui les séparait fût aussi incalculable; toutes les lois de la pesanteur, de l'amour, d'une légère ivresse concouraient pour augmenter cet élan qui allait tout à l'heure la jeter contre lui. Fontranges se doutait peu qu'un bolide approchait de son atmosphère. Il se livrait à toutes les opérations auxquelles on se livre généralement une minute avant le tremblement de terre ou le raz de marée, il mettait du sucre dans son café, il allumait son cigare non sans discrètes plaisanteries sur les allumettes de l'État. A mesure que les kilomètres divins fondaient sous cette vitesse sans cesse accélérée, Églantine voyait plus nettement Fontranges. Il n'avait pas changé. Les méfaits de cet hiver sur lui, les mêmes que ceux de la neige sur les loups, lèvres un peu plus fines, attaches un peu plus maigres, teint un peu plus sombre, ne semblaient pas à Églantine les méfaits de l'âge, mais d'une ancienneté. On lui rendait un Fontranges avec patine, avec patine vraie. Sur la joue, elle retrouvait la petite entaille qu'il se faisait quotidiennement en se rasant, — il fallait juste la journée pour la guérir, — et qui semblait la prise toujours ouverte de ce sang qu'il lui avait donné le jour des trompes de chasse. De ce regard féroce et créateur qu'ont la plupart des femmes, Églantine voyait tout de Fontranges, son apparence, son squelette, les nerfs de ses yeux, et en même temps, étalée à tous les regards et pourtant combien plus inconnue, sa vie. Elle sentait combien il était injuste que tant de passion, tant de tendresse, fût passé à vide dans

l'univers. Les lèvres de cet homme qui avait tant aimé n'avaient jamais dit : « Je t'aime ». Ces mains souples dont chaque mouvement semblait moulé sur la saillie ou sur l'angle d'un corps ou d'un visage, n'avaient jamais touché que des cravaches à cran, des armes de nouvelle Guinée, et des appareils à tondre les chevaux. Ces yeux, qui avaient promené sur le monde et la haute Champagne en particulier, à la place de deux regards, deux rayons de tendresse, aucune lèvre ne les fermerait jamais, fût-ce à l'heure de la mort... Fontranges, maintenant, que Bellita consultait sur la robe de sa sœur de lait, comparait Églantine à l'impératrice Eugénie, puis à La Vallière. Elle eût aimé une vision plus directe. Elle voyait qu'il n'osait encore la caresser qu'à travers un nom, un souvenir, à travers un siècle. Il évitait d'ailleurs de regarder sa gorge, très ouverte; il était plutôt porté à passer derrière elle, sans se douter, le malheureux, que l'échancrure du dos allait jusqu'à la taille. Tous ces sentiments, toutes ces femmes aussi qui se présentent nus à la plupart des humains, Fontranges ne les avait vus qu'habillés et couverts jusqu'au cou. Églantine sentait cela, et était fière de son décolletage, comme si elle libérait ainsi pour la vue de Fontranges une partie de ce monde sensible jusque-là cachée pour lui. Elle haussait le cou, montrait ses bras, donnait une leçon de nudité à la tendresse. Jamais, jamais, elle ne s'était senti moins de pudeur. Ah! quel désir de révéler à cet homme, qui était tout amour, que l'amour n'est pas une qualité unilatérale, comme le talent pour la pyrogravure ou l'aptitude à tirer les pigeons en argile, qu'il existe à deux, qu'il se fait à deux!... On se levait de table. Elle s'amusait à lui tourner le dos, ce dos nu jusqu'à la taille, sa cigarette allumée elle allait à reculons vers lui, elle cherchait à joindre l'autre part de cet être dont on l'avait tranché et dont elle était la moitié douce et pure. Elle sentait comme une cicatrice cette peau sans couture et sans tache, dont Fontranges détournait les yeux comme d'un palimpseste infâmant. Même cette union dos à dos, de caractère plutôt mythologique que sensuel, Fontranges la redoutait, et il s'arrangeait pour ne plus voir que la partie masquée d'Églantine, son visage. Bellita s'était assise au piano, jouant une danse hawaienne, Églantine s'amusait à la mimer. Devant Fontranges assis

pourtant comme au spectacle, qui avait les yeux grands ouverts mais dont la cécité n'avait jamais été plus grande, elle contrefaisait, d'une danse plus savante mais aussi gracieuse, ce pas de jeunesse qu'elle dansait le matin dans la chambre de son maître, feignant de tirer comme alors les rideaux, de se regarder dans la glace, de toucher les boîtes sur les commodes. Mais de cet aveu Fontranges ne voyait rien, et croyait que tout cela, geste et attitude, et yeux langoureux, et suspension en cordon de tirage, était purement hawaien. Elle fit semblant de renverser un vase, de se couper avec un rasoir. Fontranges applaudit cette pantomine d'Honolulu. On répétait devant lui le souvenir le plus doux de sa vie, et, par modestie, il ne le reconnaissait pas. Comme il parlait de Zambelli, Églantine s'arrêta, vexée. Chaque audace de son déshabillé, sur son corps et sur son âme, le masquait aux yeux de Fontranges.

Ce fut lui qui l'accompagna dans l'auto. Elle laissa aller sa tête contre cette épaule, qui n'avait jamais ressenti que le poids des têtes des parents morts, quand il les transportait de leur chambre sur le lit de parade... Il s'étonnait cette fois de sentir le reste du corps si tiède, si vivant... La tête était maintenant contre sa joue, sans chapeau, les cheveux tirés en arrière et coupés sur la nuque, tête si nue, que Fontranges enleva lui-même son chapeau, comme dans l'ascenseur de l'hôtel... Il lui semblait d'ailleurs aller en hauteur...

VI

Le 19 juin 1926, quand Moïse, par un tour de force plus méritoire que celui de Léandre traversant le Bosphore, et après trente démarches auprès des ministres turcs, fut parvenu à établir et à inaugurer lui-même la ligne de téléphone Stamboul-Paris, on lui signala que le numéro demandé par lui, le Passy 71-12, ne répondait pas. Il avait prévenu par lettre Églantine, il l'avait priée par télégramme d'attendre sa communication à la minute dite : on ne répondait pas. Il insista une heure entière, refusa de téléphoner au ministre français des Postes, ou à monsieur Doumergue, ou à l'ambassadeur turc, ainsi que le protocole l'insinuait. Il ne rentra à l'hôtel qu'à la fin de l'après-midi, cependant que par le

fil, par ce forage, par ce Simplon télégraphique dû au plus puissant des banquiers, tous les chiffres de la Bourse se déversaient déjà sur Galata. Son antichambre était pleine, car on savait son départ prochain. Il put recevoir à peu près tous les visiteurs, excepté justement les trois personnes qu'il avait le plus instamment convoquées. L'archéologue auquel il s'était presque engagé à confier le déblaiement du palais de Theodora, le maître-jardinier qui se faisait fort de repeupler en cyprès les jardins et cimetières d'Eyoub à Scutari pour une somme minime, l'entrepreneur qui s'offrait à débarrasser le Bosphore des caissons de pétrole qui le déshonoraient, furent avertis tous trois que Moïse ne les verrait point. Par contre, son architecte reçut enfin l'autorisation de surélever de quatre étages le bâtiment moderne qui masquait déjà Sainte-Sophie du côté de la Marmara... C'est ainsi que la fuite d'Églantine consacra la laideur de ce qui avait été le plus beau lieu de la terre.

Moïse prit le train pour Paris le soir même. Non pas qu'il pensât reconquérir Églantine, même à la revoir. S'il quittait Constantinople aussi vite, c'est que justement tout y était lié à elle. Il s'en voulait d'être venu si loin donner une forme nouvelle et d'autant plus aiguë à la souffrance. Quel besoin avait-il eu d'aller traduire en langue turque, presque la sienne, sous un climat qui était son vrai vêtement, des mots qui en France auraient été à peine douloureux? Il se hâtait d'échanger le mot Eaux douces d'Asie contre le mot Parc Monceau, et le mot Les Iles contre le mot Neuilly. C'était tout. Il n'eut même pas besoin d'en parler à Chartier, qui savait faire disparaître la trace des amours de Moïse plus habilement que des traces de crime, et avait déjà distribué les cadeaux qui affluaient maintenant pour Églantine à chaque courrier de Constantinople, revêtus de cachets officiels comme des cadeaux de rois, car Moïse avait eu recours à la valise de six ou sept légations et ambassades, dont les dépêches, d'habitude assez contradictoires, avaient escorté cette fois un trésor commun. La densité en bibelots de Paris s'augmenta de tout ce que peut laisser une favorite de sultan morte en exil... et tout fut dit. Moïse découvrit bien un jour, dans un tiroir, un flacon d'Églantine à demi plein et une

patte pour brosser la poudre sur le visage, mais on ne saurait dire qu'il en fut ému... Toute séparation pour lui était définitive, toute rupture, toute brouille. La personne dont il avait dû se séparer avec souffrance, fût-ce de son fait, fût-ce sans mépris d'elle ou de lui-même, fût-ce en pleine concorde, n'avait plus de poids sur les pensées de Moïse, plus d'action sur ses yeux, et en fait, s'il la rencontrait, il n'en voyait plus qu'une projection indifférente. Plus l'amour ou l'amitié avaient été vifs, plus cette décoloration était grande, plus la conversation avec l'ancienne amie, s'il la rencontrait, était futile. Moïse n'était pas pour les dialogues des morts; à ces ombres il ne parlait guère que du temps; il les saluait, mais du salut dont il honorait les convois funèbres. Il s'étonnait, quand il apprenait leur mort, leur double mort. La vengeance aussi chez lui était cet oubli instantané. Cet intérêt de zoologue que Moïse avait pour le geste ou l'esprit humain, fût-ce celui de son maître d'hôtel, tombait entièrement et subitement à la minute même où se fût formé chez un autre le germe de la vengeance. Qu'Enaldo par exemple se curât le nez, ou collectionnât les gravures en couleurs à la poupée avant l'application des couleurs, du jour où Moïse s'était brouillé avec lui, cela ne l'intéressait plus. Il s'amputait, comme d'un organe mort, du pittoresque que représentait l'être Enaldo. Enaldo aurait mis ses pieds nus sur la table qu'il n'en eût pas éprouvé l'impression de drôlerie. Certaine femme qui jadis avait bafoué Moïse avait essayé de s'imposer de nouveau à son attention, et par plus de nudité encore : Moïse ne s'en était pas aperçu. Tous ces êtres, et parmi eux Églantine maintenant, n'émettaient plus assez de vie ou de couleur pour s'inscrire sur sa rétine.

Tout comme la vengeance, le chagrin avait sur Moïse les effets inverses de ses effets habituels. La douleur, en précipitant les atomes sensibles qui flottaient dans sa vie, lui donnait une indifférence absolue. Dans son atmosphère, plus un regret, plus un désir. Moïse goûtait par elle une espèce de bonheur idéal, de pur oxygène, dont la virulence était telle que bien souvent, à l'annonce de contrariétés ou de deuils, il s'était frotté les mains dans la perspective d'une de ces périodes. La mort de Sarah entre autres l'avait vraiment

libéré, par un atroce sacrifice, de tous les égards qu'il fallait feindre d'avoir pour la vie, chose ignoble, et de la fausse reconnaissance qu'il est bon de professer pour le sort, — qu'il est superflu, lui, de qualifier. Le départ d'Églantine ne pouvait manquer, à un moindre degré, de laisser aussi, comme rançon, ce supplément, cette prime de lucidité et de divination dans les affaires, qui avait toujours accolé à la date d'une mort ou d'une épreuve chez Moïse la date d'un succès financier. L'aluminium, le cuivre, les phosphates montaient à ces époques, ou descendaient, sans que personne, à part Moïse, connût les vraies raisons de leur vagabondage. Tous perdaient. Moïse gagnait tout. La raison en était justement que cette fois Baisse ou Hausse correspondaient aux vrais besoins du monde, et que Moïse, que rien ne reliait plus, vice, collection, famille, aux soucis artificiels des autres banquiers, prévoyait ces besoins en humain impartial. Le monde des affaires continuait sa carrière fausse et sa rumeur sans se douter qu'il y avait pour la première fois, dans son attelage, un milliardaire haut-le-pied. On s'étonnait de ses succès, on le suivait, on l'imitait jusque dans sa façon de faire tourner sa canne, sourcier des pétroles et des diamants. C'est dans ces périodes d'indifférence qu'il prévit la famine la plus désastreuse des Indes, sauva quelques millions d'Hindous par son trust du blé, l'hiver le plus rigoureux d'Europe et établit son monopole de laines, pour le bien des nations. Tout cela sans joie, sans goût de ses bienfaits. Car il était aussi dans ces moments un humain haut-le-pied. Assez religieux et demi-pratiquant en temps ordinaire, tout ce respect, cette estime qu'il avait pour la vie future telle que la décrivent les livres, il les portait soudain, comme il disait, au compte du néant. On ne peut dire qu'il devenait athée, un dernier vestige de foi éclairait bien par-ci par-là, comme la lampe dans le temple juif, les angles de l'éternité, le néant aussi gardait son honneur, mais cette déférence qu'il avait pour le composé humain disparaissait. Il en méprisait l'inconsistance. Il ne gardait de sympathie que pour ses parties stables, ses phosphates, ses os. Il sentait plus vivement sa parenté physique avec les éléments. Dans ces phases seulement il aimait la campagne. C'est qu'il ressentait sa parenté pour elle. C'est

qu'il ne croyait plus au calme des élus, à la délectation des justes, mais au repos des calcaires, au calme des eaux. Tout le déchet spirituel amassé dans son être, rancunes, amitiés, manies, s'évaporait à ce four de glace suprême, et il ne restait plus de lui qu'une carcasse idéale, d'une idéale propreté, à peine travaillée par la pensée, celle qu'on pouvait ranger dans le règne minéral. Plus l'ombre de colères, de préjugés. Soudain juif errant, avec six milliards qui se renouvelaient perpétuellement dans sa poche, heurté uniquement en ce bas monde aux affaires qui valent six milliards, c'est-à-dire aux grands besoins de l'humanité, la sainteté lui arrivait. C'était l'époque où son goût était le plus fin et où le délectait toute gargote, son jugement le plus sûr, et où il délaissait ses auteurs pour le feuilleton du *Petit Parisien*. Il n'avait plus de préférence pour personne; les signes + et les signes — tracés devant les gens dans son imagination disparaissaient, ainsi que tous les binomes de Paris. Sa sympathie pour Dubardeau, son antipathie pour Rebendart s'atténuaient jusqu'à devenir des sentiments, sinon semblables, du moins parallèles. La force humaine, cette force qui s'était trouvée déchaînée en ce bas monde par un hasard, ne lui semblait pas plus digne de considération que l'électricité, et que les ampoules les hommes. Il aimait cette métamorphose. Les hommes étaient vraiment les points, dans le circuit éternel, où les éléments, paix et dédain suprême, sont chauffés à rouge pour quelques secondes à la médisance ou à la bonté. Il vivait ainsi quelques semaines, lucide et indifférent, à son plus bas voltage, terriblement intimidant pour Chartier lui-même, qui avait le sentiment d'avoir à lui dissimuler le passé du néant. Les domestiques, que rien ne trompe, sachant que cet homme n'avait plus de préférence, de passion, de dieu, l'entouraient des égards qui sont dûs à ceux que rien ne prime, terriblement inquiets d'avoir à servir cet homme pour la première fois content de tout, et ne versant dans ce qu'ils savaient le vide que le chocolat le mieux fait et de surprenants potages. Chartier essayait de l'aiguillonner, le rejoignait la nuit sur la terrasse de l'hôtel, lui parlait de la mort. Ce chiffre 6 qui indique dans les notes de classe une copie à peine au-dessus de la moyenne et dans l'âge, pourtant, un homme au déclin de sa

vie, arrivait en effet. Il le lui rappelait. Il avait tous les droits en ce qui concernait le passé de Moïse. Mais Moïse, qui aimait jadis s'attarder à l'idée de la mort, qui s'amusait de ce que son nom commençât par la même lettre, et voyait là un mot de passe dont il appréciait la tendresse, Napoléon, Namur, Moïse, Mort, ne lui répondait même pas. Assis sur un banc de gare, les yeux perdus dans le ciel, retenu seulement ici bas par des difficultés de transport, il continuait, en découvrant les étoiles de Paris, cette crise de lucidité qui était chez lui un accès comme chez d'autres l'amnésie ou l'hystérie, et l'on peut être sûr que les astres regardés par lui étaient d'un métal plus précieux que les métaux terrestres.

Enfin, un beau jour, la crise cessait. L'époque revenait où Moïse allait se remettre à la salade. Mais au lieu d'être averti de son retour à l'état normal par une crise de larmes ou une névralgie, Moïse était pris alors d'une phobie. Phobie particulière. Elle n'excitait pas Moïse contre la personne qui avait causé son mal, ou contre tout autre individu. Les individus ne le heurtaient jamais. Il pouvait préférer l'un à l'autre, mais le jeu de leur liberté lui paraissait trop chichement réglé pour qu'ils puissent être tenus pour responsables. Il en était arrivé à ce point de sagesse, de fatigue, où l'on distingue à première vue sur chaque être les ressemblances qui le lient à l'un des sept ou huit types humains, à l'un des sept ou huit honneurs, ou à l'une des sept ou huit façons de manger le pain. C'est aux groupements factices, aux groupements responsables qu'il en avait soudain, et sa colère gravissait rapidement les degrés que sont les administrations, les Congrès, les Parlements, en arrivait vite aux nations. La somme de préjugés, de fausses gloires, de crimes, dont une nation est l'officine se mettait pour quelques jours à le hanter. Les races, il s'en moquait; c'étaient des procédés pour recevoir le soleil, pour nager. Mais la nation était le procédé pour être injuste, pour être égoïste et cupide. Pendant toute la journée, les moindres actes de la nation qui venait s'offrir en bouc émissaire pour la femme qui avait trahi Moïse, l'irritaient, son impuissance à régénérer ses chemins de fer, à élever ses bœufs. Mais la nuit, dans ses insomnies, cela

tournait au cauchemar. Moïse passait au peuple provisoirement maudit toutes les basses besognes passées ou futures de la terre, et les voyait plus atrocement exécutées que dans la nation même où elles s'étaient accomplies. Il voyait de quelle façon les Belges auraient tué le Chevalier de la Barre, les Hollandais brûlé Jeanne d'Arc. Débarrassant les autres peuples de ce que leur histoire contenait d'infamie, le jour où il se mettait à haïr l'Angleterre, il passait le meurtre de Samson aux Quakers et le Massacre des Innocents à l'Armée du Salut. C'était effrayant. Cette fois, sans qu'il y eût d'ailleurs entre Églantine et les États-Unis d'autre rapport que l'amplitude de leur rôle dans la vie de Moïse et dans celle du monde, c'était le tour de l'Amérique.

Telle fut la crise qui sépara pour toujours Moïse d'Églantine. D'abord ce ne fut rien. Ce fut une impatience quand on lui servait, dans un restaurant, du maïs, un léger dégoût devant le pamplemousse, un agacement devant les affiches du savon cadum; tous les phénomènes à peu près qui révèlent, chez les hommes, cette répulsion qui succède à l'amour. Il ne pouvait plus boire ni manger dans le même verre ou la même assiette que l'Amérique, se laver avec le même savon. Il rectifiait ce que le contact des Américains avait donné à sa tenue, il n'enlevait plus son chapeau en ascenseur, ni ses gants pour serrer la main. Puis un beau matin, provoquée par la plaisanterie d'un Américain qui avait pris rue Royale un fiacre à cheval et s'était fait conduire à Biarritz, son hostilité éclata. Moïse était trop juste pour utiliser dans sa haine les reproches stupides des boutiquiers, ou des journaux excités à coups de pesos contre l'Amérique du nord par l'Amérique du sud. Cela lui était égal que ce peuple, par la richesse, le nombre de ses sujets, son bonheur, détruisît la proportion admise jusque-là entre les peuples et amoindrît ainsi leur mission; qu'il fût le peuple victorieux sans avoir combattu, le peuple riche sans avoir connu la misère, qu'il eût gagné sur les buffles et la savane la patente que les autres peuples élus ont gagné sur des champs de sang et les ruines d'empire; Moïse n'en était pas à ces chicanes. C'étaient des idées de prophète qui l'agitaient, la certitude entre autres, par exemple, — qu'il n'avait eue pour aucune autre nation, Portugal ou

Bosnie, — que jamais aucun Messie ne naîtrait aux États-Unis. Il était saisi de ce besoin d'invectives qui agitait les prophètes contre les femmes et les pays stériles. Il dormait peu. Il passait sa nuit à essayer sur ce peuple, de New-York à Los Angeles, les grandes scènes d'injustice de l'ancien monde. Tournée qui comprenait tous les grands acteurs : une nuit, par exemple, ce fut la mort de Socrate à Chicago. Il en était épouvanté. On ne saurait imaginer ce que devenait sur le lac Michigan la plus belle leçon donnée aux hommes avant le Christ; les nègres augmentant de 10 cents leur prix pour cirer les souliers de tous ceux qui allaient voir l'empoisonnement; les dix cowboys galopant devant la Ford dans laquelle l'assistent-professor de chimie de l'Université Michigan apportait la ciguë offerte par le recteur; le 22e régiment de réserve au cours de sa parade dans la salle du 22e Armory formant avec chaque compagnie arrangée en lettre majuscule cette phrase : SOCRATES DIES. Socrate meurt. Journée lamentable, il neigeait. Les affiches lumineuses répétaient les phases de l'opération, *right toe dead, left leg taken, right knie out of life,* perçaient directement la neige comme des fers rouges. Le faux style grec des bâtiments publics, de la prison elle-même, accentuait une hypocrisie universelle. Les disques vierges de phonographes, — ces disques à défaut desquels on avait dû prendre autrefois Xénophon et Platon, — étaient maniés avec impatience car Socrate parlait trop bas. Socrate nasillait. Que dire aussi du complet de Socrate, ce complet à bandes verticales noires et blanches... *Heart attacked, Assistent Professor Robinson said Socrates last minute is come...* Moïse s'endormit à peine que le sifflet de la locomotive de la gare de l'Est le réveillait en sursaut : toutes les sirènes du pont de New-York sifflaient de concert pour annoncer la mort de Socrate...

La nuit suivante, ce fut plus grave encore, ce fut la Crucifixion. Moïse imaginait la cruauté de la Crucifixion à New-York, l'enfantillage de l'instruction, les ganglions calcifiés dans les poumons du Christ, la preuve de la matérialité du Christ par la radiographie, la maladresse des Chevaliers de Colomb, l'entêtement des Rotary Clubs. Le goût qui avait fait chercher le bois de la croix dans les forêts

d'arbres précieux. Les clous d'or offerts par la Virginie. Les difficultés de la douane à propos du vin de la Cène. L'Agence d'information qui avait obtenu pour cent mille dollars d'avoir son fil relié à la croix même. Les policemen gardant le calvaire, avec un sens obligatoire de montée et de descente. Borah donnant au Sénat son avis — défavorable — sur le Christ. Les couronnes envoyées par les actrices compatissantes en épines de caoutchouc. Toute la nuit de Moïse se passa à éprouver des reculs, des heurts épouvantables à chacun de ces épisodes cruels où cependant une habitude millénaire avait versé une espèce de tendresse et de douceur, à remplacer le gravier du sentier par du macadam spécial sur lequel on ne peut glisser par la pluie, — pas de stations du Christ, — les oliviers par des bananiers, Sainte Véronique par Hanfstaengel, le premier photographe d'art. Le INRI de la croix, servait de réclame à l'International News Report Illinois. Dans les journaux la photographie de Mary Pickford qui avait dit : *If my brother had suffered such a pain, i would die for shame.* Le lynchage du nègre qui avait dit sur le divin passage : *I am sorry for him.* Le concours pour le choix du mauvais et du bon bandit avec rémission de la sanction humaine. L'intervention dernière de Borah qui exigeait que le supplice eût lieu au bord du Niagara. L'insensibilisation par injections — ah! qu'il devait souffrir davantage — des mains, des pieds, du flanc du Christ. L'interview de Dempsey sur la mort des dieux. Saint Pierre américain, Sainte Madeleine américaine, Judas américain. Tout cela devenait pour Moïse un cauchemar. Il en arrivait à trouver dans le supplice tel qu'il s'était déroulé à Jérusalem de la perfection, et jusqu'à de la douceur. Vraiment le peuple de Jérusalem avait eu, si l'on suivait de près toute l'aventure divine, un instinct général de l'épisode, un sentiment de sa dignité, avait eu la maximum de bassesse divine, mais le minimum de bassesse humaine, avait joué la pièce avec la même volonté, la même gravité, la même connaissance du rôle que ces acteurs allemands dont la vie est consacrée à jouer le mystère. Pas un crime au monde n'avait été accompli à pareille hauteur, avec un tel élan de fatalité que tous les figurants en gardaient

un reflet d'innocence dans le cours des âges, et que les justes donnaient encore à leurs enfants le nom de ceux qui avaient été ce jour-là, par une fidélité sublime, les lâches et les traîtres.

L'obsession dura quelques jours. Il n'en fut pas libéré, comme on eût pu le croire, par les nouvelles qui arrivaient d'Amérique, où l'on annulait les dettes de guerre, où des tornades ravageaient toutes les firmes malhonnêtes et nettoyaient les honnêtes, du Maine à la Floride. C'était au contraire que dans son esprit, las de ces anachronismes, se glissait soudain l'image des grandes injustices proprement américaines. Il voyait Roosevelt envahissant Cuba; il voyait la déchéance de Wilson. Tous les États-Unis alors, pour ces deux spectacles, devenaient des décors d'une vérité et d'une nécessité absolue, se révélaient de cette sainteté réservée, par exemple, à l'Angleterre brûlant Jeanne d'Arc. Une nouvelle forme de l'infortune humaine, c'est-à-dire de sa grandeur, était créée par cette immense incompréhension ou cette immense cruauté. Tous ces fleuves américains inutiles et immobiles, dès qu'il s'agissait du Christ, ces lacs idiots devant Samson et Dalila, ces processions de francs-maçons à ombrelles violettes stupides par rapport à Socrate, reprenaient leur sens, leur courant, leur beauté, dès que les capitaines de vapeur de Pittsburg à New-Orléans, crachant le premier chewing-gum sur Witmann, faisaient tirer sur les alligators la première des balles destinées aux Espagnols. Cette figure de Borah que l'approche de Jésus n'avait pas illuminée, prenait tout à coup à l'approche de Wilson un contour éternel. Les têtes des trente sénateurs penchés sur Wilson soudain paralysé, les haut parleurs soudain muets, un seul parmi les employés de T. S. F. continuant à taper et envoyer au monde le signal des navires en péril, tout cela ressemblait à nouveau à une image humaine. On sentait flotter autour de ce spectacle les noms propres dont la postérité fera des prénoms. La passion d'un Président de la République, c'est déjà bien, pour un peuple neuf. L'exercice du crime qui perd une tribu et sauve le monde créait, dans ces visages hier si peu individuels, les méplats, les regards dont l'art et la poésie font leur dessert. Toute l'Amérique penchée sur Wilson couché sur le côté gauche, tourné vers

l'Orient, dans ce soleil couchant qui ruisselait sur les millions de joues, avait donné un nouveau chemin à la lumière pour tomber sur les humains. Ce voyage en biais, de Wilson pour toujours immobile, de Seattle à Washington, ne rayait plus les États-Unis de la divine carte. Le sens venait aux parades des Elks, au Niagara et au Grand Cañon. Moïse pensait à ces recoins de lacs dans le Maine, où il avait vu les oiseaux-mouches venus de Mexico, par la diagonale contraire à celle de Wilson, tomber morts à ses pieds, mais après avoir annexé aux Tropiques tout leur pays jusqu'au Canada...

Puis, comme je replie un paravent tendu pour permettre un déguisement ou un départ, l'Amérique se referma, Églantine avait disparu, et Moïse reprit ses habitudes.

Il redevint assidu au cercle, à la piscine, et constata que les lazzi aimables mais souvent vifs dont on l'accueillait autrefois avaient repris. Il en éprouva une sorte de bien-être. Ce voile de déférence, dont tous ces hommes nus semblaient s'être recouverts tant qu'avait duré sa liaison avec Églantine, était enfin tombé. Les plaisanteries nautiques de l'aristocratie française reprenaient. On s'amusait de nouveau à éteindre son cigare par le crawl, à submerger son crâne par le trudgeon. Moïse en éprouvait presque de l'estime pour ces camarades qui, dans leur grossièreté mondaine, avaient l'instinct de son cœur. D'ailleurs ils n'étaient pas les seuls. Déjà les classes inférieures étaient averties de la mise en liberté de Moïse. Le pédicure racontait à nouveau des histoires de femme. Jusqu'au masseur qui y allait avec plus de vigueur contre les ischions et les os iliaques. C'était à la vieille peau, au vieux squelette de Moïse qu'on avait affaire à nouveau, et non à cette enveloppe passagère qui avait intimidé pendant toute une saison. La réincarnation n'allait point sans souffrance. Moïse sentait à nouveau son foie, ses durillons; il souffrait à nouveau de ses adhérences à ce corps trop humain dont il avait été quelque temps débarrassé. Il se trouvait aussi plus lourd, se fatiguait plus vite. Il eut une appréhension, se pesa, frémit : sans avoir encore son poids de l'an dernier, il pesait plus, ainsi nu, que voilà trois semaines habillé. Sa nouvelle apparence pesait plus que son

habit, son smoking. Il constata du même coup que son ventre s'arrondissait. Elle revenait, cette grossesse stérile dont il avait souffert vingt ans. A dix heures, comme il gagnait son bureau, il s'entrevit de profil dans la glace d'un magasin et il sentait son cœur battre : il lui avait semblé qu'à nouveau il devenait laid.

Il n'avait jamais de glace dans son bureau. Il le regretta. Il supporta impatiemment les affaires, les visites. Le courrier n'était pas réconfortant. De Bagdad on lui proposait une trahison du groupe anglais : le bruit qu'il était redevenu laid courait déjà à Bagdad. La sténographe sentait sa nervosité, redoublait de zèle, ouvrait ses larges prunelles; prunelles insuffisantes. Comme ceux qui croient avoir pris un mal, et ne songent qu'à s'isoler pour consulter le Larousse au chapitre Foie ou Vessie, il avait hâte d'être seul. Il ne voyait de lui que ses mains, ses poignets; ce n'était, en effet, pas très beau. Cette absence de son reflet dans le bureau lui semblait tout d'un coup une réserve, une consigne de silence donnée aux murs et aux meubles. L'idée lui vint d'aller dans la salle du conseil d'administration, où il serait seul, et où il y avait une glace, choisie par la Société de Saint-Gobain dont il était administrateur, parmi les miroirs les plus réussis de France et les plus hauts. Un Moïse de quatre mètres, un Goliath aurait pu s'y voir entier. Il fallait d'habitude l'assemblée générale ou quelque catastrophe inattendue pour l'amener jusque-là, à travers les bureaux du contentieux, la dernière fois pour le naufrage de la *Guyenne*, contre-assurée à sa banque. La mémoire lui était restée de cette promenade, mémoire aussi vive qu'elle l'eût été du naufrage lui-même. Il y avait eu trois cents morts. Aux tournants des pupitres, dans son chemin d'aujourd'hui il retrouvait, flottants encore, la même tête de comptable, la même nuque de dactylo. Il se hâtait, éprouvait quelques remords à faire ce pèlerinage pour un but si égoïste. Les bureaux se demandaient vers quel rendez-vous sinistre le chef s'empressait ainsi, de ce pas faussement naturel, et si ces nouvelles qui lui parvenaient un quart d'heure avant de parvenir au commun des hommes étaient aujourd'hui les nouvelles d'une catastrophe ou d'une guerre. Aucun ne se doutait que Moïse était

seulement prévenu de l'arrivée prochaine, dans la glace offerte par Saint-Gobain, de son ancien reflet, de son ancienne apparence. Il allait la reprendre en hâte, elle lui était nécessaire pour le reste de sa vie, pour la saison, pour la soirée, pour l'heure qui venait. Les employés debout s'écartaient de sa route, ou s'arrêtaient et se rangeaient, comme si passait la voiture des pompes ou l'ambulance, et les dossiers du pétrole et de l'or devaient patienter jusqu'à ce qu'il eût disparu. On lui annonça que maître Henri Robert était dans le bureau A, maître Aubépin dans le bureau B. Tous les bâtonniers aujourd'hui s'étaient réunis entre la laideur et la beauté de Moïse, comme ils se réunissent les jours de verdict entre le crime et l'innocence. Il les fit prier d'attendre. La porte de la salle était fermée à clef. Moïse la secoua, de toute sa force; il s'agissait de délivrer Moïse prisonnier. Il appela : mademoiselle Honorine, dite Hono au bureau des chèques et Riri au bureau des achats, la secrétaire chargée de ce service, accourut. Mais, en bonne geôlière, elle entra avec lui.

Moïse n'avait pas prévu cette présence. Il lui était bien difficile, devant la jolie Hono, d'aller se plonger dans la glace, et il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire dans cette salle vide, quand il aperçut, au fond, près de la fenêtre, la *Grande Encyclopédie*. Il se dirigea vers elle, heureux de cet alibi, passa devant les huit mètres carrés de la glace, vite, non sans y voir cependant une ombre trapue, celle qu'on voit franchir l'espace ouvert entre deux fourrés, au crépuscule, quand on chasse l'ours et qu'on l'a attendu tout le jour. — Quel volume il voulait? Il pensait toujours à sa laideur, il demanda le L. C'était par hasard le plus lourd. Toute chargée par Lulle, par Ludovic, par la Huerta, par Laignelot, de ses bras nus dont l'effort, au lieu de faire saillir les veines et les muscles, accentuait la blancheur et la rondeur, Hono éleva le L jusqu'à la tablette, apporta du papier blanc, une plume, et Moïse, pour ne pas la désobliger, feignit de s'installer et de prendre des notes. Elle ne quittait pas la salle, elle s'était seulement écartée quand il avait ouvert le volume. Elle savait que les dictionnaires sont feuilletés, non par ceux qui cherchent une orthographe,

non comme les livres les plus impersonnels de l'univers, mais par ceux que harcèle un désir violent, une maladie mortelle, une passion, et que c'est le livre de la vérité et de la vie. Elle savait encore que les hommes aiment caresser ainsi les grands sentiments par leur surface même, par le mot qui les exprime; elle avait cherché elle-même au mot Amant, au mot Cléopâtre, dont on lui disait qu'elle avait le nez, un jour d'inquiétude au mot Messaline. A part le sous-directeur du contentieux qui ne savait jamais si Bone (Algérie) prenait ou non un accent circonflexe, et se faisait porter à chaque courrier le tome B, un des plus pesants aussi, uniquement pour contrôler cet accent; à part le jeune Pirat, des comptes courants, qui utilisait le Y pour sécher les plantes recueillies le dimanche dans ses excursions botaniques, ceux qui avaient recours à ces volumes étaient les employés anxieux de vérifier un diagnostic du mal qui soudain les accablait, eux ou leur famille, les hommes ou les femmes de la banque sur lesquels, à déjeuner, un nom commun ou propre était tombé comme un bolide. Hono en arrivait presque à se croire la gardienne de ces secrets... C'est à elle qu'on demandait, après un débat entre les chefs de sections des ordres d'achat, le vrai sens du mot Mystique ou du mot Gulf Stream... C'était tout juste si elle ne devinait pas, à la tête du consultant, le mot qui amenait vers elle, et si elle ne tendait pas le volume T à celui qui le demandait avec une toux sèche... Si bien qu'elle avait pris en affection la *Grande Encyclopédie*, comme une prêtresse son Livre, elle était allée à la Nationale la comparer au Larousse ou au Littré, ouvrant ces recueils aux mots typiques, Femme, Banque, Liaison, et la préférait à cause de sa réserve, de son esprit libéral, de sa pudeur. Ce que le Littré disait du Chien entre autres était affreux. De ce dictionnaire qu'elle ignorait avoir été écrit par des fils de savants à court d'argent, par des chimistes le jour où la chimie donnait tout excepté de l'or, par des militaires en non-activité, avoir été écrit dans le malaise matériel de la jeunesse, montaient pour elle les émanations de richesse et de sagesse ancestrale qui lui communiquaient pour la journée sa fierté de Sybille... Elle était donc flattée que le chef de la banque, le maître de Paris,

vînt tout d'un coup recourir à elle et peser le sens d'un mot... Elle ne s'approchait pas, elle se repentait trop d'avoir vu un jour l'avocat conseil lire d'un visage muet et pâle le mot Cancer, elle s'éloignait seulement avec la discrétion d'une infirmière. Elle s'éloignait à reculons, même à reculons attirée par quelque chose qui était la glace, et satisfaite quand sa main eut derrière elle à tâtons repéré le marbre de la cheminée.

Le chapitre sur la laideur avait été écrit dans le même esprit impartial que la notice sur Renan et celle sur Loyola. On en signalait les bienfaits. La laideur n'était point le contraire de la beauté, la beauté du diable même était une espèce de laideur. Moïse s'amusait. La plupart des grands hommes n'étaient point beaux; les parties les plus célèbres des beautés illustres étaient justement leur seule partie laide, le nez justement chez Cléopâtre, le pied droit chez Berthe, les yeux à fleur de tête chez Agnès Sorel. L'auteur citait tous les grands hommes réputés pour leur laideur, Villemain, le jésuite Martineau, Bourignon... Ce n'était certes pas convaincant. Cela permettait toutes les hypothèses sur la beauté de Corneille, Molière et Racine. Mais Moïse, qui s'était placé de biais, était déjà moins intéressé par sa lecture que par le manège d'Hono. Un aimant sûr et puissant la tournait peu à peu vers la glace. On la sentait attendre avec impatience que Moïse fût parti pour s'y regarder sans retenue. Soudain impatiente à l'idée de se voir comme à l'idée d'un rendez-vous, elle se reprochait de faire attendre depuis cinq minutes dans la glace ce reflet qui ne l'avait jamais attendu. Moïse la détaillait du regard. Élancée, douce encyclopédie d'une modeste mais délicate beauté, réunissant en vue d'une vie humble et sans doute d'un humble amour des traits banals pour l'usage courant, mais qui eussent fait le renom de reines ou d'impératrices, un nez retroussé par une mode divine, une bouche où les commissures étaient invisibles comme des points d'arrêt, une oreille ourlée, semblait-il, du jour, un visage en somme qui pas une seconde ne sentait la confection, mais relevait directement d'un créateur ou spirituel ou inspiré. On la sentait prête à se livrer sur son reflet à tous les attouchements

permis, aux seuls attouchements possibles, au baiser. Il y avait autour de son corps et de ses traits cette précision que prennent les belles filles aux environs d'un miroir qui n'enlaidit pas. Moïse eut honte de son enfantillage, et sortit.

Il ne se regarda plus dans aucune glace. Il sut qu'il était redevenu laid le soir même, à l'Opéra-Comique, aux *Noces de Figaro*, par cette espèce de gêne qu'il eut à être au milieu du premier rang des fauteuils d'orchestre, à être face à face avec Mozart. Mais déjà tout cela lui était égal. Chaque matin, devant son étroit miroir de toilette, il rasait sans la regarder la tête de Moïse tendue vers lui par une Judith invisible, mais soigneuse, car elle l'entourait d'une serviette, l'insultant quand il la coupait, — comme on rase une tête de mort.

VII

Églantine et Fontranges ne bougeaient pas de Paris bien que les vacances fussent venues. Bien plus, dans Paris même ils bougeaient à peine, n'entrant jamais dans une nouvelle rue, ne s'écartant jamais de leur unique promenade. Chacun sentait que la première divagation hors de leurs habitudes pouvait les mener hors de leur raison, et plus loin encore. Ils vivaient ramassés sur eux-mêmes, avec des gestes atténués, Églantine enfonçait son chapeau de feutre avec autant de précaution qu'un masque pour les gaz, et Fontranges se fût plus gardé de lever son bras droit en l'air que de se promener par l'orage avec un paratonnerre. Ce qu'ils préféraient, c'était encore se parler sans bouger, étendus dans les fauteuils du salon, faisant les morts vis-à-vis de cette fatalité qu'ils sentaient au-dessus d'eux jusqu'à fermer les yeux pour prononcer une phrase et laisser la responsabilité de leurs paroles aux tableaux et aux meubles. Tous les moyens utilisés en province par des cousins amoureux pour vivre quarante ans dans la même maison sans s'avouer une passion mutuelle, ils y eurent recours en un mois; le dernier debout venait dire bonne nuit à la première couchée; dans aucune promenade ils ne s'éloignaient d'un pas, ne laissaient un étranger ou un taxi passer entre eux et tendre subitement cette chaîne

qui les liait et qu'il leur suffisait de s'approcher, de se toucher, pour ne pas sentir. Le jour, ils éteignaient en eux toute pensée trop claire; la nuit, ils chassaient d'eux toute pensée trop obscure; deux lumières, deux obscurités à la fois, ils n'auraient pu les supporter. Chacun d'eux affectait vis-à-vis de l'autre des occupations, une vie originale, arrivait au déjeuner, semblait-il, couvert de particularités; en fait ils se levaient exactement à la même heure, s'endormaient à peu près à la même minute, et de toute la journée ne faisaient rien, attendant les repas qui se présentaient juste à la seconde précise où la faim et la soif les prenaient tous deux. S'ils sortaient ensemble, ils se bornaient à se peser aux bascules en plein air, à se mesurer devant les glaces, satisfaits des différences, comme si, tant qu'ils n'auraient pas le même poids et la même taille et la même apparence, ils ne couraient aucun danger. Cette existence prodigieusement active qu'ils simulaient l'un vis-à-vis de l'autre consistait, pour Églantine à rendre visite à une amie sourde-muette et à remuer une heure les lèvres sans émettre une parole, dans un exercice primaire de baisers, pour Fontranges à accompagner le Prétendant, le futur roi, petit-cousin et camarade de pension, dans sa promenade habituelle. Toutes les occupations auxquelles on se livre dans l'attente de la couronne de France, le quinquina sec au Rigollet's bar, le Saint-Raphaël étendu d'eau aux Gaufres, Fontranges les accomplissait aussi, heureux d'être cette fois au compte d'un autre, à la remorque d'une espérance impossible. Il faisait les cent pas, cent fois les cent pas, à la gauche du duc, de l'avenue Marigny au Rond-Point, parcours habituel de l'héritier du trône, sur une espèce de trottoir roulant royal de la nostalgie et de l'attente qui lui épargnait toute fatigue. Il rentrait heureux. Le rôle même de prétendant vis-à-vis de tout ce qu'il avait attendu de la vie, le bonheur, l'amour, lui paraissait non seulement un rôle honorable, suffisant pour lui, mais une faveur, une fonction. Celui qui avait en France le plus de droit à l'amour était comme celui qui avait le plus de droit à la France même, le seul qui n'y pût pénétrer. Bien des gens d'ailleurs ne s'y trompaient pas, et, à cause de certain reflet sur lui, respectaient Frontranges comme le vrai héros de sentiments

qu'eux-mêmes avaient éprouvés jusqu'à la suprême lie ou la suprême douceur, et que lui n'avait point connus. Complètement libres, complètement d'accord, Églantine et lui vivaient cette vie de réserves et de contraintes que la haine des parents, la persécution du pape ou des liens antérieurs imposaient aux couples les plus illustres. Il y avait même du côté de Fontranges un péril en plus : il ne voyait pas qu'Églantine était ravissante. Il avait hérité de sa famille l'habitude de ne voir belles que les femmes à nez aquilin, à extrémités, comme on disait en Haute Champagne, minuscules, et couvertes de soie. Églantine avait le nez petit et droit, et, à cause de l'été et de la mode, paraissait toujours à demi vêtue. Fontranges, qui, toute sa vie, n'avait découvert des parcelles de bonheur et de beauté que sous des amas considérables d'obstacles ou de vêtements, ne parvenait pas à estimer à leur vrai prix ces bras, ces épaules, ces affleurements directs dans son existence de l'agrément et du nu. Un prospecteur ne croit pas un sol en or. S'il avait pu soupçonner qu'Églantine était la plus jolie fille de Paris, il eût fui sans tarder, par modestie et par scrupule, mais pris d'une légère pitié, à la vue de ces longues et vivantes mains, de cette bouche bien fendue, de cette poitrine haute, prenant toute cette harmonie et cette nudité pour un reste d'enfance, plus paternel à mesure que les jupes d'Églantine devenaient plus courtes, il se sentait le seul protecteur de ce corps sans corset. Sans méfiance, il prenait ce bras nu, il acceptait les caresses d'Églantine, et laissait enfin presser par elle ses mains qui, dans la voiture, pour lui échapper, s'étaient des semaines entières consacrées sans arrêt aux vitres et aux rideaux. Il en était de l'âme d'Églantine comme de son corps; à mesure qu'elle le dévêtait, Fontranges appréciait moins l'amorce. Elle était arrivée à faire de son langage un langage d'amoureuse, elle demandait le sel comme l'eût fait Juliette à Roméo, mais Fontranges, par une ruse instinctive, pour éviter que les mots tendres d'Églantine ne parussent dus à la tendresse même, les adoptait lui aussi à tout propos. C'était d'ailleurs la première fois qu'il les employait, il s'étonnait de voir avec quelle facilité ils peuvent servir aux occupations les plus usuelles; jamais le mot aimer, le

mot amour n'avaient été autant utilisés dans un ascenseur ou à un petit déjeuner. « Je t'aime, disait Églantine, en lui tendant le pain. — Quel pain exquis, ma chérie! » répondait Fontranges qui passait sur le pain, sur la nourriture des hommes, son attendrissement. Malgré tout, il n'était point sans appréhension. S'attendrir sur le vin, sur le veau sauté, aliment pourtant peu sacré, c'était favoriser en soi quelque équivoque. Bellita était absente : pour éviter ces effusions, il faisait déjeuner son fils, le petit Aymon, entre Églantine et lui. Bellita au retour trouva Aymon trop gras, le chien trop gras. C'est que Fontranges les gavait, pour ralentir son dialogue avec Églantine. Il essayait aussi des moyens les plus naïfs pour dépister cette affection dont il sentait l'acharnement. Églantine avait déclaré adorer son parfum. Il en changea. Il ne remarqua pas que son fournisseur, qui était celui de la famille, lui passait le parfum d'Églantine. Elle y vit un geste de tendresse. Elle prit un autre parfum, le sien étant périmé pour elle sur elle-même. Elle prit l'ancien parfum de Fontranges. Ils n'en furent pas éloignés d'un mètre pour avoir changé de place dans ce domaine. Églantine avait dit adorer le menton d'Aymon, qui était tout semblable, avait-elle ajouté, au menton de son grand-père, rond avec une fossette. Il laissa pousser sa barbe, la coupa en pointe. Mais des qualités que jamais personne n'aurait soupçonnées chez Fontranges sortaient avec ces poils. Tout ce qui justement lui manquait, l'énergie, l'intrépidité, l'esprit belliqueux, il s'en était mis le masque. C'était maintenant un reître indomptable et audacieux qui s'écartait peureusement de la main tendue d'Églantine : elle était ravie. Des rides d'ailleurs en étaient cachées. Il ne coupa plus les sourcils qui se rejoignaient au-dessus de son nez; Églantine savait que ce pont de sourcils est signe de furieuse jalousie, le jaloux furieux lui conseillait de ne pas délaisser ainsi les lieux de danse : elle était charmée. Si bien qu'avec tous ces changements, il arriva seulement à offrir, aux yeux d'Églantine qui les avait jadis admirés et aimés séparément, un portrait composite de tous les ancêtres de la galerie, et, tous les faisceaux de son âme à elle, elle était enchantée de les sentir enfin fondus en un seul. Pour la première fois, elle ne se sentait

qu'un seul cœur. C'était n'en avoir plus, moins un. C'était une tranquillité divine.

Un matin, Fontranges parut tellement à son aise, embrassa avec tant de désinvolture la main d'Églantine, la félicita si naturellement de sa robe, fit montre tout le jour de tant d'affection distraite qu'Églantine en fut intriguée. Elle prit des informations et apprit qu'il avait eu le matin soixante ans. Cette nouvelle la décida. Elle avait aimé jusque-là Fontranges parce qu'il était ce qu'elle avait rencontré au monde de plus immuable. Elle l'aima soudain parce qu'il était ce qu'il y avait de plus instable. Églantine avait été trop jeune pour aimer les soldats de la guerre pendant leur permission, mais pour elle, si jeune, la mort avait encore l'aspect noble d'un combat, et elle voulait aimer avant ce départ pour un front qui ne pardonne pas. Fontranges souvent n'écoutait plus ses paroles, y répondait de travers. Il fallait retenir son attention avant la distraction éternelle. Elle le força à la promener, à la sortir du cercle de leur impuissance. Elle voulut visiter Paris, dont elle ne connaissait que le centre. Cette promenade qu'il avait faite en 1914 lors de la maladie de Jacques, il la reprit avec elle... Il se méfiait, il évitait les terrasses, les tours, il avait l'impression que toute vue sur la ville entière augmenterait la vue qu'il avait de lui-même. Il prenait vis-à-vis des beautés de Paris autant de protection qu'il en prenait peu dans sa première visite; il n'avait plus à rejoindre un horrible mal, il avait à éviter un bonheur indicible. Il évitait donc les trésors. Il cacha à Églantine le Régent, le tableau de Versailles où son aïeul montait l'illustre Majordome. Mais tout secondait Églantine dans son œuvre de séduction. A cause de nouvelles usines à gaz du côté de Levallois, les couchers de soleil avaient gagné en fureur rouge et violette. Toute la poussière de l'été, cette année-là, était colorée. Quand le prétendant touchait les lauriers des Champs-Élysées, il lui restait aux mains la poussière que son oncle le duc Henri le naturaliste attrapait sur les papillons de la Haute Ménam. Le Trocadéro était enfin réussi, tout ombre sur son côté bigarré, tout or sur son côté noir. Tout Paris n'était qu'un mirage non renversé et réel. Jadis Fontranges, sensible à la moindre

attention de la nature, l'en eût remerciée longuement en pensées et même en paroles. Il personnifiait dans sa pensée le vent, le beau temps pour pouvoir leur être reconnaissant. Mais, pour ne pas se démentir, pour ne pas laisser croire qu'il voyait le manège d'Églantine, il affectait maintenant vis-à-vis du manège de Paris, et vis-à-vis d'ailleurs de tout ce qui lui plaisait et le touchait, la même attitude de détachement et de bienveillante indifférence. Si Paris et Églantine étaient de mèche, ils étaient bien pris. Par un surcroît de modestie et une hypertrophie de la sensibilité, il en arrivait aux sommets de l'indifférence. Les hommes très polis, les chevaux trop beaux, devenaient pour lui aussi impersonnels que justement le vent, le beau temps. Il regardait sans parler et même sans se taire spécialement à leur sujet, ces illuminations du soleil et du jour qui amenaient des larmes aux yeux de sa compagne. Il regardait en souriant ces larmes. Le langage de Paris et de l'été finissant était, comme celui d'Églantine, un langage d'aveu, de dévotion pour Fontranges : il se gardait de paraître remarquer cette affection des choses, surtout de la prendre au sérieux; que n'eût-il pas été obligé alors de remarquer dans celle d'Églantine! Si bien qu'à mesure que les flatteries de la lumière ou des hommes s'amoncelaient autour de lui, temps inaltérable, premier prix au concours des chiens, il avait une apparence plus insensible. Il en devenait même impoli, il ne saluait plus les gens qui s'excusaient de l'avoir bousculé, il ne remerciait plus ceux qui le félicitaient de sa promotion dans le Mérite agricole, car les administrations françaises aussi se mêlaient à ce jeu. Le futur roi lui offrit un porte-cigarette en or avec une mention gravée qui faisait allusion au *Ferreum ubique*, devise des Fontranges : *Tali Ferro secundum aurum*. Il l'en remercia à peine, — comme il eût remercié Églantine; c'est tout juste si comme Églantine il n'appelât pas le duc : Cher Amour. En supprimant ainsi dans les opérations de son esprit la compréhension et l'étonnement, il parvenait à vivre sa vie habituelle, mais se trouvait par là même hissé dans un domaine où tout devient possible, où les situations de légende peuvent se poser à chaque heure, et où l'on peut avoir recours, pour les résoudre, aux expédients de la légende. Alors que la visite

de quelque cousin des environs l'eût autrefois surpris comme un événement, il trouvait naturel que des Nouvelles Hébrides un de ses oncles, Georges de Lamérouse, capitaine de frégate disparu depuis quarante ans, revînt lui dire bonjour. Des races de chiens qu'il croyait, elles aussi, rayées du monde, reparaissaient en plein Cours-la-Reine. Il accueillait tous ces miracles comme les faits les plus naturels, comme la tendresse d'Églantine. Quelque temps encore, et les licornes, et les dragons allaient entrer en jeu. — La belle licorne! eût-il dit simplement à sa vue, et il eût inspecté ses membres et ses proportions d'après ce Manuel des licornes qui voisinait dans sa bibliothèque avec le Manuel des chevaux arabes, et qui lui avait d'ailleurs toujours semblé avoir la même valeur pratique. La licorne ne se vise pas au défaut de l'épaule, mais à la corne elle-même, la licorne s'attelle à sept. Tout dans ce monde s'était tellement transformé depuis un mois, que rien en somme ne se trouvait transformé par rapport à rien. Fontranges, qui était d'ailleurs assez partisan d'un univers de ce genre, où les pauvres sont riches, les riches pauvres, mais volontairement, les athées religieux, les dieux par modestie athées, se contentait, dans cette atmosphère vingt fois surélevée et vingt fois plus sensible, d'augmenter de vingt fois sa nonchalance naturelle. Mais toutes ces recettes pour détourner de soi par générosité et surcroît d'amour un amour, qui passent pour douteuses dans la vie moderne, et dans les chansons de gestes au contraire sont des expédients courants, se suicider, rendre Églantine amoureuse d'un autre, d'un plus jeune, Fontranges maintenant les étudiait posément. Les petits-neveux à la mode de Bretagne qu'il avait épars dans les entresols de la rue de Prony ou les magasins d'auto de la Porte Maillot ne furent pas peu surpris, ce mois-là, d'avoir la visite du chef de leur famille. Leur petite amie ou leur dactylo dissimulée dans le cabinet à côté, ils devaient subir tout un interrogatoire de Fontranges sur leurs occupations, leur service militaire, le tant pour cent qu'ils touchaient pour les voitures elles-mêmes et la commission sur les accessoires. Il se renseignait sur eux en se renseignant sur la meilleure marque de frein, de lanterne. Il inspectait en même temps leurs dents, signe

de franchise, leurs ongles, signes de fidélité, leur teint et leurs yeux, signe de travail. Son choix ne pouvait manquer de tomber sur le plus dissimulé, le plus dissipé et le plus paresseux, et un soir, dans un lieu de danse, Églantine se vit présenter Melchior de Virmeux. Melchior, auquel Fontranges avait parlé d'Églantine comme d'une fille charmante mais sans grande beauté, fut ébloui. Ils dansèrent.

— Fontranges est votre amant? — demanda Melchior. — Mais quel est son âge?

Églantine appréciait la façon dont Melchior dansait. Les Virmeux d'ailleurs étaient venus des Croisades en dansant. C'était une noblesse de danse; tous leurs portraits de famille étaient des portraits de fête; leurs dates de famille étaient les grands accidents de réjouissance royale, le bal des Ardents où Édouard de Virmeux mourut en costume de gorille, non sans avoir sauvé Mahaut de Fontranges, le siège de Damiette où l'un d'eux, déguisé en ours et dansant, pénétra seul dans la ville et y périt après mille exploits, le Camp du Drap d'Or, où Charles de Virmeux ramassa Charles-Quint, mais fut tué le soir dans le tournoi qu'il disputait en Belzebuth. Entre ces déguisements animaux, Melchior avait choisi la peau la plus blanche, de grands yeux bleus, un extraordinairement attirant déguisement en homme. Il n'était pas fat. Le sentiment de cette beauté si différente de son être lui donnait même la modestie et la pétulance d'un homme masqué. Il plaisait à Églantine, qui avait jugé tout de suite de ce qu'il contenait de vieux et d'usé, mais qui se plaisait à toucher et à voir cette belle enveloppe toute neuve. Elle y avait le même plaisir qu'à penser à Fontranges, à voir Fontranges. Elle se laissait aller dans ces bras comme dans la pensée de Fontranges. Ce brave Fontranges là-bas ne se doutait pas qu'il s'était personnifié et qu'on dansait avec lui.

— Oui, — répondit-elle. — Mais vous, votre âge?

— Vingt-sept ans demain.

Il disait ce chiffre avec assez de fatuité, habitué qu'il était à en tirer parti dans le cercle de ses amies précédentes. Il mentait même un peu, c'était vingt-huit ans après-demain. Mais ce mensonge sur le jour voilait à ses yeux le mensonge

sur l'année. Églantine d'ailleurs savait la vérité, car la première occupation de Fontranges avant sa tournée avait été de faire la liste des petits-neveux par date de naissance. Cette tricherie la toucha. Que ce colosse de jeunesse eût déjà cette méfiance de l'âge, et ramenât sur lui si étroitement la couverture de sa vie, que la vieillesse s'introduisît déjà dans ce beau corps sous forme de cette année inavouée qui allait désormais y rouler sans but, bientôt accompagnée, à mesure que le corps se flétrirait, de beaucoup d'autres années inavouées et inutiles, Églantine en fut détournée d'être dure pour Melchior et de lui donner une leçon, comme elle en avait fait d'abord le projet. Ainsi c'était celui-là, cachant toute sa vie sous ses vêtements une année qui le rongeait déjà, qui prétendait lutter avec Fontranges! A cause de cette année nouvelle qu'il allait avoir demain, elle en eut la même pitié que s'il allait avoir une année nouvelle chaque matin. Fontranges, là-bas, ne se doutait pas, qui la voyait les yeux demi-clos aux bras de Melchior, qu'elle dansait maintenant avec plus vieux que lui. Yeux demi-clos, mais qui voyaient, dans ce visage sans rides, sous sa douce haleine, de chaque côté des yeux de son danseur les pattes d'oie apparaître, et mettre entre terribles guillemets, entre parenthèses tragiques, les prunelles et l'iris de la jeunesse. Églantine défaillait de plaisir. La danse l'étourdissait. Par ce tournoiement de derviche elle arrivait en une minute, comme les derviches d'ailleurs, à sa philosophie suprême. Elle se sentait orgueilleuse d'avoir été faite femme, pour vivre un peu, pour mourir, pour partager le sort, non des minéraux, non des végétaux, mais des danseurs, des hommes. Fille simple, fille sans mission, elle ressentait, à avoir ce corps qui plaisait aux seuls êtres de la terre qui fussent après tout, agréables, le même espoir, la même vanité que les héroïnes chargées de défendre des patries, des religions. Elle n'était plus dans les bras de Melchior que chair, qu'honneur, et souffle humains. Jamais elle n'avait eu pareille et heureuse conscience de son incarnation. Ah? C'était Valencia?... Elle sentait gonflées d'amour pour l'humanité toutes ces parties du corps jusque-là inutilisées par les messies, sa bouche, ses seins, son oreille brûlante...

— Quel charmant garçon! — lui dit Fontranges à son retour.

— Je t'aime, — répondit-elle.

Dans le pays où vivait Fontranges, cette réponse équivalait à Merci bien, à Bonsoir, à Oui.

— Cela va, — pensa-t-il.

***

Fontranges, vers le milieu de septembre, éprouva le désir de voir la mer.

Ce n'était pas un ressouvenir de Tristan qui lui avait donné cette idée, mais la mort de Georges de Lamérouse, le cousin capitaine de frégate. Son enterrement aux Invalides avait fait impression sur Fontranges. On ne pouvait dire que la mort de ce brave homme fût pour lui une attention particulière, aussi il l'avait ressentie. Il l'avait même ressentie comme l'avertissement que les couchers de soleil allaient se ternir, le Trocadéro devenir laid, Églantine disparaître. La saison favorable dans les sentiments fabuleux approchait de son terme. Mais justement cette cérémonie en semblait l'apothéose. Elle n'eût pas été différente à l'étage du monde qu'habitait maintenant Fontranges. Elle avait réuni tous les amis du mort, tous ceux qui avaient pu garder de l'amitié pour un homme disparu pendant quarante ans, tous les collectionneurs de silicates, tous ceux qui ont nié ou accepté que l'éléphant rejoint pour mourir un kraal spécial où tous les éléphants meurent, spécialités du défunt, — tous des marins. La cérémonie avait lieu aux Invalides, et il ne manquait aucun de ces détails par lesquels le destin souligne, de façon comique ou tendre, les événements qu'il juge significatifs pour l'humanité, détails qui manquent à la Proclamation des droits de l'homme et à la rédaction de la Constitution de Weimar, mais qui abondaient ce jour-là : l'évêque avait sur sa calotte le même pompon rouge, exactement le même, que sur leurs bérets les dix matelots qui avaient la charge du cercueil; le corbillard était reparti aussitôt, Lamérouse devant être inhumé dans la chapelle même, à l'étonnement des chevaux qui, pour la première fois, laissaient leur cercueil dans une

église sans avoir à en reprendre un autre. Aucun terrien, à part Fontranges qui regardait pieusement, dans cette lumière d'aquarium, s'assembler amiraux, océanographes, mécaniciens chefs, tous humains sauvés des tempêtes, et la ville d'Ys se reconstituer au centre de la cité qui prétend ne jamais sombrer. Étaient là tous ceux dans Paris pour qui le mot eau n'est pas synonyme de rafraîchissement, mais de brûlure et de soif, tous ceux qui allaient de Montmartre à Montparnasse avec le sens de la direction, distinguant sur le Pont-Royal la brise du vent, avec des visages glabres et jeunes, la vieillesse ne se manifestant que par les poils du nez tout blancs. C'était un assemblage d'hommes naïfs, qui n'avaient pas plus appris à se débattre dans la vie qu'à nager, pour pouvoir couler à pic aussi bien dans la mort civile que dans les naufrages, mais tous avec des yeux si parfaits qu'ils se reconnaissaient du parvis au chœur et qu'ils voyaient dans le missel les mots que sautait l'évêque. Ce fut la seule cérémonie, cette année-là, où les hommes savaient mieux que les femmes se lever, s'asseoir et s'agenouiller à temps, comme au temps des premières messes. Les bedeaux et les solistes chantaient un latin connu et compris par l'assemblée, la seule en ce monde avec l'Académie de Leyde sur laquelle le latin eût encore sa force, et l'acoustique heureuse donnée aux opéras par des câbles pendus et des ficelles l'était ici par les mille drapeaux pris aux ennemis de Nerwinden à Tananarive, par la gloire même. Personne ne paraissait trop triste, car pour presque tous cette mort d'un homme disparu depuis un demi-siècle et revenu mourir, à l'inverse des éléphants, dans un kraal de quatre millions d'hommes vivants, paraissait plutôt un retour. Il allait avoir d'ailleurs dans la mort un vent constant, les lumières de tous les cierges autour du catafalque s'inclinaient dans le même sens, c'était un bon départ. On regrettait cependant de n'avoir revu qu'une fois à peine ce brave Lamérouse, plus marin encore grâce à l'allitération de son nom que son presque homonyme l'explorateur, alors que l'*English Review for Liberty* publiait justement ce mois-ci un long mémoire sur les éléphants morts seuls. On avait aussi le sentiment, en voyant monter du tombeau de Napoléon ces lueurs violettes qui donnaient à l'église

entière, au marbre, aux invités, car il était midi, la seule couleur commune aux couchers et aux levers du soleil, que la marine française de 1802 à 1815 n'avait peut-être pas été, en effet, ce qu'elle eût dû être pour cet homme, sinon marin, du moins né et mort dans des îles. Quand on eut laissé aller, sans avoir à gagner un cimetière, le cercueil de Lamérouse de la nef même comme dans la trappe d'un pont, et qu'il eut résonné sec en atteignant le fond de l'océan, Fontranges, parent le plus proche, appuyé à cette petite grille du cimetière de Longwood d'où l'on voyait jusqu'à la brume africaine, avait le sentiment que tous ces gens-là venaient lui serrer la main et le plaindre de ce qu'il n'eût jamais vu la mer.

Églantine le surprit à mettre dans une valise six mouchoirs, du savon, et un chandail, comme un mousse. Elle le confessa. Il accepta de l'emmener passer un samedi sur la Manche. Elle se chargea même de retenir les chambres.

***

Maintenant Fontranges ne bougeait plus. Étendu dans le grand lit de la chambre d'hôtel, il n'osait faire un mouvement : il n'était pas sûr encore que le lit appartînt à lui seul. Il avait mal entendu la conversation d'Églantine avec la directrice de l'hôtel; il se demandait s'il avait bien compris, s'il n'y avait qu'une chambre pour tous deux. Une appréhension, dont il rougissait, l'avait poussé à ne prendre dans cette immense pièce que la plus petite moitié. Il ne l'habitait qu'à demi, son nécessaire était massé sur l'angle de la toilette, ses vêtements dans un coin de l'armoire... A part ce soupçon stupide, rien encore, si ce n'est le cours logique de cette vie anormale qu'il menait depuis deux mois, ne pouvait lui faire supposer qu'Églantine viendrait. A la réflexion il se rassurait. Églantine ne lui avait pas parlé certes, mais elle lui avait dit bonne nuit d'un mouvement de tête. Elle ne lui avait pas serré la main. Mais peut-être était-ce un hôtel sévère où l'expansion était de mauvais goût. On n'était pas loin de cette Angleterre où les hôteliers n'admettent les couples que s'ils reconnaissent sur eux ce vernis de

l'union légitime, moins éclatant que celui de la passion, mais indélébile. Sans doute, demain, aux repas, Églantine saurait à nouveau ménager ses effusions et employer un autre langage que celui de la tendresse. A peu près au point d'où Tristan s'était embarqué, la vie des hommes habituels et les façons des tables d'hôte allaient enfin renaître pour Fontranges. Il en était soulagé. Il y avait donc un terme à cette passion insensible! Il n'allait donc pas avoir à se perfectionner encore dans l'absurde et le déraisonnable, à jouer ce soir la partie la plus haute et la plus illogique dans ce rôle, c'est-à-dire dans le déshabillé et la nudité. Il respirait. Il n'aurait pas à dormir, à se réveiller près d'Églantine! Il y avait donc, il pouvait donc y avoir à nouveau, dans la journée, un intervalle où reparaissait sa vie manquée et solitaire, sa vie fausse, — la vraie vie. Il en fut réjoui, car du même coup sa sensibilité reparaissait aussi. Rien n'empêchait la pensée d'Églantine de reparaître là où Églantine elle-même disparaissait. Qu'il était doux et normal de réserver la moitié de ce lit, de ce sommeil, de cette nuit, à Églantine, pourvu qu'elle ne vînt pas! Grâce à cette absence, à ce silence, muette et invisible, celle qu'il aimait reprenait la densité des seuls êtres que Fontranges savait aimer, étalait un nécessaire inexistant, pendait des vêtements irréels. Tombé subitement dans le régime pudibond des hôtels, dans le domaine où Églantine ne parlait plus amour, ne caressait plus, il reprenait sa liberté vis-à-vis d'elle, sa liberté de sexagénaire rongé de passion... Il éteignait avec joie sa lampe électrique, il se réfugiait dans cette ombre, dans ces rêves, avec le sentiment de réalité de l'acteur qui va retrouver sa choucroûte et sa bonne amie. Cet abandon, ces imaginations, c'était le terrain solide de Fontranges... Il sentait même que dans cet élan libérateur il n'allait pas s'en tenir aux divagations de sa pensée, mais bondir au plus vite vers le niveau supérieur, vers le sommeil, le vrai rêve... Oui, le sommeil venait... Par les volets mal joints, une lueur pénétrait toutes les quatre secondes, la gerbe du phare... C'était le phare le plus simple de France, quatre secondes d'ombre, une d'éclat; il ressemblait bien peu à tous ces phares à lumières compliquées que l'oncle Dubardeau avait désiré lui montrer;

Fontranges ce soir l'eût préféré d'ailleurs aux éclipses ou aux rougeoiments qui annoncent la peste, les bas-fonds, ou les sanguinaires. Ces apparitions toujours égales, qu'il sentait à travers les paupières, le berçaient. C'était la première fois qu'il était bercé, au fond de la nuit, par la lumière... Il s'endormait, quand la porte s'ouvrit.

Il lui sembla que le phare soudain n'avait plus d'éclipses, — que la mer devait être belle sous cette nacre constante! — Églantine avait allumé. Elle entrait doucement, comme une épouse en retard ou coupable. Il l'entendit poser ses sacs, froisser doucement le *Figaro* et l'attacher au bec électrique pour en diminuer l'éclat avec une épingle qui devait être, il le craignait, son épingle de cravate à fouet d'or. Dans la demi-chambre laissée libre par Fontranges, respectant la limite invisible, désinvolte tant qu'elle était chez elle, d'un pas déférent dès qu'elle était obligée de franchir la frontière, elle combla les vides de l'armoire ou de la toilette, de ses flacons et de son parfum, attachant un rideau avec la chaîne de Fontranges. Tous les bijoux de Fontranges servirent ainsi pour des opérations de première nécessité. Fontranges l'entendait vider sa valise, s'interrompre pour vérifier, comme il l'avait fait lui-même, le porte-manteau géant, s'y pendre. Comme on perçoit facilement que celle que l'on aime ne touche plus à la terre! Parfois un silence, un soupir, c'est qu'elle avait essayé, comme Fontranges, de soulever la lionne blessée de la cheminée et de voir si elle était en plâtre patiné ou en bronze. Elle était en bronze. Églantine s'y était trompée, comme Fontranges d'ailleurs, et l'on entendit le fracas du socle contre le marbre. Puis, après quelques secondes interminables pendant lesquelles Églantine sembla avoir disparu, s'être pendue pour toujours au porte-manteau obstiné, le lit, le lit craqua sous un faix imprévu. Elle se penchait, elle allait parler : il regretta de n'avoir pas ces boules Quiès dont on s'obture justement les oreilles au bord de la mer. Il entendit tout. Il entendit le fracas de la mer, car, maladroit à son habitude, il avait choisi pour venir la voir le jour de l'équinoxe. Il entendit toutes les menaces des éléments aux hommes. Bien qu'il se sentît sans reproche vis-à-vis d'eux, il en prit pour sa part. Il

entendit enfin, étouffant d'un coup ce fracas, un souffle... « Je vous aime. » Il frémit de ce mot vous : pour la première fois elle ne l'avait pas tutoyé, Églantine était sortie de ce jeu convenu, de ce vocabulaire admis, pour rapporter sur lui ce terrible pluriel. Puis, cette phrase dite, par pudeur, avec tous ses vêtements, elle se déshabilla. Fontranges n'avait pas entendu d'autre femme qu'Indiana se déshabiller. Il redoutait la longueur de ce moment pendant lequel Indiana, ses amants une fois couchés, se fardait pour la nuit, tressait ses cheveux, essayait une fois nue avec bottines le chapeau du lendemain sur le corps d'hier. Mais Églantine se déshabillait posément, quittait son chapeau en premier, ses souliers en second, avec la méthode d'un page qui rejoint au lit son seigneur. Un page? Ah! que cette idée de page fut la bienvenue! Dès qu'elle eut traversé le cerveau de Fontranges, Églantine en fut couverte pour toujours d'un travesti, et Fontranges, incertain, non de ce qu'il allait faire, mais de ce qu'il allait penser, se réjouissait, ayant vu soudain quelle était son attitude dans cette épreuve. Puisque page il y avait, il attendit le page. Il fit de toute cette tendresse, de tout ce passé de souvenirs communs avec Églantine, une sorte de tendresse masculine, de passé masculin. Églantine rajustait le *Figaro* autour de la lampe et enlevait sa robe, sans se douter qu'elle avait tout à coup changé de nature et de rôle, et qu'elle n'était plus redoutable la nuit pour celui qui l'aimait. Il y eut encore un silence, car le page était allé lire au-dessus de la toilette la légende de la gravure qui représentait le cardinal Bembo et sa nièce surveillant les fouilles dans la campagne romaine. Plusieurs pages italiens justement étaient là à porter la cape du prélat et la canne de la jeune fille. Puis un second silence, parce que le page était nu et que le silence jaillit à plein flots de sa peau fraîche et blanche. Puis Fontranges sentit le phare constant s'éteindre, le phare à éclipses repartir, et Églantine avancer lourdement vers le lit, à travers ces haies de lumière et d'ombre. Elle heurta le cuivre du genou, mais d'un coup si doux qu'il eût à peine dérivé un canot à l'ancre, et elle s'étendit à la place vide, à sa place. Fontranges maintenant, depuis cette idée du

page, n'avait même plus l'impression d'une aventure, d'un événement. Il se demandait tout au plus, mais par hasard et sans que cette curiosité lui parût avoir le moindre rapport avec la situation, si ces couples qui couchèrent ensemble quarante ans dans la chasteté s'embrassaient avant de se coucher... C'est ainsi que celui pour lequel une simple prévenance, un geste d'amitié étaient une surprise et des égards si forts que son cœur ne pouvait impunément les supporter, en arrivait, dans la légende d'Églantine, à ne ressentir ni étonnement ni émotion lorsque celle qu'il aimait s'étendait près de lui... Vivre nu avec Églantine, passer trente ans chaque nuit avec Églantine... la perspective de ces dix mille veilles rendait tellement simple et facile sa conduite, dans cette première nuit!

D'ailleurs rien non plus ne décelait un trouble en Églantine. Elle respirait doucement, d'un souffle qui, toutes les quatre secondes aussi, à peu près, donnait au drap et au lit la caresse que le phare donnait à l'ombre. On la sentait lourde, et appuyant de toute sa masse sur la nuit. Celui qui serait venu la soupeser, comme la lionne, la croyant d'une chair légère et de couleur, eût été surpris de son poids. Fontranges sentait qu'elle ne lui tournait pas le dos, par une délicatesse qu'il comprenait, pour que ce lit ne donnât pas le tableau d'un couple brouillé ou insensible. Tous deux étendus sur le côté droit dans cette position qui ne donne pas de rêves, comme les deux statues du cardinal Bembo retirées du fond de la terre et couchées côte à côte, elle avait pris sa suite dans ce voyage immobile et se hâtait aussi vers l'inconscience. Les murs gémissaient parfois, les portes craquaient sous les bourrasques, et leurs menus mouvements, leurs menus soupirs semblaient aussi n'avoir pour cause que ce déchaînement. Jamais couple aussi calme n'avait été posé si avant dans la tempête. Églantine avait eu moins l'impression de se coucher que d'embarquer pour son premier voyage. Elle s'était glissée sans projets, sans regrets dans ce qui était le lit le plus proche en France de la mer. Plus avant, il n'y avait plus que les lits où l'on ne couche pas à deux, les hamacs. Elle ouvrait parfois les yeux à la seconde du phare, ayant pris déjà ce rythme de la côte qui sauvait les marins en per-

dition et les avertissait des récifs; elle voyait la nuque de Fontranges, et tout ce que peut évoquer une nuque d'homme, ce symbole d'attente, de patience, de fatalité, lui venait à l'esprit, le dos de l'Hindou sur lequel la panthère va se laisser tomber de l'arbre, et le dos d'Orphée ramenant Eurydice, et le dos des guides turcs qui ne se retournent jamais vers celui qu'ils conduisent, par suprême politesse. Il ne se retournait pas non plus, il la savait là. La nuit qui avait couché Fontranges, lui avait soustrait cette immense bulle d'air que debout il semblait porter, Atlas qu'il était d'un globe sans matière. Il ressemblait maintenant à ces cavaliers de plomb retirés de leur cheval. On ne pouvait s'empêcher de penser au cheval. Églantine y pensait, et surtout à Sebha, la préférée de Fontranges. Elle pensait à ces aubes, où déjà levée, car c'était l'heure où elle distribuait des graines pour les oiseaux dans la cour et le jardin, en variant les places pour que les chats ne les repèrent pas, elle voyait Fontranges, debout devant Sebha et amoureux d'elle, lui parler seulement de loin, sans la caresser, sans l'embrasser, comme une vraie amante. Sebha tendait en vain vers lui ses naseaux en velours qu'Églantine venait au retour embrasser en cachette, et levait toujours le pied droit, signe de grand bonheur.

— Vous dormez? demanda-t-elle.

Fontranges lui sut gré de cette parole, de cette délicatesse. Elle se forçait à parler, il le comprenait, pour que cette nuit ne restât pas un souvenir équivoque.

— Non, — dit-il, — et toi?

— Dormons, — reprit-elle.

Le vent secoua la maison.

— Quel temps! — dit Fontranges.

Il allait ajouter que cette pluie arrivait à point pour les champs. Il pensa que cela ne signifiait rien ici; la pluie est-elle bonne pour la mer?

De la mer venait un grand hennissement.

— Vous souvenez-vous de ce mot arabe que vous disiez autrefois à Sebha, le soir, et qui signifiait bonne nuit?

Fontranges chercha dans les ruines de son vocabulaire arabe, bien délaissé depuis la mort de Jacques, trouva le mot « Bonjour », la phrase « Béni soit le soleil levant. Il ressemble

au juste », — pas le mot du sommeil. Mais la voix d'Églantine avait dissipé tout ce qu'il sentait d'obscur dans son esprit. Au fond, rien que de bien naturel dans cette nuit. Il vaudrait mieux évidemment n'en pas parler, c'était un geste d'une autre époque, une reconstitution, et si réussie, d'âmes, de cœurs. D'ailleurs le nombre était plus considérable qu'on ne le croyait des gens qui n'interpréteraient pas mal les paroles de Fontranges, s'il disait : « Le soir où Églantine et moi avons couché ensemble »; ou : « Quand Églantine à minuit juste me demanda si je dormais... ».

Il s'interrompit dans sa divagation car le mot arabe arrivait. Malgré le fracas des flots nordiques, la fraîcheur de l'iode, à travers les couches d'ailleurs faciles à traverser des pensées de Fontranges sur l'humanité ou l'école de Saumur, frôlant le seul mot étranger que Fontranges connût, *gute Nacht*, (mot dont il était sûr, qui venait en droite ligne d'une électrice de Cologne alliée aux Fontranges), le mot arabe, d'une pression maintenant invincible, arrivait. D'habitude, Fontranges ne trouvait qu'au réveil les mots qu'il avait cherchés vainement la veille, mais le mot arabe qui veut dire bonne nuit, sachant que son devoir était d'arriver avant l'aube, un peu loin encore, arrivait. Dans le corps assoupi de Fontranges, la langue et la glotte se livraient à une série de petits mouvements arabes. Fontranges répétait au hasard les proverbes arabes où le mot aurait pu se trouver. Précédé des expressions : « Tiens toi debout pour cueillir les roses. Ne fais pas de grimaces aux aveugles. » Fontranges sentait le mot le percer lentement. Encore un vers de Saadi bousculé au passage, le dicton sur le trot du cheval semblable aux mouvements de la natation, et il était là, aussi éclatant sous l'oubli de Fontranges que les lettres saintes de Sainte-Sophie sous le plâtre des Turcs...

— *Ektab*, — dit-il.

— Comment? — murmura Églantine endormie.

— *Ektab*.

Il parlait toujours sans retourner la tête, aux guides d'un dur coursier....

Églantine en croupe céda au sommeil.

*
* *

Vers le milieu de la nuit, elle se réveilla, et il lui sembla que Fontranges dormait. Il dormait en effet. Ce sommeil réputé qui avait fait réveiller son aïeul Jean, le jour de Marignan, dix minutes après François Ier, lui-même en retard, l'avait vaincu. C'était un sommeil sans beaucoup de rêves. L'aïeul Jean avait rêvé à Marignan que son cuissard était défait et qu'il ne pouvait l'agrafer. Bayard l'aidait sans succès. Fontranges rêvait que son lacet de brodequin cédait et que le garde-chasse se refusait à lui en donner un autre. C'était inconcevable de la part d'un garde qui était né dans le château, qui n'acceptait que de Fontranges le prénom de ses enfants et le nom de ses jeunes chiens. Fontranges, espérant que c'était à cause d'un entêtement soudain et non d'une hostilité, lui demandait pour l'éprouver les objets les plus divers, sa bretelle de fusil, ses vraies bretelles. L'autre refusait tout don. Telles étaient actuellement les visions de Fontranges, mais, quel qu'il fût, Églantine sentait le corps de son voisin habité par le rêve. Elle rejeta doucement son drap. Avec cette souplesse qui lui permettait tout geste sans qu'une jointure parlât, sans qu'un muscle saillit, et lui faisait faire tout effort, toute cabriole avec un corps de repos, offrant toutes les quatre secondes, par sa tunique fendue sur le côté, ou cette bande déserte et inutile de nacre, ou des ombres que pour la première fois en ce bas monde pénétrait la lueur d'un phare, dans ce désordre qui rend sur les gravures en couleur Psyché habillée plus visible que l'amour tout nu, elle s'agenouilla sur le lit, et, à travers les barreaux de nuit, elle regardait Fontranges. C'était la projection de Fontranges que le phare semblait envoyer maintenant toutes les quatre secondes aux marins perdus, aux bateaux en détresse. Il était couché sur le dos, les mains jointes et les coudes écartés, dans cette position recommandée à ceux qui vont traverser une foule dense, ou à ceux qui sont morts. C'étaient des coudes solides, ceux qui lui avaient permis de fendre sans les remarquer la cohue des vivants, des préjugés, des désirs, et qui lui ouvriraient bientôt celle des ombres sans foi, des ombres sans âme. Jamais Églantine

ne l'avait vu aussi semblable à ce qu'elle le croyait, et en effet tout ce que Fontranges avait fait dans sa vie pouvait passer, aux yeux du sort, pour n'avoir eu que ce but : être surpris dormant au milieu de la nuit. Le soin avec lequel Fontranges avait appris à respirer par le nez et forcé autour de lui gardes-chasse et chambrières à l'imiter, leur expliquant sur Sebha qu'un cheval défaille si on lui bouche les naseaux, avait enfin sa récompense : il n'avait pas la bouche ouverte, il ne ronflait pas. La vigilance avec laquelle il avait écarté de lui les livres à caractères trop fins, les livres en général d'ailleurs, la lecture, portait aujourd'hui ses fruits : ses paupières étaient à peine gonflées, à peine bleues. L'exigence avec laquelle il choisissait son cosmétique était enfin justifiée : la raie que l'on portait dans la famille au milieu exact du crâne, en mémoire du Fontranges coupé de haut en bas à Azincourt, était restée parfaite, et enlevait tout désir, en effet, de couper un Fontranges en tranches horizontales. Visible enfin cette énorme broderie à ses armes sur la pochette du pyjama, qui semblait l'écusson d'une équipe de football ou de water-polo, équipe de nos rois dans laquelle Fontranges, au rôle infime d'arrière, avait toujours au dernier moment plaqué la veulerie, la tricherie. La bonté de Fontranges aussi était récompensée, il n'avait sur le visage que les rides que donne le sourire, et en cette minute, elles disparaissaient toutes, car il souriait : le garde-chasse, dans un pathétique retour de générosité, lui passait son paletot même, qu'il sentait lourd par derrière de gibier. Tel il était, tiré toutes les quatre secondes du néant dans sa perfection, et c'était du regard de Psyché qu'Églantine contemplait cet être sans ailes, sans joues roses, et sans nombril ceint de lauriers, — car il était perdu.

Il n'y avait plus à s'obstiner, à lutter contre lui, à le repousser, de ce domaine légendaire où il se réfugiait, dans un autre, dans le domaine de la folie peut-être; il était perdu. Celui qui gardait les serments non formulés, qui accomplissait les vœux non faits, qui respectait les époux inexistants, pour qui s'étaient assemblés, autour de cette fille libre et qui s'offrait, tous les obstacles invisibles et insurmontables, celui-là ne voulait pas d'elle, la rejetait. Au dehors le vent

soufflait encore. Elle avait le cœur serré que donne l'atterrissage sur un rivage hostile, l'angoisse de ce retour de l'île où elle avait vécu tout l'été seule avec Fontranges. Il lui semblait que ce soir, en la ramenant à Paris par le train des paquebots, Fontranges allait la ramener à chacun des quatre millions de Parisiens. Elle sentait la lenteur volontaire de ses sens, de ses pensées, tout cet heureux avenir de paresse, le seul qu'elle convoitât, l'abandonner comme une honnêteté. Il lui semblait que pour la première fois elle allait avoir un contact avec les hommes, moisissure suprême de l'univers dont la pensée de Fontranges l'avait jusque-là isolée. Il n'allait plus lui être possible de croire qu'il n'y avait qu'un seul homme. Le nombre des couleurs et des coupes de cheveux, des différences de chaussures de tous ces êtres auxquels elle allait avoir à se mêler demain l'accabla, elle pour qui la parure humaine s'était toujours réduite à la raie et au veston de Fontranges. Chaque sentiment aussi allait devenir un dédale. Déjà, chaque fois que l'ombre retombait sur la chambre et que Fontranges disparaissait, c'était un homme étranger qu'elle sentait étendu sur le lit et dormant, Melchior, Jacques, Alain. Une foule d'hommes qu'elle ne croyait même pas avoir remarqués s'étendirent ainsi côte à côte près d'elle, invisibles, séparés chacun l'un de l'autre par une série de Fontranges immobiles et éblouissants... Ainsi donc cette veille était la veille avant l'entrée dans le couvent terrible des humains. Elle frémit, mais elle sentit combien il était inutile et cruel de s'obstiner... Elle jeta un dernier regard sur ce corps, qui n'avait servi qu'à un usage bien habituel et banal, mais qui comportait tous les accessoires d'un corps de héros, sur la veine du cou légèrement gonflée qui se serait rompue en sonnant du cor, sur la main qu'il eût solennellement grillée plutôt que de commettre un parjure, s'étendit à nouveau, put s'endormir. Il était maintenant tourné vers elle. Tous deux avaient le bras autour de la tête, et ils semblaient supporter un pesant fardeau, comme d'ailleurs tous les humains debout ou couchés, assis ou à genoux, cariatides du vide...

JEAN GIRAUDOUX

LE NÔ

(DRAME LYRIQUE JAPONAIS)

Le *Nô*, drame lyrique japonais des XIVe, XVe et XVIe siècles, — que l'on joue encore aujourd'hui dans quelques cercles d'amateurs cultivés, — est un art, peu connu, d'une extrême originalité, et d'une grande puissance expressive. — Tel est, du moins, le sentiment que l'auteur de cet article a rapporté de plusieurs représentations auxquelles il a eu la joie d'assister, lors d'un récent séjour au Japon.

Le *Nô* ne doit pas être confondu avec les drames populaires qui, depuis le XVIIe siècle, se jouent au Japon devant un public émerveillé. A plus forte raison se distingue-t-il profondément des pièces de genre moderne que donnent souvent les grands théâtres du Japon actuel, — que donnait, par exemple, avant le cataclysme du 1er septembre 1923, le beau *Théâtre Impérial* de Tokyo.

Le *Nô* est, comme le drame wagnérien, une synthèse d'arts : danse et art du geste, musique, prose poétique et poésie.

***

Ses origines sont multiples.

Il se rattache, d'abord, aux danses religieuses du Shintoïsme. Le Shintoïsme est la religion antique et, pour ainsi dire, autochtone du Japon. C'est surtout le culte des *Kami*, les esprits des morts, qui sont, à la fois, mânes et dieux. Le livre sacré du Shintoïsme, le *Kojiki*, conte les aventures des

plus grands dieux, notamment d'Amaterasu, la déesse du Soleil.

Amaterasu est persécutée par son frère, Susanowo, le dieu de la Tempête. Celui-ci fait un trou au toit de la salle où la déesse veille au tissage des vêtements divins; il y laisse tomber « un poulain écorché à rebours », dont la vue terrifie les tisseuses. Amaterasu, furieuse, s'enferme dans une caverne. Le monde est plongé dans la nuit. Les huit cents myriades de dieux se réunissent « dans le lit desséché de la tranquille rivière du ciel » (la voie lactée). Ils assemblent des coqs et les font chanter, espérant que ces chanteclers réussiront à évoquer la lumière du jour; mais en vain. Puis ils décident d'attirer Amaterasu en faisant appel à trois sentiments bien féminins : la curiosité, la jalousie, la coquetterie. Ils font fabriquer et placer devant la caverne un immense miroir. Et ils prient la joviale déesse Uzume de danser. Uzume exécute devant la caverne, sur un baquet renversé, une danse si comique que tous les dieux éclatent de rire. Amaterasu s'étonne de leur gaieté, demande, à travers la porte, ce qui provoque ces rires. Les dieux lui répondent qu'ils se réjouissent de la venue d'une divinité supérieure à elle. Amaterasu voudrait voir cette divinité; elle entr'ouvre la porte de la caverne, s'aperçoit dans le miroir, s'avance étonnée. Dès qu'elle a fait un pas hors de la caverne, les dieux jettent derrière elle une corde sacrée, en paille, qui l'empêche de rentrer. La lumière est rendue au monde.

Pour évoquer la danse d'Uzume et pour célébrer le retour du soleil, on jouait, dans les temples shintos, des pantomimes dansées (*kagura*) avec accompagnement de flûte et de tambourin. Le *Nô* prolonge, sous une forme nouvelle, ces danses shintos.

Une autre origine du *Nô*, ce sont les grands romans du Moyen âge japonais, récits mi-historiques mi-poétiques, comparables à nos chansons de geste; par exemple, le *Heike monogatari*, *Histoire de la famille des Hei*, et le *Taiheiki*, *Histoire de la Grande Paix*, qui raconte un demi-siècle de sanglants combats. Des bonzes récitaient, chantaient les plus émouvants passages de ces romans.

Au XIVe siècle, des esprits inventifs eurent l'ingénieuse

idée d'unir, autour d'une action dramatique, pantomimes dansées, récitations et chants. De ce mélange est sorti le *Nô* (le mot *Nô* veut dire *action*, *exécution*).

Ainsi le *Nô* est né dans les temples, au cours de fêtes religieuses, comme la tragédie grecque et comme les mystères de notre Moyen âge.

***

Au début du xve siècle, le *shogun* Yoshimasa s'intéressa tout particulièrement à cette forme d'art. A partir de cette époque, les *shogun* eurent à leur cour des troupes d'acteurs jouant des *Nô*. Ces acteurs appartenaient à l'aristocratie, étaient parfois des seigneurs, des *daïmyo*. Aucune femme n'a jamais joué dans un *Nô*.

La plupart des *Nô* datent du xve siècle. Après le xvie siècle on n'en compose plus[1]. Mais on continue à en jouer. — On connaît un millier de titres, et cinq cents pièces, dont la moitié environ est encore jouée.

Les *Nô* ont eu généralement pour auteurs des moines bouddhistes. Les thèmes essentiels en sont empruntés aux grandes religions du Japon, Shintoïsme et Bouddhisme, et à la morale chevaleresque du moyen âge, le *Bushido* ou *Voie des guerriers*.

Le Shintoïsme divinise les esprits des morts, les *Kami*. Il proclame que l'empereur du Japon descend de la déesse du Soleil. Il affirme que les îles japonaises sont d'origine divine : le Japon est le *pays des dieux*. — Le *Nô* a souvent pour thèmes des légendes religieuses s'appliquant aux dieux du Shintoïsme, la glorification de l'empereur, l'éloge du Japon, une enthousiaste description des beautés du pays divin.

Le Bouddhisme affirme la non-permanence du monde sensible : c'est une suite d'images fugitives. La vie est un rêve. L'homme doit se résigner à ses propres douleurs, avoir pitié des souffrances de tous les souffrants, hommes ou animaux. Il doit

1. Les quelques efforts tentés de nos jours pour créer, à nouveau, des *Nô* me paraissent avoir entièrement échoué. J'ai, à Tokyo, assisté à l'un de ces *Nô* modernes, destiné à glorifier le Japon : l'effet produit confinait au ridicule.

s'abstenir de tuer, être bon pour tous les êtres, se montrer hospitalier surtout envers les religieux. Tels sont les thèmes bouddhiques souvent développés dans les *Nô*.

Le *Nô* nous présente les dieux du Shintoïsme comme les incarnations du Bouddha, selon la conception synthétique qu'on désigne, au Japon, sous le nom de *Ryobu shinto* : les esprits des morts, divisés par le Shintoïsme, doivent tous, selon le Bouddhisme, devenir un jour des Bouddhas.

La morale militaire du Moyen âge, le *Bushido*, glorifie l'énergie, le courage, le désintéressement, la subordination absolue au chef. Certains de ces thèmes passent aussi dans les *Nô*.

Le *Nô* comporte toujours deux personnages essentiels dont la rencontre constitue le drame : le protagoniste, nommé *shite* (c'est-à-dire *exécutant*), chanteur, acteur et danseur; et le second acteur, le deutéragoniste, appelé *waki* (c'est-à-dire *côté* [1]). — Les rôles joués par l'un et par l'autre sont si différents que les acteurs se spécialisent dans l'un ou l'autre emploi : le même acteur joue toujours des rôles de *shite* ou toujours des rôles de *waki*.

Le *shite* et le *waki* peuvent être accompagnés de suivants qui participent à leurs caractères essentiels, le ou les *shite tzure*, et le ou les *waki tzure*. Il peut y avoir certains personnages épisodiques : les *tomo* (compagnons), serviteurs, porteurs de sabre; un *kogata* (enfant); enfin le *kyogen* ou *okashi* (comique), portier, portefaix, batelier.

Le *Nô* n'est assujetti ni à l'unité de temps, ni à l'unité de lieu; il comporte, dans la diversité de ses épisodes, une certaine unité d'action. Il se divise nécessairement en deux parties dont l'une, généralement la seconde, ou les deux contiennent une danse. Souvent le *Nô* consiste à révéler, dans la seconde partie, la vraie nature d'une personnalité secrète que porte en lui-même un personnage apparu dans la première partie. Pour les créateurs du *Nô*, la personnalité humaine est plus complexe qu'elle ne semble au premier abord : elle peut contenir d'autres êtres, connus ou ignorés d'elle-même; elle peut envelopper l'esprit d'un mort. Un jardinier porte en lui l'âme divine d'un arbre sacré; un faucheur, l'esprit d'un guer-

1. Prononcer *chité* et *ouaki*.

rier illustre de jadis. Lorsqu'une coquette a fait cruellement souffrir un homme et l'a conduit à la mort, l'esprit du malheureux vit en elle, peut s'emparer d'elle, et lui infliger la même torture. Le *Nô* fait surgir l'être mystérieux caché sous les apparences d'une autre personnalité.

Parfois, pendant un entr'acte, occupé par un récit du *kyogen*, ou par un entretien entre lui et le *waki*, le *shite* change de costume : ce qui extériorise et symbolise la succession des deux personnages.

***

Le *Nô* est une pièce généralement courte, dont l'exécution ne dure pas plus d'une heure. Mais, depuis le XVIIe siècle, l'usage est, en une même représentation, d'en jouer cinq (parfois six), de nature différente, et dans un ordre fixe. Ces *Nô* ont pour personnage principal, le premier, un *Kami*, une divinité; le second, un homme, un héros; le troisième, une femme vivante, ou l'esprit d'une morte; le quatrième, un fou ou une folle; le cinquième, un démon. — Le programme doit être, à l'intérieur de ce cadre, aussi varié que possible; il doit être adapté aux circonstances, et à la saison. Il y a des *Nô* de printemps, des *Nô* d'automne.

Entre chacun des *Nô*, pour reposer l'attention qui risquerait d'être trop tendue, on joue une petite comédie, ou plutôt une farce, appelée *kyogen*.

La représentation des cinq *Nô* et des quatre *kyogen* dure de neuf ou dix heures du matin à six ou sept heures du soir.

Aujourd'hui, les *Nô* sont parfois représentés dans les cours des temples. — A mon premier séjour au Japon, il y a vingt-cinq ans, j'allai, à Kyoto, visiter un moine bouddhiste attaché au temple Nishi Honganji; j'arrivai au moment où se célébrait un *Nô*. Ignorant, alors, presque tout du *Nô*, je fus saisi par l'étrangeté du spectacle : jamais encore je n'avais éprouvé une impression aussi intense d'éloignement, pas même à Canton ou à Bénarès, au cœur de la Chine ou de l'Inde...

Les *Nô* sont aussi joués, dans quelques grandes villes japonaises, devant des groupes d'amateurs appartenant, d'ordinaire, à la plus haute aristocratie ou aux milieux les plus intel-

lectuels. Pour y assister, il faut être invité, tout en payant sa place. — Lors de mon troisième séjour au Japon, j'eus l'occasion d'entrer en rapport avec quelques amateurs de *Nô*. A Tokyo et à Osaka, ils me conduisirent à ces représentations qui suscitèrent en moi d'abord une curiosité vive, puis une admiration passionnée.

Décrivons ici les diverses phases d'une telle représentation avant d'analyser quelques-uns des *Nô* les plus intéressants ou les plus émouvants.

***

A l'entrée, on se déchausse, selon l'usage japonais, comme on le fait toujours dans les maisons de type traditionnel et dans les temples; on laisse ses chaussures au vestiaire, avec sa canne ou son parapluie.

On se dirige vers sa loge ou vers le parterre. Le public est exclusivement, ou presque exclusivement, japonais. Les spectateurs portent presque tous le *kimono* national; le costume européen serait déplacé dans ces cérémonies antiques. Les Japonais sont accroupis sur des nattes : pour les blancs seulement, s'il y en a, on place des chaises dans une loge.

Seule une élite assiste à un tel spectacle. Dans la loge voisine de la mienne j'ai presque toujours eu l'occasion de saluer l'héritier d'un des plus grands noms japonais, le prince Tokugawa, président de la Chambre des pairs.

Tous les auditeurs écoutent le *Nô* avec une attention extrême, une immobilité religieuse. Ils ne se détendent que pendant les entr'actes, ou durant les *kyogen*. Ne comprenant pas, ou comprenant mal, le texte archaïque du *Nô*, plein d'expressions sino-japonaises, ils suivent la représentation un livret à la main; comme nous serions obligés de faire si nous voulions suivre aujourd'hui la représentation d'un mystère du Moyen âge [1]. A l'entr'acte, certains fredonnent quelques-uns des airs entendus. On applaudit à la fin de la pièce : ces marques modernes d'approbation détonnent ici.

Peu d'Européens ou d'Américains assistent à toute la durée

1. J'ai personnellement suivi la plupart de ces drames sur un livret en anglais préparé par un obligeant ami japonais.

d'une représentation. Parmi ceux qui s'y laissent quelquefois conduire, beaucoup sont uniquement sensibles aux bizarreries du spectacle, le trouvent ridicule ou traînant, se moquent ou s'ennuient. — Je me rappelle un Américain parlant à haute voix, ricanant, demandant, à propos des acteurs, qui étaient ces *fellows* : sous les regards désapprobateurs, il finit par s'en aller, murmurant : « *I dont understand*, je ne comprends pas. » — Cependant plusieurs blancs se sont passionnés pour les *Nô*. Quelques-uns des hommes qui ont le mieux étudié cet art étaient des Européens : le professeur anglais Chamberlain, par exemple, et l'un des collaborateurs de cette *Revue*, le regretté japonologue français Noël Péri [1].

La représentation durant toute une journée, et les vrais amateurs ne voulant point la quitter pour déjeuner au dehors, des petites servantes circulent aux entr'actes, portant des repas sommaires, des sandwichs, des théières, des tasses. Parfois on leur commande un *hibachi*, brasero garni d'un gros charbon entouré de cendre chaude. Car le *Nô* est célébré parfois en plein air ou dans de vastes salles non chauffées.

La scène, entourée de trois côtés (rarement de deux) par les spectateurs, est restée la même qu'au xve siècle : c'est une sorte de temple ouvert sur trois de ses faces. Au-dessus du sol s'élève, sur des piliers, une estrade carrée, de cinq à six mètres de côté, faite d'un plancher si poli que les acteurs s'y reflètent comme en un miroir. Sous cette estrade, de grande jarres de terre cuite sont enfoncées dans le sol, l'ouverture en l'air, afin d'augmenter par résonance la sonorité du plancher.

Aux quatre angles, des piliers soutiennent une toiture à

1. Noël Péri, né dans l'Yonne en 1865, mort au Tonkin, à la suite d'un accident d'automobile, en 1922, a publié, dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* (1909, 1911, 1912, 1913, 1920) une importante étude et plusieurs traductions de *Nô*. Cette étude et certaines de ces traductions ont été rééditées dans la *Collection des classiques de l'Orient* sous le titre : *Cinq nô, drames lyriques japonais*, traduits avec préface, notices et notes (Bois dessinés et gravés par Jean Buhot; édition Bossard, Paris, 1921). L'étude de Péri a eu l'honneur d'être traduite intégralement en japonais et publiée dans une revue spéciale. — Sur ce grand japonologue (et sinologue) on peut lire une étude de Claude Maître, dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* (1922), étude reproduite dans la revue *Japon et Extrême-Orient* (Paris, mars 1924). — Plusieurs des faits cités dans cet article sont empruntés aux travaux de Noël Péri.

double pente saillante et concave, dont la forme rappelle celle des petits temples bouddhiques. Les piliers ont des noms : devant, à droite (par rapport à un spectateur regardant la scène), c'est la *colonne du waki*, près de laquelle cet acteur s'assied en arrivant; à gauche, c'est la *colonne du regard*, que le *shite* doit contempler à certains moments de la pièce. Derrière, la colonne de droite est appelée *colonne du flûtiste*, parce que ce musicien est assis près d'elle; celle de gauche, *colonne du shite*, parce que le protagoniste se tient près d'elle au début et à la fin de la pièce. Dans la paroi du fond est encastrée une colonne unique, la *colonne du kyogen*.

A droite de la scène, une plate-forme d'environ un mètre, sur laquelle va s'assoir le chœur. Au fond de la scène, une plate-forme d'environ deux mètres, sur laquelle vont s'asseoir les musiciens, les habilleurs, le comique. Cette plate-forme se prolonge à gauche par une galerie de même largeur, appelée le *pont*, conduisant à une porte, que ferme un rideau de soie aux couleurs vives. Ce rideau cache la *chambre du miroir*, où les acteurs, quittant leur foyer, jettent un dernier coup d'œil sur leur costume.

Il n'y a aucun décor, ou plutôt le décor est toujours le même : c'est, sur la paroi du fond, la *planche-miroir*, sur laquelle un vieux pin tord ses branches éternellement vertes. A droite, un bouquet de bambou est peint sur la paroi, dans laquelle s'ouvre une porte basse. A gauche, trois petits pins sont plantés à côté du pont, à intervalles réguliers : ils servent de points de repère; surtout ils contribuent à suggérer aux spectateurs cette sensation de plein air que doit donner le *Nô*, primitivement joué dans la cour des temples.

Souvent il n'y a aucun accessoire. Parfois, avant ou pendant la représentation, on apporte un ou deux accessoires, destinés à suggérer des images d'objets plutôt qu'à représenter des objets réels. Quatre bambous supportant un petit toit en chaume : c'est une maison, un palais, un temple. Deux lattes courbes se rejoignant en une sorte de proue : c'est un bateau. Une voiturette d'enfant : c'est un chariot. Une branche dressée sur un support : c'est un arbre. — Il n'est pas d'art où les accessoires soient plus schématiques, plus stylisés; pas d'art plus dédaigneux d'un grossier réalisme.

Quand le soir tombe, la salle s'éclaire à l'électricité. Cette lumière moderne illuminant ces drames antiques détonne, comme les applaudissements qui les terminent.

***

A droite de la *planche-miroir*, la porte basse s'entr'ouvre pour laisser pénétrer le surveillant, les habilleurs, les choristes. Tous sont en tenue de ville, en *kimono* d'un modèle ancien.

Le surveillant et les habilleurs s'asseoient sur la plate-forme à l'arrière de la scène. Le surveillant apportera au moment voulu les accessoires nécessaires, il les emportera quand ceux-ci seront inutiles.

Les habilleurs s'occuperont du vêtement des divers acteurs; le cas échéant, ils changeront le costume et la coiffure du *shite*. L'opération, quand elle ne se passe point au foyer, s'accomplit au fond de la scène, sous les yeux des spectateurs. Le *Nô* unit à des raffinements subtils des procédés d'une simplicité toute primitive qui ne déconcerte point les spectateurs avertis.

Les huit ou dix choristes vont s'asseoir sur la plate-forme de droite; ils resteront assis pendant toute la représentation et ne prendront point part à l'action sauf par leurs chants. Dirigés par un chef de chœur, ils chantent en dialoguant avec le *shite* ou le *waki*; ils répètent en sourdine certaines de leurs paroles; ils chantent parfois pendant la danse. Leurs chants commentent les événements, expriment les sentiments suggérés par les circonstances. Le finale chanté par le chœur formule la conclusion morale du drame. — Chants graves, d'allure religieuse. Ils évoquent des souvenirs de chants liturgiques comme ceux, par exemple, de l'Église russe.

Quand le chœur a pris place, le rideau conduisant à la chambre du miroir s'entr'ouvre. Trois ou quatre Japonais, en costume de ville ancien, se glissent par cette ouverture, s'avancent sur la galerie, et vont s'asseoir sur la plate-forme du fond, aux limites de la scène : ce sont les musiciens. Ils sont toujours au moins trois, ne sont jamais plus de quatre. L'un joue de la flûte (*fue*), l'autre, d'un petit tambourin (*ko tsuzumi*) tenu sur l'épaule droite, l'autre, d'un tambourin plus grand (*ô tsuzumi*), tenu sur le genou gauche. Les tambou-

rinistes frappent de la main leur instrument, à grands gestes. Quand il y a un quatrième musicien, il joue d'un tambour à baguettes (*taïko*), porté sur un pied qui repose sur le plancher. Ce tambour annonce l'apparition des dieux, des esprits de héros, des démons; et il accompagne certaines danses.

Le drame lyrique japonais fait moins appel à la musique, et plus à la poésie, que le drame lyrique européen. Quand même, cette musique originale contribue puissamment à l'effet d'ensemble. L'orchestre peut décrire un orage. La flûte peut accompagner de sons appropriés, déchirants ou mélancoliques, certains moments d'émotion intense.

***

Le chœur et l'orchestre sont en place. Quelques minutes s'écoulent dans le silence. Alors les musiciens poussent des cris gutturaux : « Ah! Oh! Ah! Oh! Hi ah oh! Hi ah oh! » Ces cris stupéfient les auditeurs novices; ils tendent les nerfs de tous. On attend avec d'autant plus d'impatience la venue des acteurs.

Le rideau aux couleurs vives, fermant la chambre du miroir, se relève majestueusement : entre le *waki*. Le *waki* n'est jamais masqué; il n'est, d'ordinaire, pas vêtu somptueusement. C'est toujours un homme; ce peut être un fonctionnaire impérial en mission; c'est, le plus souvent, un prêtre, un bonze, en pèlerinage. Le bonze porte une longue blouse serrée à la taille par une ceinture, un pantalon large et sans ornement; sur la tête il a un étrange bonnet pointu, assez analogue à notre bonnet de police militaire, prolongé par une sorte de couvre-nuque. Un éventail est passé dans sa ceinture, et sa main tient un rosaire.

Le *waki* s'avance, solennel, accompagné, ou non, d'un ou deux suivants; il glisse, lentement, sur le plancher de la galerie, puis sur la scène, les genoux légèrement fléchis, les pieds ne quittant pas le sol. La tête est droite, le regard fixe. — Le *waki* récite, ou chante. Dès le début, on est saisi par cette voix, toute différente de la voix normale, grave, et paraissant monter des profondeurs de la poitrine. C'est comme un étrange intermédiaire entre la parole habituelle et le vomissement.

Le *waki* fait savoir qui il est, expose sa mission ou ses projets de pèlerinage; parfois il décrit son voyage, les sites qu'il traverse, la saison où l'on se trouve; ou bien il rappelle les événements qu'il importe au spectateur de connaître. Puis il va s'asseoir sur le devant de la scène, à droite, près de la colonne qui porte son nom; et il y reste immobile.

De nouveau, on attend dans le silence. De nouveau, les cris gutturaux des musiciens secouent les nerfs des auditeurs. Le rideau se relève : apparaît le *shite*.

Le protagoniste peut être un homme : dans ce cas, il peut n'être pas masqué. Il peut être une femme : comme tous les rôles du *Nô* sont toujours joués par des hommes, l'acteur est alors masqué. Il est masqué, aussi, quand il joue un rôle de dieu, ou de démon. Il peut être masqué quand il joue un rôle de très jeune homme ou de vieillard.

Souvent on est frappé par l'originalité et la beauté du masque. Sculpté sur bois, peint ou laqué, le masque peut être l'œuvre d'un véritable artiste. Il y a de délicieux masques de jeunes femmes, au visage merveilleusement poli; de superbes masques de vieillards, aux traits creusés par la douleur; d'étranges masques grimaçants de démons ou de *tengu* (monstres au nez très long). Le masque a la bouche entr'ouverte, pour laisser passer la voix. Le masque féminin et la perruque qui l'encadre sont fixés par un ruban multicolore qui, noué par derrière, pend jusqu'au milieu du dos.

Le masque rend plus impersonnel le jeu de l'acteur. Le fait que le principal acteur est, ou peut être, masqué, exerce une profonde influence sur la mimique. Même les acteurs non masqués jouent comme s'ils étaient masqués, le visage immobile. Cette obligation pourrait paraître fâcheusement conventionnelle; elle le serait dans presque tous les pays du monde; mais elle ne l'est point au Japon.

Au Japon, la morale commande d'exercer un contrôle sur son visage afin de dissimuler aux autres certains de ses sentiments. On se maîtrise par dignité, et aussi pour ne pas attrister les autres en leur révélant ses propres souffrances. C'est un devoir de montrer aux autres, surtout aux parents, aux maîtres, aux amis, un visage aimable et gracieux : n'est-ce pas le meilleur moyen d'éveiller chez les autres des pensées

heureuses? Il est rarement utile, et toujours désobligeant, de manifester son chagrin, comme sa colère. Un Japonais peut sourire même en annonçant la mort d'un être cher : c'est une façon à lui de proclamer son malheur inévitable, d'empêcher ses amis d'éprouver un trop vif chagrin; ensuite il s'abandonnera à sa douleur, mais seulement dans la solitude, quand il sera bien sûr de ne pas attrister par ses larmes le spectacle de l'univers, de ne pas diminuer la joie qu'ont les autres à vivre. Il y a de la résignation, parfois de l'héroïsme, sous certains sourires. La plus jolie des élégances, c'est de souffrir en souriant. — A plus forte raison l'obligation de garder le visage immobile n'a-t-elle, au Japon, rien de choquant.

Pourtant, des émotions s'expriment, parfois intenses. Comment? Par des gestes qui contrastent avec l'immobilité ou le calme habituel, et qui, dans le lent déroulement du *Nô*, sont particulièrement significatifs; gestes de la tête, de tout le corps, des mains surtout, et des jambes. Avec une ardente attention, qui analyse les moindres détails, l'amateur de *Nô* suit tous les mouvements de l'acteur pour en dégager le contenu sentimental : cette interprétation est un des attraits d'un tel spectacle. Parfois le pied frappe le sol, à deux reprises. Ou bien la main se lève, lentement, pour voiler les yeux que l'on ne veut point montrer humides : c'est le geste, magnifique, correspondant aux plus vives douleurs. — Une mère retrouve son enfant perdu : elle se penche sur lui, l'attire vers elle; ce simple mouvement arrache des larmes aux spectateurs.

« Aucun art, écrit justement Noël Péri, n'approcha davantage de la sculpture vivante. » Péri observe encore : « Tout est prévu, et il n'est laissé que le moins possible à la liberté de l'acteur, dont le talent ne s'affirme que dans la précision aisée, dans la fermeté noble des gestes et des attitudes. »

Comme on peut s'intéresser au masque du *shite*, on peut admirer aussi son costume. Il est, parfois, d'une extrême somptuosité; et cette somptuosité sera plus éclatante encore dans la seconde partie du *Nô*. Le costume féminin est souvent une belle robe de brocart, parée de broderies aux vives couleurs, ouverte sur la poitrine, serrée par une cordelette qui la

fait légèrement bouffer dans le dos. Le costume masculin peut être un ancien costume de cour.

Le *shite* glisse quelques pas, s'avance lentement sur la galerie. Parfois un *shite-tzure*, plus rarement deux, également masqués, l'accompagnent. Le *shite* et son compagnon commencent à chanter sur le pont même, se faisant face lorsqu'ils chantent ensemble, tournés vers le public quand l'un d'eux chante seul.

Ayant fait connaître qui il est, — du moins quelle est sa personnalité coutumière, — le *shite* s'avance sur la scène. Il rencontre le *waki*. L'action s'engage.

A un moment donné, ou à plusieurs moments, le *shite* danse (le *waki* ne danse jamais). Cette danse n'a de commun que le nom avec celle de nos bals ou de nos dancings. Le *shite* parcourt la scène, accomplissant des mouvements harmonieux; parfois il frappe du pied, tourne sur lui-même, secoue les larges manches de son beau costume, agite son éventail. La danse, souvent fort lente, devient rapide, parfois trépidante, quand il s'agit d'exprimer des émotions vives, ou quand certains esprits, certains démons l'exécutent. On considère comme des danses certaines scènes de combat, dont tous les détails sont minutieusement réglés, y compris la mort du héros.

***

Cet art, — dont on vient de définir les lois principales et les caractéristiques essentielles, — exprime toute la vie intellectuelle, sentimentale, morale, religieuse, toute la vie profonde des Japonais aux XIVe, XVe et XVIe siècles. Il nous aide à en comprendre les formes supérieures, héroïsme, sagesse, noble générosité.

Quand on a eu la joie d'assister à un certain nombre de ces représentations, on garde une forte impression de la diversité des sujets traités en ce drame lyrique, dont on aurait pu craindre que, assujetti à des règles étroites, il arrive à souffrir d'une certaine monotonie.

Je me rappelle un drame pieux, qui fait respirer aux spectateurs une atmosphère d'étrange mysticité, *Yugio Yanagi, le saule de Yugio*. Un moine s'entretient avec le gardien d'un

temple; il parle d'un saint prêtre, Yugio, qui, jadis, ressuscita un saule mort. Justement le gardien du temple est l'esprit du saule. L'esprit apparaît, masque cadavérique, des cheveux blond blanc pendant sous un casque. Le chœur célèbre la bonté du Bouddha : « Grâce au Bouddha, même les arbres sans esprit ni cœur iront, un jour, au Paradis. »

Je me rappelle un délicieux *Nô* de printemps, *Hagoromo, la Robe de plumes.* Il se passe sur le promontoire de Mio, d'où l'on découvre le Fuji. Un pêcheur a trouvé une belle robe, rouge et or, parsemée de fleurs blanches, vertes et violettes : elle symbolise la mante de plumes qui sert d'ailes à une fée. La fée apparaît : beau masque féminin coiffé d'une sorte de mitre d'or, somptueuse robe toute dorée. Elle supplie le pêcheur de lui rendre sa mante de plumes, sans laquelle elle ne pourrait retourner au céleste séjour. Le pêcheur se fait prier; puis il cède, à condition que la fée exécute devant lui la danse d'Uzume. La fée danse, tandis que le chœur chante un magnifique éloge du Japon, et du printemps japonais.

Je me rappelle *Hachinoki, les Plantes en pot.* De pauvres gens, mari et femme, ont pour unique richesse un pot contenant trois arbres-nains, un prunier, un cerisier, un pin. Ils aiment ardemment ces trois plantes, se préoccupent constamment d'elles. — Un moine, par une tempête de neige, leur demande l'hospitalité. Ils le renvoient, car ils sont trop pauvres. Puis ils sont honteux d'avoir ainsi manqué de cœur : ils rappellent celui qu'ils venaient de repousser. Ils lui offrent tout le peu qu'ils possèdent; ils lui donnent à manger, la petite quantité de millet qui restait pour leur propre repas. Mais ils n'ont pas de bois pour faire du feu à leur hôte : ils sacrifient les arbres-nains. Le prêtre les remercie; ils lui retournent le remerciement : « C'est grâce à vous que nous avons chaud. » — Leur générosité est, d'ailleurs, récompensée à la fin de la pièce.

Je me rappelle *Fuji taïko, le tambour de Fuji.* Fuji a été assassiné par un rival, jaloux de son habileté à jouer du tambour. Un seigneur apporte à la famille de la victime ce tambour, et quelques souvenirs du mort. La femme et la fille du tambouriniste apprennent la terrible nouvelle. La

femme exécute autour du tambour une magnifique danse d'amour et de haine. Elle ne quitte pas du regard l'instrument que son mari aimait et qui a causé sa mort : elle s'en approche, elle s'en écarte; elle se jette sur lui et le frappe; elle le caresse; elle s'agenouille en le contemplant. Elle agite les manches de sa belle robe de brocart, violet et or : on dirait les gracieuses ailes d'un immense papillon.

Je me rappelle *Matsukaze, le Vent dans les pins*, un drame évoquant, dans un cadre poétique, un douloureux souvenir d'amour. Un moine contemple un pin, rappelant la mémoire de deux sœurs, *Matsukaze et Murasame, Vent dans les pins*, et *Averse printanière*, toutes les deux mortes d'amour. Il cherche une auberge où passer la nuit. Deux jeunes filles apparaissent : masque pâle, vêtement blanc, jupe rouge brodée. Elle appartiennent à une haute famille, mais sont tombées dans la misère, et travaillent comme servantes, en se cachant : elles vont au bord de la mer, chercher du sel, dans une charrette (figurée par une sorte de jouet d'enfant). Toutes deux sont profondément tristes, mettent l'éventail devant les yeux. Elles disent leur solitude : « Il n'y a de véritable ami que la lune en ce monde. » — Le prêtre leur demande l'hospitalité. Il finit par découvrir qu'elles sont les spectres des deux sœurs. L'une d'elles croit revoir son amant à travers les branches du pin; elle se précipite; mais sa sœur la retient : il ne faut pas chercher à saisir cette fugitive image; les choses de ce monde ne sont qu'un rêve... — L'une des sœurs revêt un manteau laissé par l'homme aimé; et elle exécute une danse d'une exquise mélancolie...[1].

1. On pourrait, même sans aller au Japon, se faire quelque idée des sujets traités dans les *Nô* en lisant le volume de Noël Péri précédemment cité et ses autres traductions. Quelques-uns de ces *Nô* sont magnifiques : *Atsumori*, où un guerrier qui s'est fait moine par remords rencontre l'esprit d'un ennemi tué par lui et où les deux adversaires se réconcilient; *Aya no tsuzume, le Tambourin de damas*, où l'esprit d'un vieillard amoureux, qui, bafoué, s'est suicidé, revient torturer la cruelle. — La *Littérature japonaise* d'Aston (traduction française, chez Colin, Paris, 1902) publie la traduction de *Takasago, la Haute-Grève*, où un gardien de temple rencontre l'esprit de deux pins « qui vieillissent ensemble » (ces pins symbolisent des époux aimants; et dans les fêtes de mariage, on chante souvent le cantique qui les glorifie). — On a essayé quelques adaptations du *Nô* en français. Au lycée de jeunes filles de Tunis, mesdemoiselles J. et C. Renauld ont fait jouer à leurs élèves l'adaptation d'un *Nô*, *L'Oreiller magique*, développant le thème que la vie est un songe.

***

Les exemples précédemment donnés permettent de faire sentir la diversité des thèmes développés dans les *Nô*. Mais il conviendrait, pour en mieux montrer l'intérêt dramatique, d'analyser avec plus de détails certains d'entre eux. Voici trois de ceux qui, à la scène, m'ont paru le plus émouvants : un *Nô* d'homme, *Nakamitsu*, un *Nô* de femme, *Funa Benkei*, un *Nô* exposant une scène de folie, *Sotoba Komachi*.

Le premier de ces *Nô* met en scène une aventure où se révèle la morale chevaleresque du moyen âge japonais.

Un prince, appartenant à la grande famille des Minamoto, est mécontent de son fils, qu'il a envoyé étudier, dans un temple, les écritures bouddhiques, et qui n'y a pas travaillé, donnant tout son temps à des exercices militaires. Il le rappelle, ainsi que le précepteur Nakamitsu, et le fils de celui-ci, compagnon habituel du jeune prince.

Le seigneur décide de punir son fils, coupable de lui avoir désobéi : il le condamne à mort. Nakamitsu s'interpose. Le père maintient sa décision : son fils aura la tête coupée; et il charge de cette cruelle mission Nakamitsu lui-même.

Le précepteur se désole : il regrette de n'être plus assez jeune : s'il était jeune, il demanderait qu'on lui coupe la tête à lui-même, et qu'on envoie la tête coupée au prince. Peut-être le prince s'y tromperait-il. Le fils de Nakamitsu entend ces paroles; il offre sa propre tête, et supplie son père de la couper : n'est-il pas un fils de guerrier? ne doit-il pas devenir un guerrier à son tour? le devoir du *samouraï* n'est-il pas de donner sa vie pour son *daïmyo*? qu'importe qu'il accomplisse ce devoir un peu plus tôt ou un peu plus tard? Le jeune prince n'accepte pas ce sacrifice : c'est lui seul que son père a condamné, lui seul qui doit être exécuté. Les deux jeunes gens rivalisent de générosité.

Ils s'agenouillent tous deux, devant Nakamitsu, qui a tiré l'épée. Un instant d'hésitation cruelle. Puis Nakamitsu fait le geste de couper la tête à son propre fils. Et il renvoie au temple bouddhique le jeune prince.

Le seigneur arrive, demande si son ordre a été exécuté, s'inquiète de savoir si son fils est mort en brave ou en lâche,

prie Nakamitsu de lui donner son propre fils qu'il adoptera et dont il fera son héritier. Nakamitsu répond que son fils n'a pas pu se résigner à la mort de son jeune seigneur : il a renoncé au monde, s'est fait moine.

Arrive un bonze, qui expose au prince toute la vérité. Apprenant le grand sacrifice de Nakamitsu, le prince pardonne à son fils. Le moine demande à Nakamitsu de danser de joie : le précepteur doit être si heureux d'avoir obtenu le pardon de son élève!

Nakamitsu danse. Quand même, à la fin de la danse, il met la main devant les yeux. Le chœur explique son geste : il pleure en pensant que son fils ne peut danser de joie avec lui, pour célébrer le pardon du jeune prince.

Le père renvoie son fils au temple, en lui faisant promettre de mieux étudier qu'il ne l'a fait. Longs regards d'adieu entre Nakamitsu et le jeune prince. Nakamitsu met à nouveau la main devant les yeux. Le chœur explique son geste : il pleure non parce qu'il a perdu son fils, mais parce qu'il pense que son fils ne pourra plus jamais servir son jeune maître.

***

Funa Benkei, Benkei en bateau, est un *Nô* dont le *shite* est, dans la première partie, une femme, dans la seconde, un esprit. Le drame met en scène quelques personnalités célèbres du XIIe siècle, Yoshitsune, un jeune héros d'une extraordinaire vaillance, son fidèle suivant Benkei, son amante Shizuka.

Arrivent le *waki,* Benkei, et le *kogata,* Yoshitsune. Yoshitsune est un tout jeune homme; casque noir tenu par des cordelettes blanches, veste bleu foncé brodée d'or, large pantalon blanc, l'épée au côté. Benkei est grand, tête nue, enveloppé dans un manteau blanc. S'agenouillant devant son maître, il lui rappelle qu'un guerrier ne doit pas emmener de femme avec lui à la guerre; il l'invite à congédier son amante. Yoshitsune promet de faire son devoir.

On attend. Arrive le *shite,* Shizuka : beau masque poli de jeune femme, aux cheveux bien lisses, somptueuse robe orange brodée d'or et de fleurs de couleurs douces. Elle s'avance à pas glissants.

Benkei va au-devant d'elle, sur la galerie. Il lui apprend le départ pour la guerre et lui transmet l'ordre de se retirer. Shizuka est persuadée que c'est là une invention de Benkei; elle veut parler à son seigneur. Elle se dirige vers lui, lentement, le regard fixe, comme une hallucinée.

Yoshitsune la remercie d'être venue, mais il lui répète l'ordre cruel. Shizuka s'excuse auprès de Benkei, exprime le remords d'avoir mis sa parole en doute. Puis elle met sa main devant les yeux; elle se soumet, sans tenter de cacher sa détresse : « Je ne suis qu'un pauvre être sans valeur. Mais quand nous reverrons-nous?... Il n'y a rien de plus triste qu'une séparation... »

Benkei la prie de danser une dernière fois. On fixe sur la tête de la jeune femme un casque doré. Shizuka paraît hésiter, puis frappe du pied deux fois, puis danse. Danse de tristesse, et sans doute, en même temps, d'espoir secret; suprême tentative de séduction peut-être... La jeune femme danse d'abord lentement, comme accablée par son malheur. Puis elle se redresse, tourne sur elle-même, s'approche de son amant, s'éloigne de lui, joue de l'éventail, l'ouvre, le referme, l'élève au-dessus de sa tête...

Tout d'un coup, Yoshitsune s'avance vers elle. Elle cesse de danser, ôte son casque. Tous deux s'agenouillent face à face. Ils se regardent longuement. Ensemble ils mettent la main devant les yeux. Puis tous deux se lèvent, se tournent le dos. Shizuka, à pas lents, se retire, — pendant qu'à l'orchestre la flûte fait entendre des sons déchirants.

Moment sublime. Je ne connais pas, dans le théâtre universel, de scène plus émouvante. Elle évoque, en bref, toute la souffrance de tous les départs. On ressent, d'un choc, la cruauté de toutes les séparations qu'ont subies les amants, depuis qu'il y a sur terre des hommes et des femmes, et qui s'aiment.

La seconde partie du *Nô*, moins émouvante, n'est pas cependant sans intérêt. On apporte ces lattes unies en une sorte de proue qui symbolisent le plus schématique des bateaux (*Steamer*, murmure à mon oreille mon compagnon japonais, dont l'anglais n'est pas impeccable). Yoshitsune et Benkei prennent place dans le bateau. Un batelier rame. A l'orchestre, les tambourins et le tambour à baguettes

décrivent un orage. — La jalousie de Shizuka s'incarne en un esprit hostile, Tomomori. Le *shite* reparaît sous cette forme nouvelle : terrifiant masque à deux cornes, énorme chevelure rouge, robe bleue et or, une longue lance et une épée dans les mains. Il s'avance à grandes enjambées, se jette sur le petit Yoshitsune. Menacé par la longue lance, le jeune héros tire sa courte épée : joli geste d'inutile vaillance. Mais Benkei agite son moulin à prière : le mauvais esprit, dompté, s'agenouille, puis se retire.

***

Sotoba Komachi, Komachi au stoupa, peut être considéré comme un *Nô* dont le *shite* est une femme. C'est aussi un *Nô* exposant une scène de folie. Je l'ai vu, à Osaka, jouer comme quatrième drame : c'est le rang qu'occupent habituellement les *Nô* de folie (la troisième place, réservée aux *Nô* de femme, était occupée, ce jour-là, par *Matsukaze*) [1].

Pour comprendre ce très beau drame, il faut savoir qui était Komachi, et se rappeler ce qu'est, pour les Bouddhistes, un stoupa.

Komachi était une grande dame du IXe siècle, poétesse admirée, fêtée à la cour impériale et célèbre pour sa beauté. Elle poussait la coquetterie jusqu'à la cruauté. Le général de Fukakusa lui ayant avoué son amour, elle promit d' « écouter ce qu'il avait à lui dire », s'il consentait à coucher cent nuits consécutives sur un escabeau. « C'est chose facile », répondit l'amoureux. Toutes les nuits, par le vent, par la pluie, par la neige, il venait coucher sur l'escabeau, et il traçait une marque indiquant le nombre de nuits déjà passées. Il y coucha quatre-vingt-dix-neuf nuits. Mais, le lendemain, son père mourut subitement. Le général dut rester auprès du mort, par devoir filial. La poétesse lui envoya un poème ironique pour lui faire constater que, s'il avait marqué sur l'escabeau quatre-vingt-dix-neuf nuits, c'est à son compte à elle qu'elle inscrivait la centième. — Une autre légende fait mourir le général lui-même le jour qui précéda la centième nuit. — Dans

1. Le *nô Sotoba Komachi* a été traduit en français par Noël Péri (*Cinq Nô*, pp. 158 et suiv.).

sa vieillesse, Komachi, éloignée de la cour, vécut dans la solitude et tomba dans la misère.

Le stoupa est un symbole bouddhique, d'un caractère particulièrement sacré. C'est, généralement, une colonne faite de cinq parties étagées, qui peut être formée de matériaux différents, pierre, bois, etc., et avoir des dimensions diverses. Le stoupa représente les cinq éléments, terre, eau, feu, vent, espace, et aussi les cinq points cardinaux (nord, sud, est, ouest, centre). Il représente encore cinq Bouddhas, ou cinq aspects du Bouddha. Il symbolise ainsi l'Univers, le Bouddha, et l'identité fondamentale de l'Univers et du Bouddha : car tous les êtres, toutes les choses participent à l'essence du Bouddha idéal.

Au début du *Nô* s'avancent le *waki* et le *waki-tzure* : ce sont deux moines, manteau brun sur robe verdâtre et pantalon blanc, bonnet vert foncé sur la tête. Ils se présentent au public, s'applaudissent d'avoir, dans l'universelle transmigration, reçu la forme humaine, et d'être devenus des moines. Ils s'arrêtent pour se reposer.

Entre le *shite*. On ne voit pas son masque, dissimulé par un grand chapeau-cloche noir; mais on devine une vieille femme. Elle porte un grand manteau gris sur une robe jaune. Elle s'avance lentement, lentement, tête baissée, genoux ployés, appuyée sur un bâton. Pendant la traversée du pont, elle s'arrête à plusieurs reprises, comme à bout de forces. C'est une solennelle expression de la misère humaine.

Elle chante, d'une voix grave et triste. Autrefois, elle était belle : ses cheveux soyeux étaient semblables à l'aile du martin-pêcheur (au Japon, on estime surtout les cheveux si noirs qu'ils paraissent avoir des reflets bleus); on l'admirait plus que les fleurs s'ouvrant au matin; ses chants étaient ceux du rossignol. Maintenant elle est la plus repoussante des vieilles femmes; elle redoute surtout d'être aperçue par des gens qui pourraient la reconnaître.

Épuisée, elle s'avance lentement vers un stoupa de bois, qu'elle prend pour un simple tronc d'arbre. Elle ôte son grand chapeau : on aperçoit un lamentable masque de vieille femme, gris et creusé, d'où pendent des cheveux d'un blanc sale. Elle se laisse tomber sur le stoupa, son bâton à la main droite, son chapeau à la main gauche.

Le *waki* se lève, s'afflige de voir une mendiante en une telle décrépitude, lui explique qu'elle est assise sur un stoupa, qu'elle doit se lever et aller se reposer ailleurs.

D'abord immobile de fatigue, puis tournant lentement son visage vers son interlocuteur, Komachi conteste qu'il s'agisse d'un stoupa; puis, acceptant cette supposition, elle réfute les arguments par lesquels le moine prétend lui interdire de s'asseoir sur un stoupa. Le stoupa symbolise l'Univers : le corps humain ne contient-il pas aussi les cinq éléments? pourquoi établir entre eux une séparation? — Le stoupa symbolise le Bouddha : pourquoi ne pas se reposer sur lui? La diversité des apparences n'a aucune importance : la méchanceté et la pitié, la stupidité et l'intelligence, le mal et le bien, l'illusion et l'illumination, ne sont-ce pas les apparences diverses d'une même réalité profonde?

Les moines admirent l'intelligence de la pauvre vieille; posant leur chapelet à terre, ils s'inclinent devant elle par trois fois. Komachi, satisfaite, compose un petit poème ironique : « S'asseoir sur le Bouddha! au Paradis ce serait mal; mais hors de là, quel inconvénient y a-t-il? »

Les moines demandent son nom à cette étrange mendiante. La main avec laquelle la vieille tient sa canne tremble d'émotion. Komachi se lève, quitte le stoupa, paraît s'effondrer sur le sol, y reste un genou à terre, dépose son chapeau devant elle, met sa pauvre vieille main devant ses yeux. Elle fait connaître qui elle est; et les moines et le chœur la plaignent. Autrefois Komachi était une femme répandant la joie; sa beauté brillait comme une fleur; ses sourcils noirs étaient semblables à des fourmis arquées (les femmes se rasaient alors les sourcils et s'en peignaient d'autres, plus haut, sur le front, pour accentuer l'étroitesse du haut du visage). Ses robes de fin damas remplissaient ses coffres. Maintenant sa tête, aux cheveux embroussaillés, est couverte de givre. Elle porte un manteau de paille déchiré, n'a dans son sac qu'un vêtementsouillé de sueur et de poussière, n'a, pour manger, qu'une galette sèche de millet. Parfois une folie s'empare d'elle...

Elle prend son bâton à deux mains, s'appuie sur lui pour arriver à se relever, se relève lentement, s'approche des

moines, beugle sourdement un lamentable appel, tend son chapeau pour recevoir une aumône.

La folie, annoncée, s'empare d'elle. « Moines, dit-elle, je veux aller vers Komachi ». — « Mais tu es toi-même Komachi? » — Non, l'esprit de Fukakusa vient de s'emparer d'elle : « Ah! qu'ils furent nombreux, ceux qui aimèrent Komachi! Mais Fukakusa l'aima plus qu'eux tous! Ah! que je l'aime! Ah! que je l'aime! »

Elle regarde de divers côtés comme si elle cherchait quelqu'un. Et l'on sent, — prodige de l'art, — qu'elle devient un autre être, que la vieille mendiante se transforme en un jeune amant... Elle veut courir vers l'escabeau sur lequel elle avait condamné le général à passer cent nuits.

Elle se dirige vers l'habilleur. On lui ôte son chapeau et sa canne; on met sur sa tête l'*éboshi*, la haute coiffure noire que portaient les hommes à la cour; on la revêt d'un grand manteau bleu ciel, brodé de larges fleurs blanches et de petites fleurs roses. Elle s'avance éventail en main.

Pendant que le chœur rappelle l'ardeur amoureuse avec laquelle Fukakusa, par le vent, par la pluie, par la neige, allait coucher, quatre-vingt-dix-neuf nuits, sur son escabeau, le *shite* danse. Danse magnifique (mon compagnon me dit que l'acteur jouant ce rôle particulièrement difficile est un vieillard de soixante-dix ans, d'un talent réputé). On sent à la fois, en cette danse, la vieille femme, qui en est l'exécutante, et le jeune homme, dont l'esprit la possède. Et l'on contemple, émerveillé, ses tours et détours, les grands gestes de ses manches ou de son éventail.

Enfin Komachi redevient elle-même; elle s'accroupit à demi en un geste d'humilité; elle se repent, elle tend et incline son éventail, comme pour offrir des fleurs au mort. Et pendant qu'elle se retire, lentement, le chœur chante des paroles de pitié bouddhique : « Il faut prier, entrer dans la voie de l'illumination... »

***

L'intérêt du *Nô* n'est pas seulement dramatique; il est aussi, — pour les Japonais il est surtout, — lyrique.

Le *Nô* est fait alternativement de passages en prose poé-

tique, et de vers de douze syllabes, partagés en deux hémistiches de sept et cinq syllabes.

L'Européen le plus averti ne peut en goûter toutes les beautés. Il ne peut, par exemple, sentir le charme que les Japonais trouvent aux *kenyogen*, ou mots à double sens, qui abondent dans le *Nô* : ce *mot-pivot* est pris avec l'une de ses significations à la fin d'une phrase, avec l'autre au début de la suivante; c'est, écrit Chamberlain, « une sorte de gond sur lequel deux portes tournent, de façon que la première partie de la phrase poétique n'a pas de fin logique, la seconde partie pas de commencement logique; elles s'emboîtent l'une dans l'autre, et la phrase n'a pas de construction possible... Pour les Japonais, l'impression produite par ces deux vers enchaînés est ravissante au possible, passant comme ils le font sous les yeux du lecteur, telle une suite d'images fugaces, indécises, gracieuses et suggestives ». Peut-être le charme que trouvent les Japonais à ces jeux de mots poétiques est-il un peu analogue au plaisir que donnent certains vers, illogiques ou peu compréhensibles, mais musicaux et caressants de Mallarmé.

Cependant, même à travers une bonne traduction, — comme le sont les traductions anglaises de Chamberlain ou les traductions françaises de Noël Péri, — on peut apprécier la profondeur philosophique et, dans une certaine mesure, le charme lyrique du *Nô*. En toute langue cette pensée serait belle : « Même pour un mendiant aveugle il reste le parfum des fleurs. » En toute langue on peut goûter les poétiques images que le texte des *Nô* fait passer devant nos yeux, fleurs de pruniers, fleurs de cerisiers, feuilles d'automne, aiguilles éternellement vertes des pins, perles de rosée dans les lianes, mélancoliques cloches du soir.

***

Entre les *Nô* se jouent de petites comédies, ou farces, les *kyogen* (littéralement : *paroles folles*), destinées à reposer l'attention du public, qui les écoute sans recueillement, mais parfois y rit de bon cœur.

Les *kyogen* remontent à la même époque que les *Nô*. Ils

sont écrits dans la langue parlée alors. Ils sont joués par des acteurs en costume tout simple. Le personnage principal est fréquemment un serviteur inintelligent ou malicieux.

Les *kyogen* mettent souvent en scène des anecdotes joviales sans prétention, roulent sur un simple calembour. Parfois ils s'appliquent à la vie religieuse ou à la vie sociale, comme le *Nô*, mais dans un esprit exactement opposé. Le *kyogen* plaisante et, au besoin, ridiculise les seigneurs féodaux, les bonzes, les dieux eux-mêmes.

Voici, par exemple, trois de ces petites farces.

Une courtisane pleure : son riche amant va la quitter. Mais ces larmes sont feintes; elle les cherche dans une tasse pleine d'eau. Un valet verse de l'encre dans la tasse. La courtisane se noircit le visage, aux éclats de rire des assistants.

Un vieux mari veut aller chez sa maîtresse; mais comment tromper la jalousie de sa femme? Il lui annonce qu'il va accomplir une grave cérémonie religieuse : il se retirera dans sa chambre et, enseveli sous un suaire, y méditera sur le néant des choses humaines... La vieille, qui a des soupçons, soulève le suaire, y découvre son domestique. Elle le chasse et prend sa place. Au matin, le mari rentre, fier de ses exploits nocturnes; il conte au valet, qu'il croit caché sous le suaire, ses amours, les plaisanteries que sa maîtresse a faites sur sa femme. Le suaire se soulève; la vieille se montre, poursuit à coups de balai son mari qui s'enfuit en criant.

Deux seigneurs, deux daïmyo, se rendent à Kyoto. Ils se plaignent d'être sans domestique. Sur la route, ils prennent à leur service un inconnu qui cherche un emploi. Ils lui font porter leurs grandes épées, se moquent de sa maladresse à les tenir. Mais voici que le serviteur tire l'épée et les en menace. Il les contraint ainsi à lui livrer leurs petites épées. Les ayant désarmés il emploie à plusieurs reprises le procédé qui lui a si bien réussi une première fois, en dépit des protestations des seigneurs : l'épée à la main, il leur enlève leurs manteaux; il les oblige, pour sa propre distraction, à se battre comme des chiens, puis comme des coqs, puis à imiter l'attitude des Daruma sans jambes. Il s'amuse prodigieusement. Enfin il se sauve avec les manteaux et les épées laissant les seigneurs tout penauds.

Quand on assiste, pour la première fois à une représentation de *Nô*, on s'intéresse, surtout, à l'extérieur du drame; au pittoresque des masques, à la somptuosité des costumes, à la beauté plastique des attitudes, des gestes, des danses.

Par la suite, l'admiration se tourne vers l'intérieur de la pièce, s'adresse à l'action elle-même : on goûte la beauté dramatique d'une œuvre aux lignes pures qui, avec discrétion, mais d'une façon saisissante, exprime toute la vie héroïque et religieuse, toute la vie profonde d'une grande époque.

Enfin, quand on peut suivre les *Nô* dans leur texte même, fût-ce à travers une traduction, on en apprécie mieux encore la distinction et la noblesse : on savoure la beauté lyrique de la forme, unie à la profondeur philosophique de la pensée. Le *Nô* apparaît l'une des formes les plus hautes de l'art universel.

Peut-être les moines bouddhistes qui ont, il y a des siècles, composé ces drames, souhaiteraient-ils que, surtout, nous en tirions une leçon morale, inspirée de leurs plus chères croyances. Le monde visible est une suite d'apparences instables, d'images fugitives : à cet asile d'un instant n'attachons pas notre cœur. Mais puisque, dans l'universelle transmigration, nous avons, momentanément, pris la forme humaine, tâchons de vivre la vie avec courage, avec sagesse, avec bonté.

FÉLICIEN CHALLAYE

ROUTE DES INDES[1]

IV

La bridge-party ne fut pas un succès... au moins elle ne fut pas ce que Mrs. Moore et miss Quested avaient l'habitude d'appeler un succès. Elles s'y rendirent de bonne heure puisque c'était en leur honneur qu'on donnait la réunion, mais la plupart des hôtes hindous étaient arrivés de meilleure heure encore, et, massés au bout le plus éloigné du tennis, ils demeuraient debout sans bouger.

— Il est tout juste cinq heures, — dit Mrs. Turton. — Mon mari va arriver de son bureau dans un moment et va mettre la chose en train. Je n'ai aucune idée de ce que nous devons faire. C'est la première fois que nous donnons une party de ce genre au club. Mr. Heaslop, quand je serai morte et enterrée, donnerez-vous de ces sortes de réunions? C'en est assez pour faire se retourner dans sa tombe le vieux type de Burra Sahib.

Ronny se mit à rire avec déférence.

— Vous désiriez voir quelque chose qui ne fût pas pittoresque, et nous vous l'offrons, — fit-il remarquer à miss Quested. — Que pensez-vous du Frère aryen avec un casque et des guêtres?

Ni Adela ni Mrs. Moore ne répondirent. Elles considéraient avec quelque tristesse le spectacle offert par le tennis. Non, ce n'était pas pittoresque; l'Orient, abandonnant sa magnifi-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril.

cence séculaire, descendait en une vallée dont aucun homme ne pouvait apercevoir la fin.

— Ce dont il faut bien se souvenir, c'est qu'aucun de ceux qui sont ici ne compte; ceux qui comptent ne viennent pas, n'est-ce pas, Mrs. Turton?

— Parfaitement exact, — dit la grande dame en se redressant.

Elle se « maintenait au-dessus » suivant son expression... non pas en vue d'un événement susceptible de se produire cet après-midi ni cette semaine, mais pour le vague hasard d'un haut fonctionnaire passant par là et évaluant son rang social. La plupart de ses manières, en public, étaient empreintes de cette réserve.

Ayant obtenu son approbation, Ronny continua :

— Les Hindous cultivés ne nous serviront à rien s'il y a bataille. Il est simplement inutile de se les concilier, voilà pourquoi ils ne comptent pas. La plupart d'entre eux sont rebelles au fond du cœur et le reste s'enfuirait en hurlant. Les cultivateurs — c'est une autre histoire. Le Pathan — celui-là est un homme si l'on veut. Mais tous ces gens-ci, ne pensez pas qu'ils soient l'Inde.

Il montra du doigt la ligne sombre de l'autre côté de la cour; çà et et là un pince-nez brillait, un soulier s'esquivait, comme conscient du mépris qu'il provoquait. Le costume européen s'était abattu sur eux comme une lèpre. Peu avaient cédé entièrement, mais nul n'en était exempt. Il y eut un silence lorsque Ronny eut achevé de parler, des deux côtés de la cour; du moins, quelques dames vinrent se joindre au groupe des Anglais, mais leurs paroles semblaient mourir aussitôt prononcées. Quelques milans planaient sur leurs têtes, impartiaux; au-dessus des milans passait la masse d'un vautour, et, avec une impartialité que rien ne dépassait, le ciel, sans coloration profonde, mais translucide, jetait à flots sa lumière par tout son cercle. Il semblait improbable que la série s'arrêtât là. Au delà du ciel, ne doit-il pas y avoir quelque chose qui embrasse et domine tous les cieux, plus impartial même que ceux-ci? Au delà, de nouveau...

Ils parlaient de *Cousine Kate.*

Ils avaient tenté de reproduire sur la scène leur propre

attitude devant la vie, et de figurer cette classe moyenne d'Anglais qu'ils étaient en réalité. L'année suivante ils joueraient *Quality Street* ou *The Yeomen of the Guard.* En dehors de cette incursion annuelle, ils laissaient là toute littérature. Les hommes n'avaient pas de temps à lui consacrer, les femmes ne faisaient rien qu'elles ne pussent partager avec eux. Leur ignorance des arts était grande, et ils ne laissaient échapper aucune occasion de s'en vanter entre eux; c'était l'esprit de collège qui fleurissait avec plus de vigueur qu'il ne peut encore le faire en Angleterre.

S'occuper des Hindous était trop « métier »; s'occuper des arts était la marque d'une mauvaise éducation, et Ronny avait grondé sa mère quand elle s'était inquiétée de son violon : un violon était presque une immoralité, et à coup sûr pas un genre d'instrument dont on puisse parler en public. Mrs. Moore remarquait maintenant à quel point les jugements de son fils étaient devenus pleins de tolérance et conventionnels. Lorsqu'ils avaient vu *Cousine Kate* ensemble, à Londres, il avait dédaigné la pièce; maintenant il la disait bonne, afin de ne heurter les sentiments de personne. Une « aigre critique » avait paru dans un journal du pays, « une chose qu'aucun blanc n'aurait pu écrire », comme disait Mrs. Lesley. La pièce y était louée, il est vrai, de même que la mise en scène et l'ensemble de la soirée, mais l'article contenait la phrase suivante : « Miss Derek, si charmant que soit son jeu, manquait de l'expérience nécessaire, et de temps à autre avait oublié son rôle. » Ce rien d'innocente critique avait profondément offensé non pas en vérité miss Derek, qui était aussi dure que des griffes, mais ses amis. Miss Derek n'appartenait pas à Chandrapore. Elle s'y était arrêtée pour une quinzaine chez les Mc. Bryde (le mari était le chef de la police), et elle avait eu la bonté de boucher un trou dans l'interprétation au dernier moment. Une jolie impression de leur hospitalité qu'elle emporterait avec elle!

— Au travail, Mary, au travail! — cria le gouverneur en touchant l'épaule de sa femme avec sa badine.

Mrs. Turton se leva avec embarras.

— Que voulez-vous que je fasse? Oh! ces femmes de purdah! Je n'avais jamais pensé qu'aucune dût venir. Oh! mon ami!

Un petit groupe de dames hindoues s'était formé en un troisième coin du jardin, non loin d'une petite maison d'été où les plus timides s'étaient déjà réfugiées. Les autres, debout, ne montraient que le dos, le visage au ras d'arbustes en bordure. A peu de distance, leurs parents mâles, debout aussi, surveillaient les événements. Le spectacle était significatif : un îlot découvert par la marée et qui doit grandir.

— Il me semble que ce serait à elles à venir me trouver!

— Allons, Mary, exécutez-vous.

— Je ne veux toucher la main à aucun homme, à moins qu'il ne soit le Nawab Bahadur.

— Qui avons-nous, en somme? — Il jeta un coup d'œil sur le groupe des hommes. — Hum! Hum! Beaucoup de ceux qu'on attendait. Nous savons pourquoi celui-ci se trouve là, j'imagine... c'est à cause de ce contrat; celui-là veut me prendre par le bon côté à propos de Mohurram, cet autre est l'astrologue qui désire esquiver les règlements municipaux de construction, cet autre est le fameux Parsi et cet autre... Hé! l'y voilà... en plein dans nos roses trémières. Tiré la rêne gauche au lieu de la droite! Tout comme d'habitude.

— On ne devrait jamais les laisser entrer en voiture, c'est si mauvais pour eux; — dit Mrs. Turton qui avaient enfin entrepris de marcher vers la maison d'été accompagnée de Mrs. Moore, de miss Quested et d'un terrier. — De toute façon, je ne sais pourquoi ils viennent. Ils détestent cela autant que nous. Parlez-en à Mrs. Mc-Bryde. Son mari la contraignait de donner des purdah-parties, tant qu'à la fin, elle fit grève.

— Mais ceci n'est pas une purdah-party, — corrigea miss Quested.

— Oh! à coup sûr, — fut la réponse hautaine.

— Voulez-vous avoir la bonté de nous dire qui sont ces dames? — demanda Mrs. Moore.

— Vous êtes leurs supérieures en tout cas, ne l'oubliez pas. Vous êtes supérieures à toutes les femmes dans l'Inde excepté une ou deux Ranis, et elles ne sont que vos égales.

S'avançant, elle serra les mains des dames et prononça quelques paroles de bienvenue en urdu. Elle avait appris

cette langue, mais uniquement pour donner des ordres à ses domestiques, de sorte qu'elle ne connaissait aucune forme plus polie et ne savait employer les verbes qu'à l'impératif. Aussitôt son discours fini, elle demanda à ses compagnes :

— Est-ce bien là ce que vous désiriez?

— Dites, je vous prie, à ces dames que nous voudrions bien pouvoir parler leur langue, mais que nous arrivons à peine dans le pays.

— Peut-être parlons-nous un peu la vôtre, — dit une des dames.

— Eh quoi! elle comprend, — dit Mrs. Turton.

— Eastbourne, Piccadilly, High Park Corner, — dit une autre dame.

— Oui, elles parlent anglais.

— Mais alors nous pouvons causer : quelle joie! — cria Adela le visage illuminé.

— Elle connaît aussi Paris, — dit l'un des spectateurs.

— Évidemment elles passent par Paris, — dit Mrs. Turton comme si elle eût donné l'itinéraire d'oiseaux migrateurs.

Elle était devenue plus distante depuis qu'elle avait découvert que quelques femmes du groupe étaient occidentalisées et qu'elle pouvait les juger selon ses propres canons.

— La petite dame, c'est ma femme, c'est Mrs. Bhattacharya, — expliqua le spectateur, — la grande dame, c'est ma sœur, c'est Mrs. Das.

La petite et la grande dames arrangèrent toutes deux leurs saris et sourirent. Il y avait dans leur attitude une curieuse hésitation, comme si elles eussent cherché une formule nouvelle que l'Orient ni l'Occident ne pouvaient leur fournir. Quand le mari de Mrs. Bhattacharya prit la parole, elle se détourna de lui, mais sans songer à regarder les autres hommes. A vrai dire, elles étaient toutes instables, courbées de crainte, puis se redressant avec des rires sans motif, de petits gestes de reprise ou de désespoir à chaque parole prononcée, tantôt caressant le terrier et tantôt crispées de peur devant lui. Miss Quested tenait à présent l'occasion désirée; des Hindous amis étaient devant elle et elle tentait d'engager conversation avec eux, mais elle sentait qu'elle se heurtait en vain à un mur de politesse qui ne lui renvoyait rien qu'un

écho. Chacune de ses paroles soulevait sans distinction un murmure suppliant qui devint un murmure attristé lorsqu'elle laissa tomber son mouchoir. Elle essaya de ne rien dire pour voir quel serait l'effet de son silence, mais, à son exemple, les dames se turent. Mrs. Moore ne réussit pas davantage. Mrs. Turton les attendait avec une expression détachée; elle avait compris dès le début quelle absurdité tout cela représentait.

Lorsqu'elles prirent congé, Mrs. Moore eut un élan et dit à Mrs. Bhattacharya dont elle aimait le visage :

— Nous permettriez-vous d'aller vous rendre visite un de ces jours?

— Quand? — répondit-elle en s'inclinant avec grâce.

— Le jour qui vous conviendra.

— Tous les jours me conviennent.

— Mercredi...

— Parfaitement.

— A quelle heure?

— A toute heure.

— Dites-nous celle que vous préféreriez. Nous sommes tout à fait étrangères à votre pays, et ignorantes du moment où vous recevez des visites, — dit miss Quested.

Mrs. Bhattacharya ne paraissait pas en savoir plus long. Son attitude marquait qu'elle avait toujours su, depuis que les mercredis existaient, que, l'un d'eux, des dames anglaises lui rendraient visite, et qu'elle demeurait toujours là, toujours chez elle. Tout lui agréait et rien ne l'étonnait. Elle ajouta :

— Nous partons aujourd'hui pour Calcutta.

— Oh vraiment? — dit Adela ne saisissant pas d'abord ce qu'impliquait cette phrase. Puis elle s'écria : — Mais dans ce cas, nous ne vous trouverons pas.

Mrs. Bhattacharya n'éleva pas d'objection. Mais son mari cria de sa place :

— Oui, oui, venez nous voir mercredi.

— Mais vous serez à Calcutta.

— Non, non, nous n'y serons pas.

Il adressa rapidement quelques mots à sa femme en bengali.

— Nous vous attendrons mercredi.

— Mercredi, — répéta en écho la femme.

— Mais vous n'avez pas pris cette terrible décision de remettre votre voyage pour nous recevoir? — s'exclama Mrs. Moore.

— Évidemment non, nous en sommes incapables, — dit-il en riant.

— Je crois que si, au contraire. Oh! je vous en prie, cela me chagrine plus qu'on ne peut dire.

Tous riaient maintenant, mais sans laisser croire à une bévue. Suivit une informe discussion durant laquelle Mrs. Turton se retira, souriant à ses propres pensées. Le résultat fut qu'elles viendraient le mercredi, mais tôt dans la matinée de façon à ruiner le moins possible les plans des Bhattacharya, et il fut décidé en outre que Mrs. Bhattacharya enverrait chez elles une voiture avec des domestiques pour montrer le chemin. M. Bhattacharya savait-il où elles habitaient? Évidemment oui, il le savait, il savait tout, et il rit de nouveau. Elles prirent congé au milieu d'un voletis de politesses et de sourires, et trois dames, qui n'avaient jusque-là pris aucune part à la réception, jaillirent soudain du pavillon semblables à des hirondelles aux couleurs exquises, pour leur faire leurs salams.

Le Gouverneur, cependant, avait fait sa tournée. Il fit des remarques aimables et quelques plaisanteries qu'on applaudit bruyamment, mais il en savait long sur chacun de ses hôtes, et marqua par suite peu d'empressement. Lorsqu'ils n'avaient pas triché, c'était une affaire d'opium, de femmes, ou pire, et même les « désirables » cherchaient à lui soutirer quelque chose. Il pensait qu'une « bridge-party » faisait du bien plutôt que du mal, sans quoi il n'en eût pas donné une, mais il n'avait pas d'illusions, et, le moment venu, il rejoignit l'extrémité anglaise de la pelouse. Il laissa derrière lui des impressions diverses. La plupart des invités, et en particulier les plus humbles et les moins anglicisés, montraient une franche reconnaissance. On peut inscrire comme un profit durable le fait qu'un si haut fonctionnaire vous ait adressé la parole. Peu leur importait d'être restés si longtemps debout et pour si peu de chose; lorsque sept heures sonnèrent on dut les prier de sortir. D'autres étaient reconnaissants avec

plus d'intelligence. Le Nawab Bahadur, indifférent au profit et à la distinction qu'on lui avait marquée, était touché de la simple bonté qui devait avoir présidé à cette démarche. Il en connaissait les difficultés. Hamidullah pensait aussi que le Gouverneur avait joué franc jeu, mais d'autres, comme Mahmoud Ali, étaient cyniques; ils étaient fermement convaincus que Turton n'avait donné la party que sur l'ordre de fonctionnaires supérieurs, et demeuraient d'un bout à l'autre consumés de rage impuissante; ils en infectèrent quelques visiteurs enclins pour leur part à des vues plus saines. Mahmoud Ali n'en était pas moins joyeux d'être venu. Rien de plus fascinant qu'une châsse, surtout si on l'ouvre rarement : il se réjouissait de pouvoir observer le rituel d'un club anglais et d'en faire ensuite la caricature à ses amis.

Après Mr. Turton, le fonctionnaire qui s'acquitta le mieux de ses devoirs fut Mr. Fielding, le Principal du petit collège anglais. Il connaissait peu le district, moins encore les vices de ses habitants, ce qui lui permettait un état d'esprit moins cynique. Athlétique et d'humeur joyeuse, il se multipliait, commettant de nombreux impairs que les parents de ses élèves tâchaient de réparer, car il en était aimé. Lorsque vint l'heure des rafraîchissements, il ne se retira pas au camp anglais, mais se brûla le gosier de *gram*. Il parla à n'importe qui et mangea n'importe quoi. Il apprit que les deux dames nouvellement arrivées d'Angleterre avaient eu grand succès, et que leur désir poli de vouloir rendre visite à Mrs. Bhattacharya avait charmé non seulement cette dernière, mais tous les Hindous qui en avaient eu connaissance. Mr. Fielding en fut aussi charmé. Quoiqu'il connût à peine les deux dames, il décida d'aller leur dire le plaisir qu'avait donné leur attitude amicale.

Il trouva la plus jeune seule. Elle contemplait par une entaille de la haie de cactus les lointaines collines de Marabar qui s'étaient approchées en rampant, comme elles en avaient l'habitude au coucher du soleil; si le coucher du soleil avait duré assez longtemps, elles auraient atteint la ville, mais il était bref parce que tropical. Il lui dit ce qu'il avait appris, et elle en fut si heureuse et le remercia de si bon cœur qu'il l'invita à venir avec sa compagne prendre le thé chez lui.

— J'irai très volontiers, — dit-elle, — et Mrs. Moore aussi, j'en suis certaine.

— Je vis tout à fait en ermite, voyez-vous.

— C'est bien le meilleur en ce pays.

— Mon travail et mille autres choses m'empêchent de monter souvent au club.

— Je sais, je sais, mais nous, par contre, n'en descendons jamais. Je vous envie de vivre au milieu des Hindous.

— Vous plairait-il d'en rencontrer un ou deux?

— Beaucoup, je vous assure, c'est ce que je demande sans cesse. La réunion d'aujourd'hui me donne tant de colère et de chagrin. Je crois que mes compatriotes sont devenus fous ici. A quoi sert d'inviter des hôtes pour ne pas les traiter convenablement? Vous êtes, avec Mr. Turton et peut-être Mr. Mc-Bryde, les seuls qui fassiez preuve de la plus ordinaire politesse. J'ai vraiment honte des autres, et cela va de mal en pis.

Elle disait vrai. Les Anglais avaient eu l'intention d'être meilleurs joueurs, mais ils en avaient été empêchés par l'assemblée de leurs femmes qui les retenaient auprès d'elles, leur demandaient du thé, des nouvelles de leurs chiens, etc... Quand le tennis commença, la barrière devint infranchissable. On avait espéré que quelques parties s'engageraient entre l'Orient et l'Occident, mais on n'y pensa plus et les terrains furent accaparés par les couples habituels du club. Fielding en était choqué aussi, mais il n'en dit rien à la jeune fille, car il avait trouvé quelque chose de trop théorique dans son indignation.

Lui plairait-il d'entendre de la musique hindoue? demanda-t-il; il y avait, en bas, au collège, un vieux professeur qui chantait.

— Oh! nous voulions précisément en entendre. Et connaissez-vous le docteur Aziz?

— Par ouï-dire. Je ne le connais pas lui-même. Désirez-vous que je l'invite aussi?

— Mrs. Moore en fait tant d'éloges.

— Fort bien, miss Quested. Mercredi, cela vous conviendra-t-il?

— Tout à fait. Ce matin-là nous allons voir ces dames hindoues. Toutes les bonnes choses seront pour mercredi.

— Je ne demanderai pas au juge de vous accompagner. Je sais qu'il sera très occupé à ce moment.

— Oui, Ronny est toujours surchargé de travail, — dit-elle en contemplant les collines.

Comme elles étaient devenues belles, brusquement! Mais elle ne put les atteindre. Devant elle tomba comme une jalousie une vision de leur vie commune. Elle viendrait ainsi au club avec Ronny chaque soir, une voiture les ramènerait chez eux au moment de s'habiller; ils verraient les Lesley et les Callendar et les Turton et les Burton qu'ils inviteraient et par qui ils seraient invités, cependant que l'Inde vraie glisserait à côté d'eux, inaperçue. La couleur resterait — le déploiement des oiseaux à l'aube, les corps bruns, les blancs turbans, les idoles à chair écarlate ou bleue — et le mouvement resterait, aussi longtemps qu'il y aurait une foule dans les bazars et des baigneurs aux citernes. Perchée sur le siège élevé d'un dog-cart, elle les regarderait. Mais la force qui anime couleur et mouvement lui échapperait, et même plus sûrement qu'aujourd'hui. Elle verrait toujours l'Inde comme une frise, elle n'en connaîtrait jamais l'âme, et c'était l'âme que Mrs. Moore avait, pensait-elle, entrevue.

Et en effet, une voiture les emporta du club quelques minutes après, ils s'habillèrent, et au dîner vinrent miss Derek et les Mc-Bryde, et le menu était une julienne garnie de pois en conserve tambourinant dans l'assiette, un pain soi-disant de ménage, du poisson plein d'os fourchus qui prétendait être de la plie, de nouveaux pois en conserve avec la côtelette, un entremets, des sardines sur des toasts; le menu de l'Anglo-Inde. Il pouvait y avoir un plat de plus ou de moins suivant que l'on montait ou que l'on descendait dans la hiérarchie des fonctionnaires, les pois pouvaient tambouriner plus ou moins, les sardines et le vin blanc pouvaient être de marques différentes, mais la tradition était constante : nourriture d'exilés préparée par des domestiques qui ne la comprenaient pas. Adela songea à tous les jeunes hommes et à toutes les jeunes femmes qui étaient venus là avant elle, — qu'on avait fait s'asseoir devant les mêmes plats et les mêmes idées, qu'on avait mouchés avec la même bonne humeur, tant, qu'à la fin, ils s'en étaient tenus aux opi-

nions reçues et avaient, à leur tour, mouché les autres. « Je ne deviendrai jamais ainsi », pensa-t-elle, car elle était jeune elle-même; elle savait néanmoins qu'elle s'élevait contre une force à la fois insidieuse et dure, et que, dans cette lutte, elle aurait besoin d'alliés. Il lui fallait réunir autour d'elle à Chandrapore quelques personnes qui sentissent comme elle, et elle était heureuse d'avoir rencontré Mr. Fielding et la dame hindoue dont il était impossible de prononcer le nom. C'était là, en tout cas, un noyau; elle saurait mieux, dans deux jours, à quoi s'en tenir.

Miss Derek était la dame de compagnie d'une Maharani d'un lointain État indigène. Elle était d'une heureuse nature, gaie, et les amusait tous par l'histoire de son congé qu'elle avait pris parce qu'à son avis elle le méritait, et non parce que la Maharani lui en donnait l'autorisation. Elle n'en avait pas moins l'intention de prendre maintenant l'automobile du Maharajah; la voiture était à Delhi à cause d'une conférence des gouvernements, et elle avait conçu un vaste plan pour pouvoir la rafler à son passage lorsqu'on la renverrait par le train. Elle était aussi très drôle en parlant de la Bridge-Party. A vrai dire, la péninsule entière n'était pour elle qu'une scène d'opéra-comique. « Si vous ne savez pas voir le ridicule de ces gens, c'en est fait fait de vous », disait miss Derek. Mrs. Mc-Bryde, — l'ex-infirmière — ne cessait de s'exclamer : « Oh Nancy! c'est épatant! Oh Nancy! Je voudrais posséder votre façon de voir ». Mr. Mc-Bryde ne parlait pas beaucoup; il paraissait distingué.

Après le départ des hôtes et lorsque Adela se fut retirée, il y eut une nouvelle conversation entre la mère et le fils. Il désirait son avis et son aide tout en redoutant la discussion.

— Adela cause-t-elle beaucoup avec vous? — commença-t-il. — Je suis si accablé de travail, je ne la vois pas aussi souvent que je le désirerais, mais j'espère qu'elle se trouve bien.

— Nous avons de longues conversations sur l'Inde. Mon cher enfant, puisque vous le dites, je dois vous approuver pleinement — vous devriez demeurer plus souvent seul avec elle.

— Oui, sans doute, mais alors les gens bavarderaient.

— Eh bien, il faut qu'ils bavardent quelquefois! Laissez les bavarder.

— Les gens sont si bizarres ici, ce n'est pas comme chez nous — on est toujours sous les feux de la rampe, comme dit le Burra-Sahib. Tenez, un petit exemple stupide : lorsque Adela s'est éloignée jusqu'à la barrière du club et que Fielding est allée la rejoindre, j'ai vu que Mrs. Callendar en faisait la remarque. Ils remarquent tout jusqu'à ce qu'ils soient absolument certains que vous êtes des leurs.

— Je ne pense pas qu'Adela soit jamais complètement des leurs — elle est si personnelle.

— Je sais, c'est une qualité si évidente chez elle, — dit-il pensivement.

Mrs. Moore le jugea parfaitement absurde. Accoutumée à la vie privée de Londres, elle ne pouvait comprendre que l'Inde, d'apparence si mystérieuse, n'en offrît pas d'exemple, et que, par suite, les conventions y eussent une force plus grande.

— Je pense que rien ne la préoccupe — continua-t-il.

— Demandez-le lui, demandez-le lui vous-même, mon cher enfant.

— Sans doute on lui a raconté quelques histoires sur la chaleur, mais, naturellement, je l'enverrais dans la Montagne tous les ans en avril. Je ne suis pas un homme à laisser ma femme se griller dans les Plaines.

— Oh, il n'est pas question du climat.

— Il n'y a rien que le climat dans l'Inde, mère; c'est l'Alpha et l'Oméga de toute l'histoire.

— Oui, c'est ce que disait Mr. Mc-Bryde, mais ce sont bien plutôt les Anglo-Indous eux-mêmes qui affecteront probablement les nerfs d'Adela. A son avis, ils ne se conduisent pas très bien à l'égard des Hindous, voyez-vous.

— Que vous disais-je! — s'écria-t-il. — Je l'ai bien compris la semaine dernière. Oh! comme c'est bien d'une femme de se tourmenter au sujet d'une question de troisième ordre.

Elle oublia Adela dans sa surprise.

— De troisième ordre? De troisième ordre? — répétait-elle. — Comment peut-il en être ainsi?

— Nous ne sommes pas venus ici pour faire montre d'amabilité.

— Que voulez-vous dire?

— Ce que je dis. Nous sommes venus ici pour rendre la justice et maintenir la paix. Voilà mon opinion. L'Inde n'est pas un salon.

— C'est là l'opinion d'un dieu, — dit-elle avec calme, mais c'était son attitude plutôt que ses opinions qui la chagrinait.

Tentant de recouvrer son sang-froid, il dit :

— L'Inde aime les dieux.

— Et les Anglais aiment se poser en dieux.

— Là n'est pas la question. Nous sommes ici et nous y resterons; dieux ou non, le pays doit s'en accommoder. Oh! voyez, — il eut une explosion de pathétique, — vous et Adela, que désirez-vous que je fasse? Que je me dresse contre ma classe, contre tous ceux que je respecte et que j'admire ici? Que je perde tout le pouvoir que j'ai de faire du bien dans ce pays sous le prétexte que ma conduite n'est pas aimable? Aucune de vous ne comprend ce qu'est le travail, sinon vous ne feriez pas de discours attendrissants. Je déteste parler ainsi, mais il faut quelquefois le faire. C'est faire preuve d'une sensibilité morbide que de se conduire comme vous le faites avec Adela. Je vous ai bien observées au club aujourd'hui — cependant que le Burra Sahib s'était donné tant de tracas pour vous amuser. Je suis venu ici pour travailler, songez-y, pour maintenir par la force ce pays détestable. Je ne suis pas un missionnaire ou un socialiste, ni un vague littérateur sentimental et larmoyant. Je ne suis qu'un serviteur du Gouvernement; c'est la profession que vous m'avez fait choisir vous-même; c'est cela et rien autre. Nous ne sommes pas aimables dans l'Inde et nous ne voulons pas être aimables. Nous avons mieux à faire.

Il était sincère. Chaque jour il fournissait un dur travail à la cour, essayant de déterminer, de deux faux témoignages, quel était le moins faux, tâchant de distribuer la justice sans crainte, de protéger le faible contre le moins faible, le témoin incohérent contre le témoin plausible, entouré de mensonges et de flatteries. Ce matin même il avait condamné un employé de chemin de fer pour avoit fait surpayer leurs billets à des pèlerins, et avait convaincu un Pathan d'une tentative d'enlèvement. Il n'attendait nulle gratitude, nulle reconnais-

sance pour cela, et employé et Pathan pourraient en appeler, corrompre plus effectivement leurs témoins dans l'intervalle et voir le jugement modifié. C'était son devoir. Mais il comptait sur la sympathie de ses compatriotes et l'obtenait en effet de tous hormis des nouveaux venus. Il jugeait qu'on ne devait pas le tracasser avec des « bridge-parties » lorsque le travail de la journée était fini, et il ne demandait qu'à jouer au tennis avec ses égaux ou à reposer ses jambes sur une chaise-longue.

Il était sincère, mais elle aurait pu demander qu'il fût moins convaincu. Comme Ronny jouissait des mécomptes de sa situation! Comme il se plaisait à n'être pas dans l'Inde pour s'y montrer aimable, et comme il en tirait une véritable satisfaction! Il lui rappela ses jours d'école. L'humanitarisme du jeune homme était tombé et il parlait maintenant comme un garçon intelligent et amer. Les mots, sans le ton de sa voix, l'auraient touchée, mais lorsqu'elle en entendit le balancement plein de suffisance, lorsqu'elle vit les lèvres se mouvoir avec tant de complaisance et tant de compétence sous le petit nez rouge, elle sentit, contre toute logique, que ce n'était pas là le dernier mot sur l'Inde. Une nuance de regret — non pas sa manifestation banale, mais un regret sincère venu du cœur — aurait fait de lui un autre homme et de l'Empire britannique une autre institution.

— Je vais discuter, ordonner même, — dit-elle en secouant ses bracelets. — Les Anglais *sont* ici pour s'y montrer aimables.

— Comment cela, mère? — demanda-t-il d'un ton à nouveau adouci, car il était honteux de son humeur.

— C'est que l'Inde fait partie de la terre. Et Dieu nous a mis sur la terre pour y être aimables les uns envers les autres. Dieu... est... amour. — Elle hésitait, voyant à quel point l'argument lui déplaisait, mais quelque chose la fit poursuivre. — Dieu nous a mis sur terre pour y aimer notre prochain et pour le montrer, et Il est omniprésent, même dans l'Inde, pour voir si nous y parvenons.

Il paraissait abattu et un peu anxieux. Il connaissait en elle cette tendance religieuse et savait qu'elle était le signe d'une mauvaise santé; elle s'était manifestée fortement à la mort de son beau-père. Il pensa :

— Elle vieillit, certainement, et je ne dois pas me fâcher, quoi qu'elle dise.

— Le désir d'être aimable plaît à Dieu... Le désir sincère, même impuissant, nous assure sa bénédiction. Je pense que tous faillissent, mais il y a tant de façons de faillir. De la bonne volonté, et encore de la bonne volonté, et encore de la bonne volonté! Quoique je parle avec les... voix de...

Il attendit qu'elle eût fini, puis dit doucement : « Je comprends tout à fait. Je crois qu'il me faut retourner à mes dossiers maintenant et que vous devez aller vous coucher. »

— Je le crois aussi, je le crois aussi.

Ils ne se séparèrent pas de quelques minutes, mais la conversation était devenue irréelle depuis que le Christ y était entré. Ronny approuvait la religion tant qu'elle contresignait l'Hymne national, mais la repoussait aussitôt qu'elle voulait influencer sa vie. Il disait alors d'un ton respectueux mais ferme : « Je ne pense pas qu'il vaille la peine de discuter là-dessus, chaque homme doit se forger sa propre religion! » et n'importe quel homme, en réponse, murmurerait « Parfaitement! »

Mrs. Moore sentit qu'elle avait fait une faute en parlant de Dieu, mais il lui était de plus en plus difficile de ne pas le faire à mesure qu'elle vieillissait; il avait constamment occupé son esprit depuis son arrivée dans l'Inde, quoique, par une circonstance assez inexplicable, il l'y satisfît moins. Elle ressentait souvent le besoin de prononcer son nom comme le plus grand qu'elle connût, et cependant il n'avait jamais été moins efficace. Au dehors, la voûte du ciel ne semblait toujours qu'une voûte, un silence au delà de l'écho le plus lointain. Et elle regretta par la suite de ne pas s'en être tenue au sujet sérieux et réel de sa venue dans l'Inde — les relations entre Ronny et Adela. Arriveraient-ils, oui ou non, à se fiancer?

V

Fielding avait été pris tard par l'Inde. Il avait dépassé la quarantaine lorsqu'il franchit ce porche bizarre, le Victoria Terminus à Bombay, et lorsque, ayant donné un pourboire au contrôleur européen des bagages, il introduisit ses

valises dans un compartiment de son premier train tropical. Le voyage demeura pour lui plein de sens. De ses deux compagnons de hasard, l'un était un jeune homme, neuf comme lui-même en l'Orient. L'autre, un anglo-hindou endurci, était de son âge. Un abîme le séparait de chacun d'eux : il avait vu trop de villes et d'hommes pour être le premier ou pour devenir le second. Des impressions nouvelles l'assaillaient en foule, mais ce n'étaient pas les orthodoxes impressions nouvelles. Un passé les conditionnait comme il conditionnait ses fautes. Considérer un Hindou comme un Italien n'est pas, par exemple, une erreur commune, non plus que fatale peut-être, et Fielding souvent tentait de rapprocher cette péninsule de celle, plus petite et plus exquise de formes, que baignent les eaux classiques de la Méditerranée.

Son développement, tout scholastique qu'il fût, avait été complexe et l'avait en particulier mené quelquefois vers le mauvais, dût-il s'en repentir ensuite. Pour l'instant, il était un homme intelligent, ayant fait ses preuves, de belle humeur, quasi mûr et croyant à l'éducation. Peu lui importait à qui il enseignait : il avait rencontré sur sa route des collégiens, des anormaux, des policemen et il lui était indifférent d'y adjoindre des Hindous. Grâce à l'influence de quelques amis, il avait obtenu le poste de Principal au petit collège de Chandrapore, l'aimait et considérait que ses vœux étaient remplis. Il réussit bien avec ses élèves, mais l'abîme qui le séparait de ses compatriotes et qu'il avait découvert dans le train, s'élargit désespérément. Il ne vit pas d'abord où était le mal. Il n'était pas antipatriote, il s'était toujours entendu avec les Anglais en Angleterre; tous ses meilleurs amis étaient anglais. Pourquoi donc n'en était-il pas de même ici? Il avait, extérieurement, le type des colosses barbus avec des membres dégingandés et des yeux bleus; il inspirait confiance jusqu'au moment où il parlait. Quelque chose alors dans sa manière troublait ses auditeurs et empêchait que se dissipât la méfiance qu'inspirait d'abord sa profession. On a peut-être besoin de cette satanée intelligence dans l'Inde, mais malheur à celui qui est chargé de la développer. L'opinion prit corps que Mr. Fielding était

une force de destruction et à juste titre, car les idées sont fatales aux castes, et il se servait des idées par cette méthode puissante : l'échange. N'étant missionnaire ni étudiant, il ne trouvait son bonheur véritable que dans le don mutuel de la conversation privée. Le monde, pensait-il, n'est fait que d'hommes qui cherchent à s'atteindre et n'y parviendront que s'ils joignent la bonne volonté à la culture et à l'intelligence : credo incongru à Chandrapore; mais il y était venu trop tard pour le perdre. Il n'avait aucun sentiment de race, non pas qu'il fût supérieur aux autres fonctionnaires ses frères, mais parce qu'il avait mûri dans une atmosphère différente où les instincts de troupeau ne fleurissent pas. Ce qui lui causa le plus de mal au club fut une méprise stupide à propos de la remarque que les races dites blanches sont en réalité rose-gris. Il dit cela seulement par plaisanterie et sans comprendre que le mot « blanc » n'a pas plus affaire avec une couleur que le *God save the King* avec Dieu, et qu'il est de la plus haute impropriété d'en considérer le sens littéral. Le mâle « gris-rose » à qui il s'adressait fut subtilement scandalisé, son sens du danger s'éveilla et il l'éveilla dans tout le troupeau.

Cependant les hommes le toléraient à cause de sa bonté et de sa force physique, mais leurs épouses décidèrent qu'il n'était pas un sahib véritable. Elles le détestaient. Il ne leur prêtait aucune attention et cette attitude qui n'eût soulevé aucun commentaire dans l'Angleterre féministe lui causa du tort dans une société où l'on attend du mâle amusement et secours. Mr. Fielding ne s'entretenait jamais de chiens ou de chevaux, ne dînait avec personne, ne rendait pas ses visites d'après-midi, ne décorait pas d'arbre de Noël pour les enfants de quelque fonctionnaire, et, quoiqu'il vînt au club, il n'y faisait qu'une partie de tennis ou de billard et partait aussitôt. Tout cela était vrai. Il avait découvert que l'on pouvait garder des relations avec des Hindous et des Anglais mais que, si l'on voulait en garder aussi avec des Anglaises, il fallait abandonner les Hindous. On ne pouvait les avoir ensemble. Inutile de blâmer chacun des deux groupes, inutile de les blâmer pour sans cesse se blâmer l'un l'autre, c'était ainsi, il fallait choisir. La plupart des Anglais pre-

naient le parti des femmes de leur race qui, venant les rejoindre en nombre toujours croissant, rendaient plus possible chaque année une vie conforme aux traditions familiales. Il avait jugé bon et agréable de se lier avec des Hindous et devait en payer la rançon. En général aucune Anglaise n'entrait dans le collège sinon de façon officielle et, s'il invitait Mrs. Moore et miss Quested à venir prendre le thé, elles le devaient à leur qualité de nouvelles venues ayant des choses une vision impartiale quoique superficielle : il savait qu'elles ne prendraient pas un ton spécial en s'adressant à ses autres invités.

Le collège lui-même semblait avoir été jeté là d'une claque par l'office des Travaux publics, mais le terrain choisi renfermait un ancien jardin avec un pavillon : c'est là qu'il vivait la plus grande partie de l'année. Il s'habillait après un bain lorsqu'on annonça le docteur Aziz. Élevant la voix il cria de sa chambre : « Je vous en prie, faites comme chez vous. » Ces paroles étaient spontanées, comme la plupart de ses actes; c'était ce qu'il se sentait entraîné à dire. Pour Aziz, elles avaient un sens précis. « Puis-je le faire, vraiment, M. Fielding? Vous êtes bien bon, criait-il en retour. J'aime tant qu'on se libère des conventions. » Son âme s'illumina. Il jeta un coup d'œil tout autour du salon; on y trouvait quelque luxe, mais aucun ordre — rien qui pût choquer de pauvres Hindous. C'était aussi une très belle pièce, ouvrant sur le jardin trois grandes baies. « En vérité, voilà bien longtemps que je désirais vous rencontrer, continua-t-il. Le Nawab Bahadur m'a tant parlé de votre générosité. Mais où se rencontrer dans un trou misérable comme Chandrapore? » Il s'avança tout près de la porte. « Quand j'étais plus novice ici, je vais vous dire, j'ai désiré souvent que vous tombiez malade, afin que nous puissions nous rencontrer ainsi. » Ils rirent tous deux et Aziz, encouragé par ce succès, se mit à improviser : « Je me disais en moi-même : quelle figure a M. Fielding ce matin? Un peu pâle, peut-être. Et le médecin civil me paraît pâle aussi. Il ne pourra aller chez lui quand les frissons commenceront. On devrait m'y envoyer à sa place. Et alors nous aurions eu des conversations délicieuses, car chacun sait que vous êtes un amoureux de la poésie persane.

— Vous me connaissez donc de vue?

— Évidemment, évidemment. Et moi, me connaissez-vous?

— Je vous connais très bien de nom.

— Il y a si peu de temps que je suis ici, et toujours dans le bazar. Rien d'étonnant à ce que vous ne m'ayez jamais vu; je m'étonne même que vous sachiez mon nom. Dites, Mr. Fielding?

— Quoi donc?

— Devinez un peu à quoi je ressemble, avant de sortir. Ce sera un jeu.

— Vous avez cinq pieds neuf pouces, — dit Fielding, jugeant surtout d'après ce qu'il voyait à travers la vitre dépolie de la porte.

— Pas mal. Et puis? Ne porté-je pas une vénérable barbe blanche?

— Sacrebleu!

— Quelque chose qui ne va pas?

— J'ai écrasé ma dernière jumelle.

— Prenez la mienne, prenez la mienne.

— En avez-vous une de rechange?

— Oui, oui, une minute.

— Je ne l'accepte pas, si elle vous est nécessaire.

— Non, non, je l'avais dans la poche.

Faisant un pas de côté de façon que sa silhouette disparût de la porte, il arracha son col d'un tour de main et extirpa de sa chemise la jumelle de derrière, une jumelle d'or faisant partie d'une parure que son beau-frère lui avait rapportée d'Europe. « La voilà », cria-t-il.

— Entrez donc, si cette inconvenance ne vous choque pas.

— Encore une minute.

Il remit son col, en demandant au ciel qu'il ne lui remontât pas brusquement dans le cou pendant le thé. Le domestique de Fielding qui l'aidait à s'habiller ouvrit la porte devant lui.

— Merci bien.

Ils se serrèrent la main en souriant. Aziz se mit à regarder autour de lui comme il l'eût fait chez n'importe quel vieil ami. Fielding ne fut pas surpris de cette rapide intimité. Avec des hommes si impulsifs, elle devait survenir tout de suite ou jamais. Lui même et Aziz n'ayant jamais entendu

dire que du bien l'un de l'autre pouvaient se dispenser de tout préliminaire.

— Mais... j'avais toujours pensé que les maisons anglaises étaient d'un ordre si impeccable! Il semble bien que ce n'est pas le cas ici. Je n'ai pas besoin d'avoir si honte.

Il s'assit gaîment sur le lit; puis s'oubliant tout à fait il étira les jambes et les replia sous lui.

— Tout en bel ordre froid sur des étagères, voilà à quoi je m'attendais. Dites, Mr. Fielding, est-ce que la jumelle entrera?

— C'est douteux.

— Qu'est-ce que ce mot, je vous prie? Désireriez-vous m'apprendre quelques mots nouveaux?

Fielding doutait que « tout en bel ordre froid sur des étagères » pût être amélioré. Il avait été souvent frappé de la vivacité avec laquelle les hommes de la dernière génération maniaient une langue étrangère. Ils altéraient la langue mais parvenaient vite à s'exprimer exactement. Leur langage n'avait rien du petit-nègre qu'on leur attribuait au club. Mais c'est que le club avançait lentement; on y prétendait encore que peu de Mahométans et aucun Hindouiste ne mangeraient à la table d'un Anglais et que toutes les dames de l'Inde étaient cloîtrées dans d'impénétrables purdahs. Chacun de ses membres avait plus de compétence, mais le Club, en tant que club, refusait de changer.

— Laissez-moi vous mettre votre jumelle. Je vois. La boutonnière de derrière est trop petite et la déchirer c'est une pitié.

— Au fond, pourquoi diable porte-t-on des cols? — grogna Fielding en tendant le cou.

— Nous, nous en portons pour passer le poste de police.

— Comment?

— Si je me promène en vélo avec le costume anglais — col amidonné et chapeau mou — ils ne font pas attention. Mais si je porte un fez, ils crient : « Vous n'avez pas de lanterne! » Voilà ce que Lord Curzon ne considère pas lorsqu'il invite les indigènes à garder leurs pittoresques costumes. Bravo! la jumelle est entrée! — Quelquefois je ferme les yeux et je rêve que je porte des vêtements splendides et que

je galope à la bataille derrière Alamgir. Mr. Fielding, ne pensez-vous pas que l'Inde a dû être belle alors, avec l'empire des Mongols à son apogée et Alamgir régnant à Delhi sur le trône du Paon?

— Deux dames vont venir prendre le thé pour vous rencontrer. Vous les connaissez, je pense.

— Pour me rencontrer? Je ne connais pas de dames.

— Vous ne connaissez pas Mrs. Moore et miss Quested?

— Ah oui, je me souviens. (La scène romanesque de la mosquée s'était abîmée hors de sa conscience dès qu'elle avait pris fin.) Une très, très vieille dame. Mais voulez-vous, je vous prie, me redire le nom de sa compagne?

— Miss Quested.

— Comme vous voudrez.

La venue d'autres invités le désappointait, car il aurait préféré demeurer seul avec son nouvel ami.

— Vous pouvez vous entretenir avec miss Quested du trône du Paon si cela vous plaît, elle aime les arts, dit-on.

— Est-elle post-impressionniste?

— Le post-impressionnisme, voyez-vous ça? Allons prendre le thé. Le monde va vraiment trop vite pour moi.

Aziz fut froissé de la réplique. Elle impliquait que lui, obscur Hindou, n'avait pas le droit d'avoir entendu parler du post-impressionnisme, un privilège réservé sans doute à la race dominante. Il dit avec raideur :

— Je ne considère pas que Mrs. Moore soit mon amie. Je l'ai rencontrée par hasard dans ma mosquée; — il ajouta :

— Une seule rencontre est trop peu pour lier amitié.

Mais avant de finir la phrase il en chassa toute raideur, sentant l'évidente bonne volonté de Fielding. La sienne propre s'élança vers lui, soulevant les flots mouvants de l'émotion qui seuls sont capables de porter le voyageur jusqu'à l'ancrage, mais peuvent aussi le lui faire dépasser pour le jeter sur les récifs. Oui, il était bien sauf, aussi sauf, à coup sûr, que le terrien cramponné à sa terre ferme avec l'idée que tous les navires doivent faire naufrage; et il avait des sensations que ce terrien ne saurait comprendre. A vrai dire sa sensibilité se nourrissait plus d'elle-même que du monde extérieur. A chaque parole il trouvait un sens; ce

n'était pas toujours le véritable, et sa vie, si active qu'elle fût, était pour beaucoup un rêve. Fielding, par exemple, n'avait jamais prétendu dire que les Hindous étaient obscurs, mais que le post-impressionnisme l'était; un abîme séparait sa remarque de celle faite par Mrs. Turton : « Eh quoi! elles parlent anglais », mais pour Aziz elles avaient même son. Fielding vit bien que quelque chose allait mal, puis que le mal était réparé, mais il ne se tourmenta pas, étant optimiste en société, et la conversation se déroula de nouveau.

— Outre les dames, j'attends un de mes collègues, Narayan Godbole.

— Oh! le brahmaniste du Deccan!

— Il voudrait bien aussi revenir au passé, mais pas précisément à Alamgir.

— J'imagine. Savez-vous ce que disent les brahmanistes du Deccan? Que c'est à eux que l'Angleterre a pris l'Inde, à eux, jugez un peu, non pas aux Mongols. Ne reconnaissez-vous pas leur toupet? Ils ont même soudoyé les auteurs de manuels pour le leur faire dire. Ils sont si subtils et si fantastiquement riches. Le professeur Godbole ne doit pas ressembler aux autres brahmanistes, d'après ce que j'entends dire. C'est un bonhomme très sincère.

— Pourquoi donc, Aziz, n'avez-vous pas encore formé un club à Chandrapore?

— Peut-être, un jour... Mais voici Mrs. Moore et l'autre... comment l'appelez vous?... qui arrivent.

Quel bonheur que ce soit une réunion aussi peu protocolaire, d'où toute formalité est bannie! Partant de là, Aziz trouva les dames anglaises d'une conversation facile et les traita en hommes. La beauté l'eût troublé car elle a ses règles propres qu'il faut suivre, mais Mrs. Moore était si vieille et Miss Quested si camarade que cette anxiété lui fut épargnée. Le corps anguleux d'Adela et les taches de rousseur de son visage étaient à ses yeux de terribles défauts et il se demandait comment Dieu pouvait manquer à ce point de bonté envers une forme féminine. Son attitude à son égard demeura par suite des plus franches.

— Je désirais vous demander quelque chose, docteur Aziz, — commença-t-elle, — Mrs. Moore m'a dit à quel point

vous lui aviez été secourable dans la mosquée et combien vous l'aviez intéressée. Elle a plus appris sur l'Inde dans cette conversation de quelques minutes que dans les trois semaines qui avaient suivi notre arrivée.

— Oh! c'est trop peu de chose pour que vous en fassiez cas. Que voulez-vous que je vous dise de plus sur mon pays?

— Je voudrais que vous nous expliquiez notre mésaventure de ce matin. Nous avons dû manquer à quelque point de l'étiquette hindoue.

— A vrai dire, il n'y a point d'étiquette hindoue, — répliqua-t-il. — Nous sommes, par nature, ennemis des formules.

— J'ai peur que nous ayons commis un impair et offensé nos hôtes, — dit Mrs. Moore.

— C'est encore plus impossible. Mais puis-je connaître les faits?

— Un gentleman et sa femme devaient envoyer leur voiture nous chercher à neuf heures. Elle n'est pas venue. Nous avons attendu, attendu, attendu. Nous ne pouvons imaginer ce qui est arrivé.

— Quelque méprise, — dit Fielding, voyant tout de suite là un de ces incidents qu'il vaut mieux ne pas éclaircir.

— Oh! non, ce n'est pas une méprise, — insista Miss Quested. — Ils ont même remis un voyage à Calcutta pour nous recevoir. Nous devons avoir fait quelque impair stupide, nous en sommes sûres toutes deux.

— Pour ma part, je ne m'en inquiéterais pas.

— C'est exactement ce que m'a dit Mr. Heaslop, — répliqua-t-elle en rougissant un peu. — Mais si l'on ne s'inquiète de rien, comment arriver à comprendre?

L'hôte eût préféré qu'on changeât de sujet, mais Aziz s'y maintint avec chaleur et, d'après quelques fragments du nom des coupables, prononça que c'étaient là des Hindouistes.

— Les Hindouistes, des êtres mous — aucune sociabilité. Je les connais bien, l'un d'eux est docteur à l'hôpital. Un garçon si mou, si peu ponctuel! Il vaut presque mieux que vous ne soyez pas allées chez eux. Vous y auriez pris une fausse idée de l'Inde. Je pense pour ma part qu'ils ont eu honte de leur maison et que c'est pour cela qu'ils n'ont pas envoyé leur voiture.

— C'est une opinion, — dit l'autre homme.

— Je déteste les mystères, — déclara Adela.

— Nous autres Anglais, oui, nous les détestons.

— Ce n'est pas comme Anglaise que je les déteste, c'est d'un point de vue personnel, — corrigea-t-elle.

— J'aime les mystères, — dit Mrs. Moore, — mais je déteste le gâchis.

— Un mystère n'est que du gâchis.

— Oh! est-ce bien votre avis, Mr. Fielding?

— Mystère n'est qu'un mot bien sonnant pour gâchis. Il n'y a pas plus avantage à fouiller l'un que l'autre. Aziz et moi savons bien que l'Inde est un gâchis.

— L'Inde est... Oh! cette idée m'alarme.

— Il n'y aura pas de gâchis quand vous viendrez me voir, — dit Aziz, sortant de ses profondeurs. — Mrs. Moore et vous tous je vous invite, je vous prie.

La vieille dame accepta. Elle continuait à trouver le jeune docteur vraiment très bien. De plus, un sentiment nouveau, mi-langueur, mi-ardeur à vivre, lui enjoignait de suivre tout sentier encore non foulé. Miss Quested accepta aussi, mais sans amour de l'aventure. Aziz lui plaisait et elle supposait qu'après une connaissance plus approfondie il lui donnerait la clé de son pays. Elle fut sensible à son invitation et lui demanda son adresse.

Aziz pensa avec horreur à son bungalow. C'était une affreuse baraque auprès d'un bazar bas. Il n'avait pratiquement qu'une pièce tout infestée de petites mouches noires.

— Oh! mais nous allons tous parler d'autre chose maintenant, — s'écria-t-il. — Je voudrais vivre ici. Voyez cette pièce splendide! Admirons-la ensemble. Voyez ces courbes au bas des arches. Quelle délicatesse! C'est l'architecture de la Question et de la Réponse. Mrs. Moore vous êtes dans l'Inde; je ne plaisante pas.

La pièce l'inspirait. C'était une salle d'audience construite au dix-huitième siècle pour quelque haut fonctionnaire; quoiqu'elle fût toute de bois, elle rappelait à Fielding la Loggia de Lanzi à Florence. De petites pièces, maintenant européanisées, étaient accrochées à chacun de ses côtés, mais le hall central demeuré sans tapisserie ni vitres recevait

librement l'air du jardin. On s'y asseyait en public — et comme à une exposition sans rien qui vous cachât aux jardiniers chassant les oiseaux de leurs cris ou à l'homme qui louait le réservoir pour y cultiver ses châtaignes d'eau. Fielding avait aussi loué les manguiers — qui ne pouvait pénétrer là? — et ses domestiques demeuraient là, nuit et jour, assis sur les marches pour décourager les voleurs. L'ensemble était vraiment très beau et l'Anglais avait su ne pas le gâter tandis qu'Aziz, dans un de ses moments occidentaux, aurait accroché Maude Goodmans le long des murs. Il n'y avait pourtant pas de doute possible sur le possesseur de la pièce...

— Voici : je rends la justice. Une pauvre veuve dépouillée vient devant moi et je lui accorde cinquante roupies; j'en donne cent à un autre et ainsi de suite. Voilà ce que j'aimerais.

Mrs. Moore sourit, pensant à la méthode moderne illustrée par son fils.

— Je crains que les roupies ne durent pas toujours, — dit-elle.

— Les miennes dureraient. Dieu m'en donnerait de nouvelles en voyant que je les donne. Donnez toujours, comme le Nawab Bahadur. Mon père lui ressemblait et c'est pourquoi il est mort pauvre.

Et, montrant du doigt les divers côtés de la pièce, il la peupla de scribes et de fonctionnaires, tous bienveillants, parce qu'ils vivaient dans un passé lointain.

— Nous demeurerions donc à donner sans cesse, assis sur un tapis au lieu d'une chaise, car c'est la différence essentielle entre le passé et le présent, mais je pense que nous ne punirions jamais personne.

Les dames l'approuvèrent.

— Donnez au pauvre criminel, à nouveau, la liberté de bien faire. Il ne deviendra que pire si on l'envoie se corrompre en prison.

Son visage refléta une grande tendresse — la tendresse d'un homme incapable de gouverner et de comprendre que si on laisse aller le pauvre criminel il en profitera pour dépouiller encore la pauvre veuve. Il était tendre avec tout le monde, hormis quelques ennemis de famille qu'il ne considérait

pas comme des hommes : de ceux-là il désirait se venger. Il était tendre même avec les Anglais. Il savait au fond du cœur qu'on ne pouvait leur tenir rigueur d'être si froids, si étrangers et de circuler comme un courant glacial à travers son pays.

— Nous ne punissons personne, personne, — répéta-t-il. — Ce soir nous donnerons un grand banquet suivi d'une fête nautique où de belles esclaves seront illuminées tout autour du bassin par les pièces d'artifice qu'elles tiendront dans les mains. Tout sera fête et réjouissances jusqu'au lendemain où de nouveau nous rendrons la justice — cinquante roupies, cent, cent mille — jusqu'à ce que survienne la paix. Ah! pourquoi ne vivons-nous pas dans ces temps? Mais avez-vous assez goûté l'appartement de Mr. Fielding? Voyez : les piliers sont peints de bleu et les ailes de la vérandah — quel est donc leur nom véritable? — qui sont au-dessus de nous, sont bleues aussi. Regardez leurs sculptures. Songez combien d'heures il a fallu pour les exécuter. Leurs petits toits sont incurvés pour imiter le bambou. C'est si joli — et les bambous qui ondulent à côté du réservoir au dehors! Mrs. Moore! Mrs. Moore!

— Eh bien? — dit-elle en riant.

— Vous souvenez-vous de l'eau qui court dans notre mosquée? Elle descend et vient remplir ce réservoir — une ingénieuse construction des Empereurs. Ils s'arrêtèrent ici dans leur descente vers le Bengale. Ils aimaient l'eau. Où qu'ils allassent, ils créaient des fontaines, des jardins, des hammams. J'étais en train de dire à Mr. Fielding que je donnerais n'importe quoi pour les servir.

Il se trompait lourdement au sujet de l'eau à qui nul Empereur, si ingénieux soit-il, ne saurait faire gravir une colline. Une dépression de quelque profondeur séparait, avec tout le reste de Chandrapore, la mosquée de la maison de Fielding. Là-dessus Ronny lui eût tiré sur le mors durement, Turton aurait eu envie de le faire mais s'en serait empêché, Fielding n'en avait même pas envie. Il exigeait avec moins d'âpreté une vérité littérale et se préoccupait surtout de celle du fond. Quant à miss Quested elle acceptait comme littéralement vrais tous les discours d'Aziz. Dans

son ignorance, elle le considérait comme étant « l'Inde », sans soupçonner jamais que sa vision était étroite et sa méthode grossière et que personne n'est l'Inde.

Il était maintenant très excité, ne cessant de bavarder, jurant même, lorsqu'il demeurait empêtré dans ses phrases. Il leur parla de son métier, des opérations qu'il avait vues ou faites et descendit même à des détails qui effarouchèrent Mrs. Moore, mais que miss Quested prit à tort pour des preuves d'un esprit large; elle avait entendu de telles conversations en Angleterre dans de petits cercles académiques libres par principe. Elle le jugea émancipé et digne de confiance et le plaça sur un pinacle où il ne pouvait demeurer. Il était assez haut pour l'instant, à vrai dire, mais non sur un pinacle quelconque. Des ailes le soutenaient maintenant qui retomberaient, le laissant de nouveau à terre.

L'arrivée du professeur Godbole l'apaisa quelque peu, mais l'après-dînée n'en resta pas moins sienne. Le Brahmaniste, poli et énigmatique, n'arrêta pas son éloquence et même y applaudit. Il prit son thé à quelque distance des hors-castes, à une petite table posée un peu derrière lui et vers laquelle il s'étendit, y trouvant, comme par hasard, de la nourriture; on feignit une indifférence générale envers le thé du professeur Godbole. C'était un vieil homme ratatiné avec une moustache grise, des yeux gris bleu et un teint aussi beau que celui d'un Européen. Il portait un turban semblable à un macaroni violet pâle, une veste, un gilet, un dhoti, des chaussettes à flèche, et toute son apparence donnait une impression d'harmonie comme s'il avait su réunir les créations de l'Orient et celles de l'Occident, mentales aussi bien que physiques, et qu'il fût impossible de les séparer en lui. Il intéressait les dames qui espéraient que, en parlant de religion, il compléterait le docteur Aziz. Mais il se contenta de manger, manger, manger en souriant et sans que jamais ses yeux vissent sa main.

Abandonnant les empereurs mongols, Aziz s'attaqua à des sujets qui ne pussent peiner personne. Il décrivit la maturation des mangues et raconta comment, étant enfant, il allait par les grandes pluies jusqu'à une plantation de manguiers que possédait son oncle pour s'y gorger de ces fruits.

— On retournait avec l'eau ruisselant sur le dos et même, je dois dire, un certain malaise intérieur. Mais que m'importait? Tous mes amis avaient autant de malaise. Il y a un proverbe urdu à ce sujet : « Qu'importe le malheur si » nous sommes malheureux tous ensemble », qui est tout à fait de circonstances après les mangues. Miss Quested, attendez donc les mangues. Pourquoi ne pas demeurer définitivement dans l'Inde?

— J'ai peur que cela me soit impossible, — dit Adela.

Elle prononça ces mots sans réfléchir à leur sens exact. Pour elle et pour les trois hommes elles apparurent comme accordées à la conversation et elle demeura bien quelques minutes — et même, à dire vrai, une demi-heure — avant de s'apercevoir que c'était là une remarque importante et qu'elle eût dû la présenter en tout premier lieu à Ronny.

— Des visiteurs comme vous sont trop rares.

— Oui, vraiment trop rares, — dit le professeur Godbole. — On rencontre rarement une telle affabilité. Mais qu'avons-nous pour les retenir?

— Des mangues, des mangues.

Tous rirent.

— On peut même avoir des mangues maintenant en Angleterre, — jeta Fielding. — On les embarque dans des glacières. Apparemment on peut se faire une Inde en Angleterre comme on peut se faire une Angleterre dans l'Inde.

— Cela coûte horriblement cher dans les deux cas, — dit la jeune fille.

— Je le crois.

— ... et cela sent toujours le pourri.

Mais l'hôte ne voulait pas laisser prendre à la conversation ce tour pesant. Il se tourna vers la vieille dame qui avait l'air quelque peu hébétée et absente — il ne pouvait imaginer pourquoi — et lui demanda ce qu'elle comptait faire. Elle répondit qu'elle aimerait bien visiter le Collège. Tous se levèrent aussitôt à l'exception du professeur Godbole qui achevait une banane.

— Ne nous accompagnez pas, Adela ; je sais que vous détestez les organisations officielles.

— C'est vrai, — dit Adela, et elle se rassit.

Aziz hésita. Son auditoire se divisait. La moitié la plus familière partait, mais la plus attentive demeurait. Réflexion faite, et comme c'était là une réunion peu « protocolaire », il resta.

La conversation suivit son cours. Pouvait-on offrir des mangues encore vertes en compote? « Parlant en docteur, je dis non. » Alors le vieillard dit : « Mais je vous enverrai quelques gâteaux très sains. Je m'accorderai ce plaisir ».

— Miss Quested, les gâteaux du professeur Godbole sont délicieux, — dit Aziz tristement car lui aussi voulait envoyer des gâteaux et n'avait pas de femme pour les préparer. — Vous goûterez là vraiment un peu de l'Inde. Ah! ma triste situation ne me permet pas de vous rien donner.

— Pourquoi parler ainsi lorsque vous nous avez, avec tant de bonté, invités à venir chez vous?

De nouveau l'idée de son bungalow lui fit horreur. Ciel! cette stupide jeune fille l'avait pris au mot. Que faire?

— Oui, tout est arrangé, — cria-t-il. — Je vous invite tous à venir me voir dans les grottes de Marabar.

— Voilà un traitement bien magnifique à côté de mes pauvres gâteaux. Mais Miss Quested n'a-t-elle pas déjà visité nos grottes?

— Non, je n'en ai même pas entendu parler.

— Pas entendu parler? — s'exclamèrent-ils tous deux. — Des grottes de Marabar dans les montagnes de Marabar?

— On ne dit rien d'intéressant là-haut au club. On n'y fait que du tennis et des cancans ridicules.

Le vieillard ne dit rien, sentant peut-être qu'il n'appartenait pas à Adela de critiquer sa race, peut-être aussi craignant qu'elle ne le dénonçât s'il donnait son approbation. Mais le jeune homme laissa échapper un bref « je sais ».

— Dites-moi donc tout ce que vous voudrez, sinon je ne comprendrai jamais l'Inde. Sont-ce là les collines que j'aperçois quelquefois au crépuscule? Que sont ces grottes?

Aziz entreprit de tout expliquer, mais il apparut bientôt qu'il n'avait jamais visité les grottes lui-même, qu'il en avait toujours eu « l'intention », mais le travail ou les affaires l'en avaient toujours empêché, et d'ailleurs elles étaient si loin. Le professeur Godbole se divertit à ses dépens.

— Sont-elles grandes ces grottes, — demanda miss Quested.

— Non, pas grandes.

— Faites-nous-en la description, professeur Godbole.

— Ce me sera un grand honneur.

Il avança sa chaise et un sentiment d'effort se peignit sur son visage. Prenant la boîte de cigarettes, Adela lui en offrit une ainsi qu'à Aziz, et en alluma une pour elle-même. Après une pause impressionnante, il dit :

— Il y a une entrée dans le roc par laquelle vous entrez; au delà de l'entrée, la grotte.

— Quelque chose comme les grottes d'Eléphanta?

— Oh non, pas du tout; à Eléphanta il y a des sculptures représentant Siva et Parvati. Il n'y a pas de sculptures à Marabar.

— Elles doivent être très saintes sans doute, — dit Aziz pour venir en aide au narrateur.

— Oh non, non!

— On doit y trouver cependant quelque ornement.

— Oh non.

— Alors pourquoi donc sont-elles si fameuses? Nous parlons tous des fameuses grottes de Marabar. N'est-ce donc qu'une fanfaronnade vide?

— Non, je ne dirai pas tout à fait cela.

— Faites-en donc la description à cette dame.

— Avec grand plaisir.

Si grand que fût son plaisir il le sacrifia et Aziz comprit qu'il ne voulait pas révéler ce qu'il savait de ces grottes. Il le comprit parce qu'il lui arrivait souvent à lui-même de souffrir de pareilles inhibitions. Quelquefois il exaspérait le major Callendar en omettant dans un cas le détail significatif pour s'étendre sur mille autres sans importance. Le Major l'accusait de manquer de sincérité et avait grossièrement raison, mais rien que grossièrement. Il eût été plus juste de dire qu'un pouvoir hors de son contrôle faisait parfois capricieusement taire son esprit. On ne sait quoi avait maintenant fermé la bouche à Godbole. Sans le vouloir à coup sûr il cachait quelque chose. Subtilement guidé il pouvait retrouver le contrôle de soi-même et annoncer que les grottes étaient

pleines de stalactites par exemple. Aziz l'amena vers cette conclusion, mais il n'y avait pas de stalactites.

Le dialogue demeura léger et amical sans qu'Adela comprît qu'il dérivait secrètement. Elle ne sut pas que l'esprit relativement simple du Mahométan s'était heurté à la Nuit ancienne. Aziz jouait un jeu aigu. Il maniait une poupée humaine qui ne voulait pas jouer et le savait fort bien. Si elle avait joué, lui ni le professeur Godbole n'en eussent retiré le moindre avantage, mais cette tentative le subjuguait et approchait de la pensée abstraite. Il allait bavardant, battu à chaque mouvement par un adversaire qui n'admettrait même pas qu'un mouvement eût été fait, et à chaque moment plus éloigné de savoir ce qu'il y avait d'extraordinaire — s'il y avait quelque chose d'extraordinaire — dans les grottes de Marabar.

A ce moment, Ronny tomba au milieu d'eux. Avec un ennui qu'il ne prit pas la peine de cacher, il cria du jardin :

— Qu'est-il arrivé à Fielding? Où est ma mère?

— Bonsoir, — répondit-elle fraîchement.

— Je veux que vous veniez tout de suite ma mère et vous. On va jouer au polo.

— Je pensais qu'on ne jouerait pas.

— Tout est changé. Il est arrivé quelques soldats. Venez, je vous dirai tout cela.

— Votre mère va être bientôt de retour, monsieur, — dit le professeur Godbole qui s'était levé avec déférence. — On a vite fait le tour de notre pauvre collège.

Ronny ne lui prêta pas attention et continua à s'adresser à Adela; il s'était hâté après son travail de venir la chercher pour l'emmener au polo pensant qu'elle y prendrait du plaisir. Il n'avait pas l'intention d'être impoli avec les deux hommes mais il ne pouvait songer à avoir avec un Hindou des relations autres qu'officielles et il se trouvait qu'aucun de ceux-ci n'était son subordonné. En tant qu'individualités privées, il les ignorait.

Par malheur, Aziz n'était en rien disposé à être ignoré. Il ne voulait pas abandonner l'accent intime et sûr des dernières heures. Il ne s'était pas levé avec Godbole, et maintenant, avec une familiarité agressive, il criait de son siège :

— Venez donc vous joindre à nous, Mr. Heaslop, asseyez-vous en attendant que votre mère revienne.

Ronny répliqua en ordonnant à un domestique de Fielding d'aller tout de suite chercher son maître.

— Il peut ne pas comprendre. Voulez-vous me permettre — et Aziz répéta l'ordre avec une tournure locale.

Ronny fût tenté de répliquer; il connaissait le type; il connaissait tous les types, et celui-là était l'occidentalisé gâté. Mais il était au service du Gouvernement; sa ligne de conduite était d'éviter les « incidents » et il ignora la provocation qu'Aziz ne cessait de lui offrir, car Aziz était provocant. Chacune de ses paroles avait un parfum d'impertinence ou un ton choquant. Ses ailes retombaient mais il refusait d'aller à terre sans se débattre. Il n'avait en rien l'intention d'être insolent à l'égard de Mr. Heaslop qui ne lui avait jamais fait de mal, mais il avait devant lui un Anglo-Hindou qu'il fallait réduire à être un homme avant que l'équilibre ne fût rétabli. Il n'avait pas l'intention de prendre avec miss Quested de si crapuleuses apparences d'intimité; il désirait seulement qu'elle lui prêtât main forte. Il ne voulait pas prendre avec le professeur Godbole ce ton haut et gaillard. Étrange partie carrée — lui voletant au ras du sol, elle ahurie de ces laideurs subites, Ronny fumant, et le Brahmaniste les observant tous trois, mais les yeux baissés et les mains jointes comme si de rien n'était. « Une scène de théâtre », pensa Fielding qui les apercevait maintenant du fond du jardin, à travers les piliers bleus de sa magnifique vérandah.

— Ne vous inquiétez pas, maman, — cria Ronny, — nous partons à l'instant. — Il se hâta d'aller au-devant de Fielding, le prit à part et dit avec une feinte cordialité :

— Dites donc, mon vieux, excusez-moi, mais je pense que peut-être vous n'auriez pas dû laisser miss Quested seule.

— Je regrette beaucoup. Qu'y-a-t-il? — répondit Fielding essayant de se montrer enjoué.

— Eh bien... je suis un bureaucrate desséché, c'est entendu, mais je n'aime pas qu'on laisse une jeune fille anglaise à fumer avec deux Hindous.

— Elle est restée et elle fume parce qu'elle l'a bien voulu.

— Oui, c'est très bien en Angleterre.

— Vraiment je ne vois pas où est le mal.

— Si vous ne le voyez pas, tant pis... Est-ce que vous ne voyez pas non plus que ce bonhomme est une brute?

Aziz flamboyant bluffait auprès de Mrs. Moore.

— Ce n'est pas une brute, — protesta Fielding. — Il a les nerfs à fleur de peau, voilà tout.

— Qui aura excité ses nerfs précieux?

— Je ne sais pas. Il était normal quand je suis parti.

— En tout cas, ce n'est rien que j'aie dit, — répondit Ronny pour le rassurer. — Je ne lui ai même pas parlé.

— Oh bien alors, venez et emmenez vos dames; nous aurons évité la catastrophe.

— Fielding... n'imaginez pas que je le prends en mauvaise part ni rien de semblable... Je pense que vous allez venir au polo avec nous? Nous en serons très heureux.

— J'ai peur de ne pas pouvoir. Merci tout de même. Je regrette beaucoup que vous m'ayez trouvé négligent. Je n'ai vraiment pas voulu l'être.

On prit congé. Chacun était hargneux ou misérable. Il semblait que le sol même sécrétât de la mauvaise humeur. Était-il possible d'être aussi pointilleux dans une lande d'Écosse ou sur une montagne d'Italie? C'est ce que Fielding se demanda après coup. Aucune réserve de tranquillité, semblait-il, sur quoi on pût compter dans l'Inde. Aucune tranquillité, ou bien elle engloutissait tout comme chez le professeur Godbole. Voici Aziz avec son odieuse volubilité, Mrs. Moore et miss Quested toutes deux stupides, et lui-même et Heaslop, tous deux apparemment aimables, détestables au fond, et se détestant l'un l'autre...

Aziz abaissait et élevait sa main comme une machine pour montrer à quel point il se sentait à l'aise.

— Vous serez gentille, gentille, vous n'oublierez pas mes grottes, n'est-ce pas? Je tiens à vous montrer cela...

— Merci.

Le démon lui inspirant un dernier effort, il dit :

— Quelle honte de quitter l'Inde si vite! revenez sur votre décision, je vous prie, restez.

— Bonsoir, professeur Godbole, — continua miss Quested

brusquement inquiète. — C'est honteux que nous ne vous ayons jamais entendu chanter.

— Je peux chanter maintenant, — dit-il. Il le fit.

Sa voix maigre s'éleva donnant un son après l'autre. Parfois on percevait un rythme, parfois on avait l'illusion d'une mélodie d'Occident. Mais l'oreille, sans cesse déçue, perdait bientôt le fil et s'égarait dans un dédale de bruits dont aucun n'était criard ou dur, mais aucun intelligible. C'était le chant d'un oiseau inconnu. Les domestiques étaient seuls à le comprendre. Ils commençèrent à s'appeler tout bas. L'homme qui ramassait des châtaignes d'eau sortit nu de son réservoir, la bouche entr'ouverte de plaisir laissant voir sa langue écarlate. Le chant continua et cessa au bout d'un instant aussi abruptement qu'il avait commencé, apparemment en syncopes et sur la sous-dominante.

— Merci beaucoup. Qu'était-ce? — demanda Fielding.

— Je vais vous l'expliquer en détail. C'était un chant religieux. Je me suis placé moi-même dans l'état d'esprit d'une laitière. Je dis à Shri Krishna : « Viens, à moi seule. » Le dieu ne veut pas venir. Puis je suis devenue humble et j'ai dit : « Ne viens pas à moi seule. Multiplie-toi en cent Krishna et laisses-en un aller vers chacune de mes cent com- » pagnes, mais que l'un d'eux ô Seigneur de l'Univers, vienne » vers moi ». Il ne veut pas venir. Ceci est répété plusieurs fois. La chanson est composée dans une raga appropriée à cet instant, le soir qui tombe.

— Mais il vient dans un autre chant, j'espère, — dit Mrs. Moore doucement.

— Oh non, il ne veut pas venir, — dit Godbole ne comprenant peut-être pas la question. — Je lui dis viens, viens, viens, viens, viens, viens. Il néglige de venir.

Les pas de Ronny s'étaient éteints. Il y eut un moment d'absolu silence. Pas une ride sur l'eau, pas une feuille qui bouge.

E. M. FORSTER

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par G. MAURON.)

RÉFLEXIONS

SUR

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

Lorsqu'on étudie l'histoire de notre architecture, on est frappé de l'unité de style qui existait aux époques anciennes. Malgré la diversité de leurs tempéraments personnels, les architectes qui travaillaient à un même moment, sous un même ciel, avec les mêmes matériaux, semblaient obéir à des règles communes.

Parcourons les rues de notre Paris : sur les boulevards nous verrons des banques ou des palaces dont les colonnes corinthiennes, les dômes, les consoles, les balustres, les mutules, les modillons apparaissent tout neufs et nous constaterons que certains architectes d'aujourd'hui emploient toujours le vocabulaire classique. Allons à Montsouris; nous apercevrons des cubes, des parallélipipèdes et autres volumes géométriques dont les baies s'allongent, horizontales, dont les étages semblent suspendus au-dessus de vitrages d'angle, dont les toits en terrasse sont dissimulés par des murs sans corniche. Tout près, ce sont des petits hôtels qui, pour être conçus par des esprits aussi modernes, n'en restent pas moins fidèles à la tradition, qui conservent des corniches et qui disposent les fenêtres avec un souci manifeste de l'harmonie.

Visitons des églises récemment construites; nous en trouverons qui s'apparentent aux sanctuaires romans, d'autres qui s'imaginent être gothiques, parce que leurs voûtes en

agglomérés sont ornées de fausses ogives, d'autres encore qui combinent les arcs en plein cintre de jadis avec des motifs décoratifs nouveaux, d'autres enfin qui, bâties en ciment armé, constituent des essais inédits.

Les théâtres ne sont pas moins divers : à côté de cette salle dont l'architecture « concrète » est revêtue d'un placage de marbre, à la mode romaine, en voici une dont la façade n'a pour tout ornement que trois fenêtres triangulaires et un auvent, en voici d'autres encore qui sont fières de pâtisseries Louis XVI, numérotées au catalogue du stucateur.

Ainsi certains architectes se contentent de copier les styles de jadis; d'autres s'évertuent à les oublier; quelques-uns essaient de concilier les leçons du passé et les nécessités du présent. Quel archéologue futur pourra se flatter de dater sans erreur des édifices si disparates? Notre architecture — parce qu'elle évolue — semble en pleine anarchie. Les théories se heurtent, les clans s'affrontent et les épithètes de « pompiers » ou de « bolcheviks » se croisent.

On peut comparer notre temps à celui de la première Renaissance : une architecture nouvelle est née, une architecture ancienne n'est pas morte. Toutefois les différences qui existent aujourd'hui entre les deux architectures sont beaucoup plus sensibles. Au début du XVIe siècle, les maîtres d'œuvre cherchaient seulement des formes nouvelles, sans abandonner les procédés antérieurs de construction. La découverte du ciment armé, les progrès des sciences mettent à la disposition des architectes des moyens jusqu'ici inconnus; les besoins nés de la civilisation moderne imposent des programmes sans précédent, si bien que construction, décoration, distribution, tout cela change à la fois.

Pourquoi, dès lors, notre architecture ne se transforme-t-elle pas progressivement comme elle se modifia au XVIe siècle ou au XVIIIe siècle? Faut-il accuser l'individualisme moderne? Sans doute, et il est curieux de constater qu'à une époque où les groupes acquièrent une cohésion plus grande, l'individu s'efforce d'échapper aux disciplines anciennes. Mais cette constatation générale ne saurait expliquer le phénomène que nous observons. Les causes sont plus nombreuses.

Les jeunes gens qui prétendent affranchir l'architecture,

professent des théories qui ne sont plus celles d'autrefois, réclament un enseignement mieux adapté aux conditions présentes et n'ont plus de leur profession la même idée que leurs aînés. Si l'on veut comprendre l'architecture d'aujourd'hui, il est nécessaire d'examiner ces faits.

***

Au moyen âge, les architectes ne dissertaient pas, ils bâtissaient des édifices suivant les nécessités du moment, avec les matériaux en usage. Aujourd'hui beaucoup se croient tenus d'avoir une théorie esthétique et ne jugent les monuments qu'en fonction d'idées préconçues. Ils ne s'occupent pas de savoir si l'édifice répond à sa destination, est bien bâti, logiquement décoré; ils l'approuvent ou le condamnent suivant qu'il est ou non conforme au parangon qu'ils se sont formés. Les discussions deviennent des guerres de religion entre orthodoxes et hérétiques. Chacun oublie l'architecture et, pour mieux témoigner sa foi, se montre plus absolu dans les édifices qu'il construit. Lorsqu'on examine certains monuments d'aujourd'hui, on pense à Saint-Jean : « Au commencement était le Verbe ».

Ce fut la Renaissance qui se prit à ratiociner sur l'art. Une doctrine s'élabora, qui triompha au XVIIe siècle. Un des objets de l'académie d'architecture, fondée par Colbert en 1671, fut précisément d'établir des règles certaines et de les dispenser aux architectes. A part quelques « libertins », les hommes croyaient alors à l'existence d'une vérité absolue. La culture semblable que recevaient tous les honnêtes gens du royaume, l'universalité de la langue française avaient persuadé les penseurs que l'esprit humain était homogène et que les catégories des Chinois ou des Turcs étaient identiques à celles des Français. Comment, dès lors, les artistes n'auraient-ils pas estimé qu'il y avait une seule beauté, de même qu'il y avait une seule vérité? Cette thèse semblait d'autant plus évidente que le type du raisonnement était le raisonnement mathématique et que Descartes ou Pascal, avant d'être des philosophes, étaient des savants. F. Blondel, le grand théoricien de l'architecture, professeur de l'Académie,

était le fils d'un mathématicien et enseignait lui-même les mathématiques au grand Dauphin. Son successeur dans la chaire de l'Académie, Le Hyre, était encore un mathématicien.

La Beauté que de tels hommes conçurent était une beauté rationnelle, fondée sur les proportions, s'exprimant par les ordres, quasi réductible en équations. Comme les vérités mathématiques sont éternelles et universelles, la belle architecture ne saurait varier suivant les temps et les pays. Les temples anciens semblent participer au monde de Pythagore et leurs éléments sont unis suivant des rapports simples. Ils devinrent le modèle de toute beauté. Quiconque ne les imite pas, — tels les baroques d'Italie ou d'Allemagne, — est un hérétique. Le bon architecte doit rester fidèle à la saine doctrine.

Claude Perrault, qui n'était pas un mathématicien raisonneur, mais un naturaliste habitué à l'observation expérimentale, qui recourait plus à l'induction qu'à la déduction, disait au contraire : la Beauté est le simple résultat d'une habitude. Les monuments que nous admirons sont ceux qui reproduisent les proportions que, depuis des siècles, nous jugeons belles. Mais il nous est permis de modifier les formes; nos contemporains s'y accoutumeront. Rester à jamais fidèle à l'antiquité, c'est se refuser à tout progrès. La théorie architecturale de Claude Perrault était conforme à la théorie littéraire de Charles Perrault. Tous deux, en cette querelle des anciens et des modernes, tenaient pour les seconds.

Il est curieux qu'au XVIIIe siècle, à une époque où triomphait le relativisme religieux, philosophique, politique, où Voltaire et Montesquieu proclamaient que croyances et institutions dépendaient des mœurs, du climat, du sol, de l'histoire, la théorie de la beauté absolue se soit toujours imposée à l'architecture officielle. Les hommes de ce temps connurent l'art chinois, mais ils n'y virent qu'un modèle pour les pagodes de leurs jardins; ils imitèrent dans leurs décorations la chicorée, les plantes des champs, mais ils croyaient à l'éminente dignité du laurier et de l'acanthe. Winckelmann et Quatremère de Quincy continuaient à prêcher le respect de l'antiquité.

Et pourtant la doctrine de Perrault n'était pas morte. On la retrouve à l'époque de la révolution chez Durand et, sous l'Empire, chez Percier et Fontaine. Eux aussi professent qu'il faut être de son temps, que les édifices gréco-romains ne répondent plus à nos habitudes et qu'on ne peut imiter éternellement l'antiquité; mais de telles idées semblaient à ce point révolutionnaire que, sous la Restauration, Vaudoyer, en ses lettres, s'excusait presque de les soutenir.

Cependant de rudes coups étaient portés à la doctrine de la beauté absolue : Leroy, Stuart et Revett avaient montré que le véritable dorique grec n'avait rien de commun avec le dorique des théoriciens. Entre 1820 et 1830 Hittorf et Labrouste révélèrent que les temples antiques étaient polychromes. Les archéologues étudiaient l'art gothique et les artistes bientôt s'éprenaient de sa beauté. Le romantisme affranchissait la peinture de la doctrine académique. A la beauté absolue, universelle, au dessin, à l'imitation de l'antiquité, Delacroix et ses amis substituaient le caractère, la couleur locale. La gravure japonaise fit bientôt son apparition et les contemporains des Goncourt apprécièrent cette beauté lointaine.

L'architecture ne suivit pas le mouvement de la peinture; l'architecture est traditionnelle par sa destination, par ses procédés. Or ceux-ci ne s'étaient pas encore modifiés. Les architectes crurent satisfaire les goûts de leur temps en s'inspirant de tous ces styles nouvellement révélés : on vit des églises gothiques, des hôtels de ville Louis XIII, des casernes Louis XIV, des salles à manger Henri II, des chambres à coucher Louis XV, des salons Louis XVI. De même que V. Cousin croyait alors en son éclectisme concilier les vérités des doctrines diverses, des architectes pensèrent réaliser des œuvres personnelles en combinant des formes de tous les temps. Cette architecture était à ce point artificielle que des hommes de goût préférèrent revenir nettement à des styles passés qui avaient le mérite d'être homogènes et firent bâtir des châteaux ou des hôtels, comme on les eût construits au XVIIIe siècle.

Les classiques ne se proposaient qu'un seul modèle, l'art gréco-romain. Leur doctrine reposait sur une connaissance

erronée de l'antiquité, mais, les prémisses acceptées, elle en tirait des conclusions logiques. Il n'en était pas de même de la doctrine éclectique. Ses partisans admiraient le gothique, la Renaissance, les temps modernes; eux aussi pensaient que le seul moyen de créer, c'est d'imiter; eux aussi croyaient que les architectes du passé ont tout dit et qu'il est impossible de découvrir des formes nouvelles. Or, si toutes les époques ont créé des éléments dignes de servir de modèles, pourquoi l'époque actuelle serait-elle donc incapable d'une pareille originalité?

Aujourd'hui la doctrine de la Beauté exclusive de l'antiquité n'a plus guère de défenseur. Les classiques sont peu à peu devenus des éclectiques, mais ils ont emprunté à leurs anciens ennemis la conception de la Beauté en soi et se sont érigés en gardiens des saines traditions. Aussi leurs adversaires professent-ils par opposition la théorie de la Beauté variable dans le temps et dans l'espace. La lutte entre classiques et modernes, sous une forme nouvelle, reprend comme au temps de Louis XIV.

Or l'une et l'autre doctrine nous semblent fondées sur des équivoques. L'architecture est un mot qui définit des réalités diverses. Les vieux traités distinguaient la distribution, la construction, la décoration. Ces divers éléments sont-ils donc immuables, comme paraîtrait l'exiger la doctrine classique? L'architecture est-elle en un perpétuel devenir, comme le laisserait croire la théorie de la Beauté-habitude?

L'architecture a pour objet de satisfaire un certain nombre de besoins humains. Les uns sont permanents, les autres variables. Nous élevons des maisons comme jadis, mais nous ne les bâtissons plus pareilles; nous construisons aujourd'hui des gares, des usines, des hangars pour avions qu'ignoraient nos aïeux. Les mêmes besoins évoluent : une riche demeure exige toujours des communs, mais, tandis qu'au XVIIIe siècle, pour abriter la cavalerie des Rohan, il fallait d'énormes écuries que n'exigeait pas l'hôtel d'un parlementaire ou d'un bourgeois, aujourd'hui la 60HP Rolls Royce n'occupe pas beaucoup plus de place qu'une modeste 10HP Renault. Les besoins exigent des satisfac-

tions de plus en plus compliquées. Au début du XVIIe siècle, les plus grands seigneurs se contentaient d'une pièce pour dormir, manger, recevoir; c'était la chambre. On tirait les rideaux du lit et l'on apportait une table toute dressée; les reliefs enlevés, on jetait un tapis sur la table et l'on approchait les fauteuils. Pour travailler, on abattait le devant d'un cabinet. Bientôt chacun de ces besoins réclama une pièce différente, la chambre à coucher se distingua de la chambre de parade, qui garda encore le lit, puis devint le salon; on vit apparaître la salle à manger, le cabinet de travail. Au Louvre, Henri IV disposait de deux pièces; il en faudra quatre à Louis XIV; Louis XV aura tout un appartement à Versailles. Dans les vieux logis du XVIIe et du XVIIIe siècle, on entrait directement dans la salle à manger ou le salon. On exigea ensuite une antichambre. Depuis que Garnier a, dans un hôtel, séparé par une galerie les pièces de réception des pièces d'habitation, les appartements parisiens obéissent à ce type. Les difficultés présentes semblent imposer le « living-room » et réduire la superficie des pièces. La distribution varie donc suivant l'état de la société.

La construction n'évolue pas moins; elle dépend des conditions économiques et des progrès techniques. Après les guerres de religion, il fallut rebâtir vite et à bon marché; on employa la brique, parce que l'ergeron se trouve à la surface du sol dans le nord, à l'ouest, au midi. On construisit des fours de fortune pour éviter les transports, mais comme les briques ainsi cuites étaient souvent assez tendres et s'épauffraient facilement, on garnit les angles des maisons, les encadrements des fenêtres avec des chaînages de pierre dont les redans montrent honnêtement les boutisses et les panneresses. C'est le type courant des maisons sous Henri IV et Louis XIII. Au lendemain de la guerre de 1914-1918, les mêmes causes ont produit les mêmes effets; au lieu d'employer notre belle pierre, dont l'extraction, le transport et la taille coûtent cher, on recourut aux matériaux plus économiques, la brique et les agglomérés de ciment ou de machefer.

La découverte des charpentes en fer ou du ciment armé déterminèrent des formules nouvelles. Des portées jusqu'alors inconnues purent être atteintes et ces matériaux permirent

de satisfaire ou provoquèrent même des besoins : usines, grands magasins changèrent de type. L'architecture en un siècle passa de l'âge de la pierre à l'âge du fer, puis à l'âge du ciment armé.

Des matériaux anciens peuvent être employés d'une façon plus ingénieuse et les formes anciennes se trouvent modifiées : le jour où on a imaginé sous Louis XIV les tuyaux de fumée dévoyés, on a pu remplacer les vastes coffres, qui encombraient les pièces, par les cheminées actuelles et, comme à la même époque, les glaces coulées venaient d'être inventées, on a employé ce mode d'ornement.

Puisque distribution et construction varient, le désaccord porterait-il donc uniquement sur la décoration? Et de fait ce sont les questions d'ornement qui ont provoqué les discussions les plus vives entre partisans d'esthétiques opposées. Les classiques ont longtemps soutenu que l'architecture devait demeurer fidèle aux formes éprouvées par le temps. Des novateurs eux-mêmes n'ont pas osé complètement innover : Baltard, aux Halles centrales, a coulé la fonte en des moules classiques; de Baudot, à Saint-Jean-de-Montmartre, a imité en ciment armé des formes médiévales. En fait chaque matériau impose un système décoratif : on peut construire des colonnes en bois, en pierre, en ciment armé, mais les chapiteaux des premières ne sont pas exactement ceux des secondes et devront manquer aux troisièmes, car, dans ce dernier cas, il n'y a pas rupture de continuité entre la colonne et l'entablement, mais liaison intime, bloc indissoluble. La décoration dépend de la construction; elle en est l'expression.

C'est là ce que Viollet-le-Duc disait à ses adversaires. Il les accusait de manquer de logique, parce que leurs motifs ornementaux étaient plaqués sur leurs édifices et ne dépendaient pas de la structure, comme ceux du moyen âge. Jusqu'au XVIIe siècle, pour desservir une aile nos pères plaçaient leur escalier dans une tourelle qui faisait saillie et dont les moulures et les fenêtres suivaient le mouvement ascensionnel des marches. Lorsqu'une vaste salle venait s'insérer dans un bâtiment, ils l'éclairaient de hautes baies. A partir du XVIe siècle, le souci classique de la symétrie et de l'ordonnance amena les architectes à dissimuler leur distribu-

tion derrière une belle façade : Jules Hardouin Mansart, chargé de construire la place Vendôme, dressa un mur bien orné, derrière lequel les acquéreurs furent invités à construire leurs hôtels et à installer leurs appartements. Il n'est donc pas étonnant qu'à cette époque, la décoration ait fait l'objet d'études spéciales et semblé immuable. Il a fallu toute l'ingéniosité des architectes du XVIIIe siècle pour adapter à des façades données des maisons commodes.

Ces façades, qui ne répondaient pas à la distribution, parfois n'exprimaient pas même la construction. A la colonnade du Louvre, au Garde-Meuble les linteaux apparents ne sont en fait que des plates-bandes appareillées; les claveaux contredisent les lignes horizontales de l'architecture et de la frise.

Beaucoup de façades actuelles ne sont trop souvent qu'un simple placage décoratif : devant une carcasse de ciment armé et un remplissage de matériaux pauvres, on élève un parement en dalles de pierre agrafées, avec des pilastres en ciment et des chapiteaux moulés. Les consoles des balcons sont un vain ornement. Les palais des expositions universelles, surchargés de pâtisseries, étaient-ils bien différents? Faut-il donc condamner tous les parements des édifices en ciment armé? Il faut distinguer : au théâtre des Champs-Élysées, par exemple, l'œil voit aussitôt qu'il s'agit d'un parement en dalles de marbre. C'est l'ancien système romain de revêtement. La seule différence est que le support est en ciment armé au lieu d'être en blocage ou en « mattoni ». Mais ici l'architecte n'a pas voulu duper le spectateur en lui faisant croire que des colonnes et des chapiteaux supportaient un entablement.

Dans certains hôtels particuliers bâtis par de jeunes architectes, la construction se dissimule derrière un crépi et parfois on serait tenté de juger leur sobriété spartiate quelque peu ostentatoire. En fait leurs maisons de briques, de moellons ou d'agglomérés imitent les formes rigides du ciment armé. Ces jeunes architectes savent bien que ce matériau serait trop coûteux pour de petits édifices, mais ils cèdent à la mode du jour. La distribution de ces « machines à habiter » peut être rationnelle, mais leur élévation ne répond pas toujours à la construction.

Ainsi quelques architectes fort avancés ne procèdent pas autrement que les plus âgés : les derniers continuent, avec des moyens nouveaux, à employer des formes qui convenaient à la pierre; les autres traitent toutes leurs constructions sur le type des vastes édifices en ciment armé.

Tout comme la distribution, tout comme la construction, la décoration n'a pas cessé et ne pouvait cesser de varier.

Ne reste-t-il donc rien de permanent dans l'architecture? Tous ses éléments sont-ils emportés par le flux brutal du temps? Faut-il donner entièrement raison à Perrault et à Durand et condamner sans recours les partisans de la beauté absolue? De même que notre oreille s'habitue à des dissonances qui eussent étonné nos ancêtres, allons-nous goûter des édifices qui eussent rebuté nos prédécesseurs? Certes, il faut faire la part de l'accoutumance; la musique de Wagner, qui semblait à nos pères une confuse harmonie, nous apparaît mélodique et la peinture de Manet, qui provoquait les gros rires, excite notre admiration. Les formes qui semblent barbares aux plus âgés d'entre nous s'imposent, peu à peu, à notre regard.

Toutefois, lorsque nous sommes habitués à un style, nous procédons à un choix. Nous estimons certaines œuvres; nous en négligeons d'autres. Pourquoi cela? N'est-ce pas que dans les premières il existe un élément de beauté durable? Les modes architecturales, comme les modes de la peinture, de la littérature, sont l'expression de goûts éphémères. Ces goûts, pour reprendre la vieille expression, sont adventices à notre esprit, mais notre esprit lui-même conserve à travers le temps une structure quasi semblable. Ce qu'il y a de stable dans l'architecture, c'est l'homme, un homme constitué d'une certaine manière, dont l'œil est ce qu'il est, dont le cerveau n'a guère changé depuis qu'il existe des architectes, depuis quatre mille ans, soit une bien courte durée, si l'on considère l'ancienneté de notre race et la lenteur de son évolution. Or cet œil et ce cerveau ne perçoivent que des rapports simples. Pour quelle raison? Nous ne prétendons pas ici reprendre les théories de Fechner ou les dissertations plus récentes sur l'esthétique physiologique; nous nous bornons, en historien, à constater ces faits : des architectures très différentes ont reproduit les mêmes rapports simples.

Sans doute il ne faut pas exagérer cette géométrie, sans doute les nécessités de la perspective et de l'optique ont amené parfois les architectes à ne pas observer exactement les constructions mathématiques établies sur le papier; il n'en reste pas moins que dans leurs édifices, les Égyptiens s'inspiraient du triangle sacré (triangle rectangle dont les côtés sont entre eux comme 3, 4 et 5). Ainsi que l'a montré Choisy, « ils s'attachaient aux proportions modulaires, aux rapports simples et, parmi les rapports simples, ils adoptaient de préférence ceux qui cadrent avec des constructions géométriques simples ». Il en fut de même chez les Grecs. Les architectes gothiques employèrent davantage le cercle, mais n'ignorèrent pas le triangle sacré. Une construction sincère, une élévation et une coupe qui pouvaient s'inscrire dans des figures élémentaires, tels étaient les principaux articles de leur esthétique. Les classiques, si épris qu'ils fussent du décor, n'en étaient pas moins, en vertu même de leur croyance à la mathématique universelle, persuadés de la nécessité de rapports simples. Ouvrez le *Cours d'Architecture* de François Blondel, vous verrez à quelles proportions il soumet les parties de la porte Saint-Denis. Mesurez la cour des Invalides de Bruand, vous constaterez la présence d'un module qui est le rayon des arcades. Prenez un livre dont la forme est souvent agressive, mais dont les idées sont parfois très justes, le volume de M. Lecorbusier-Saugnier intitulé *Vers une architecture*, vous constaterez que lui aussi préconise ces mêmes rapports simples. L'architecture doit exprimer des relations facilement perceptibles pour notre œil, 3, 4, 5. Dès que nous arrivons à 7 et aux nombres supérieurs, nous distinguons moins aisément les divisions et notre esprit n'est pas satisfait. Pythagore disait que tout est nombre; Platon inscrivait sur la porte de l'Académie : « Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre. » La véritable architecture est une harmonie.

Les partisans de l'architecture moderne ont donc raison de soutenir que nos besoins, nos procédés techniques, nos conditions économiques imposent des plans, des modes de construction, et par suite un style nouveau; mais notre climat n'a pas changé, notre goût de la mesure et des proportions est identique, et voilà où les traditionnalistes n'ont pas tort.

Que les uns ne viennent donc pas, avec un dogmatisme primaire, répudier tous les enseignements du passé; que les autres ne raillent pas toute tentative nouvelle, ne considèrent pas les chercheurs comme des hérétiques et ne croient pas éternelles des formes qui, comme toutes les créations de l'homme, participent à sa fragilité et, comme lui, sont mobiles et périssables. Viollet-le-Duc avait raison d'écrire : « L'art ne consiste pas dans telle ou telle forme, mais dans un principe, dans une méthode logique. Donc il n'y a aucune raison de soutenir qu'une forme de l'art soit l'art et qu'en dehors de cette forme, il n'y a que la barbarie. »

Et cependant, comme l'exposition des Arts décoratifs avec ses bâtiments éphémères, a mis en valeur le rôle du décor, c'est toujours sur les formes extérieures de l'architecture que porte le débat, alors que les formes ne sont rien et que l'esprit est tout. Cette croyance à la vertu des esthétiques est d'autant plus dangereuse que les doctrines les plus littéraires sont le fait des intelligences les moins cultivées. Inoffensives pour tous ceux qui se rendent compte de leur valeur relative, elles sont pernicieuses pour tous ceux qui soumettent leurs édifices à des règles abstraites. N'est-ce pas là ce que font les classiques invétérés qui s'obstinent à employer des formes contredites par les matériaux qu'ils emploient et les besoins qu'ils doivent satisfaire? N'est-ce pas là ce que font encore certains jeunes artistes, qui, animés d'un esprit révolutionnaire, prennent toujours le contrepied et qui, oublieux de la pluie, suppriment les corniches, uniquement parce que les classiques les aimaient?

Les véritables architectes seront-ils donc ceux qui ne pensent pas, les architectes de chefs-lieux de canton qui bâtissent la villa pour dimanchard? Certes non, mais bien des architectes qui réfléchissent plus aux conditions mêmes de leur art qu'aux doctrines littéraires. Or ces conditions ont changé et l'architecte, comme l'architecture, doit évoluer.

***

Quelques personnes se demandent si l'architecte est aujourd'hui préparé à ce nouveau rôle. La question a une importance

nationale. Jusqu'en ces dernières années l'Amérique du Nord comme l'Amérique du Sud, les Indes comme le Japon nouveau demandaient à la France des constructeurs; ces pays envoyaient chez nous leurs jeunes artistes. Or si les peintres continuent à affluer, en est-il de même pour les architectes? Lorqu'on lit les revues étrangères, on doit constater qu'elles accordent plus d'attention à certains édifices allemands ou hollandais qu'aux monuments récents dus à nos maîtres les plus décorés et les plus patentés. Ce qui les intéresse chez nous, c'est l'effort de quelques architectes nouveaux, qui semblent précisément des hérétiques. Le fait est grave. Nous risquons de perdre ainsi l'influence que nous avons exercée durant deux siècles à l'étranger. Ce n'est pas simplement notre prestige moral qui en souffrira, c'est encore notre commerce. L'architecte est suivi de l'entrepreneur, du décorateur, du tapissier, de l'orfèvre, du peintre, du sculpteur. Le jour où le maître de l'œuvre sera changé, ses collaborateurs habituels subiront son destin. Les revues étrangères reprochent à notre école des Beaux-Arts de former plutôt d'habiles dessinateurs que des constructeurs initiés aux méthodes et aux besoins modernes. Les Américains, les Allemands, les Hollandais, comparent leur sens du confort, de l'hygiène, de la clarté, leurs audaces urbaines, avec notre traditionnalisme, qu'ils appellent parfois notre routine. Sans doute ils méconnaissent les difficultés économiques que, depuis la guerre, rencontre notre pays; sans doute ils ignorent ce qu'ont accompli nos architectes dans les régions dévastées ou dans des pays neufs, comme au Maroc, mais, ont-ils toujours tort? Le meilleur moyen de corriger ses propres défauts est-il de les nier? Notre enseignement répond-il vraiment aux nécessités modernes?

Autrefois le jeune artiste se formait chez un patron. Il apprenait peu à peu les premiers rudiments de son art; il voyait construire; il devenait enfin maître dans sa corporation. La profession d'architecte était encore un métier. Cet enseignement, pratique et individuel, valait ce que valait l'instructeur. Lorsque l'Académie d'architecture fut fondée par Louis XIV, elle estima nécessaire de dispenser aux jeunes élèves un enseignement technique, qui les élevât au-dessus du maçon. Elle avait raison; un enseignement tech-

nique est un enseignement d'ensemble qui permet à un artiste, à un savant, d'avoir de son art ou de sa science une idée générale et de suivre une méthode que ne possèdent pas les autodidactes. Mais un enseignement théorique, ce peut être aussi l'enseignement d'une théorie. Et l'Académie se croyait, par droit divin, dépositaire de la vérité éternelle et universelle; elle s'érigea en gardienne du feu sacré et condamna tous les novateurs qui, tel Prométhée, le lui voulaient dérober. Elle immobilisa l'enseignement. La formation pratique avait ses inconvénients; la discipline académique eut les siens.

Lorsque l'école des Beaux-Arts fut créée, on essaya de donner aux élèves un enseignement complet, mais l'école naquit sous le règne esthétique de Quatremère de Quincy et l'esprit doctrinaire anima ses premiers maîtres. C'est en vain que Percier et Fontaine essayèrent d'y introduire quelque libéralisme. Un enseignement théorique est aujourd'hui dispensé aux élèves. Comme tout notre enseignement, il hésite entre deux conceptions : les partisans de la culture classique — qui ne sont pas forcément, remarquons-le aussitôt, les partisans de l'esthétique classique — pensent qu'il importe avant tout de former le jugement et de donner une méthode; les partisans de l'enseignement moderne veulent au contraire fournir des notions utiles à la profession future. Il est certain que l'école des Beaux-Arts est une école « spéciale », qu'il importe donc d'apprendre aux architectes leur métier, mais il n'est pas moins assuré que les architectes ont besoin pour exercer leur profession d'une culture générale, que les élèves entrent à l'école souvent assez jeunes, munis d'un bagage secondaire insuffisant, non seulement pour être capable de suivre aussitôt les leçons techniques, mais pour les assimiler.

Les cours sont nombreux à l'école des Beaux-Arts, statique, résistance des matériaux, géométrie descriptive, stéréotomie, physique, chimie, géologie, construction, perspective, législation du bâtiment, histoire générale de l'architecture, théorie de l'architecture. Or beaucoup de ces cours n'ont aucune sanction. Ce serait dès lors exiger des élèves un héroïsme au-dessus de leur âge que de leur demander d'assister à des leçons dont l'inutilité immédiate leur offusque l'intérêt

général. Ce n'est pas tout : depuis cette année, les élèves pour suivre ces cours doivent payer un droit, et cela au moment où le prix de la vie augmente, au moment où, pour suppléer aux ressources qui trop souvent leur font défaut, ils sont contraints de travailler dans une agence, de « faire la place ». Le résultat, c'est que les élèves dont la culture générale était faible, sortent de l'école tels qu'ils y sont entrés.

L'enseignement pratique est donné aux élèves dans les ateliers. Comme les trois ateliers de l'École, dirigés par des hommes éminents autant que libéraux, ne suffisent pas à les abriter tous, ils fréquentent des ateliers privés où ils reçoivent les conseils de maîtres le plus souvent excellents, mais qui ne sauraient enseigner les matières figurant au programme des cours. Dans ces ateliers les élèves préparent des concours et les concours sont nombreux. Ils s'aident mutuellement à couvrir les feuilles grand aigle, — c'est un prêté pour un rendu — consultent les documents dont ils disposent; quand ils sont pressés, quand ils sont « en charrette », suivant le terme d'argot, ils recourent aux agrandissements photographiques. Et puis, un beau jour, deux cents châssis s'alignent dans la salle de la Melpomène. Une commission les examine consciencieusement et accorde des mentions. Alors arrive un jury de trente ou quarante membres, soucieux de retourner à leurs propres affaires; on passe vite; tandis qu'on discute un projet, déjà les autres juges votent à main levée; on repêche les élèves de l'atelier, on fait une concession pour en obtenir une autre, on distribue quelques médailles et c'est fini. Les élèves ne sauront jamais pourquoi ils ont obtenu une mention ou « fait un four ». Nous avons entendu plusieurs membres du jury estimer ces verdicts insuffisants; certains pensent que les professeurs ne sauraient être à la fois juges et parties, affirment que les élèves se préoccupent beaucoup plus d'avoir une « valeur », nécessaire au diplôme, que d'être sincères. Nous croyons utile de rapporter ces avis. La meilleure façon de servir une institution n'est pas de taire les défauts qu'on lui reproche.

Nous ne prétendons nullement tracer en cette revue un plan de réforme. Nous voudrions seulement tirer de nos remarques quelques conclusions. A notre avis il conviendrait d'exiger des candidats une culture secondaire plus développée.

Plusieurs architectes de nos amis voulaient que le baccalauréat fût une condition nécessaire. Il faudrait ensuite forcer les élèves à recevoir l'enseignement qui figure aux programmes. Si l'on a jugé que ces diverses matières sont utiles à l'éducation de l'architecte, si l'État paye des professeurs pour les enseigner, il est inadmissible que les élèves soient libres de les ignorer. Il ne s'agit certes pas de multiplier les cours, mais nous reprendrions volontiers l'idée émise par M. Lapie, le regretté vice-recteur de l'Académie de Paris. Constatant la culture insuffisante des étudiants qui accèdent aux Facultés, il voulait créer des cours préparatoires à l'enseignement supérieur. La mesure ne serait pas inopportune à l'École des Beaux-Arts. Pourquoi, la première année, les élèves ne suivraient-ils pas quelques cours obligatoires, où ils recevraient à la fois les premiers rudiments de leur art et une méthode qui leur permît ensuite de coordonner les notions? En ce qui concerne l'histoire de l'architecture, à quoi nous nous intéressons plus spécialement, il s'agirait non pas d'infliger aux élèves des noms et des dates et de vouloir les transformer en archéologues, mais de leur montrer les efforts accomplis par leurs prédécesseurs pour s'adapter sans cesse aux nécessités du moment ou du lieu. On leur apprend par ailleurs les éléments de leur art; l'histoire de l'architecture, avant la pratique des chantiers, réunira les « membra disjecta » et ressuscitera la vie des édifices, elle leur prouvera que le passé fut une perpétuelle évolution; elle sera le meilleur antidote aux théories abstraites, aux doctrines esthétiques absolues; elle sera pour l'architecte un excellent moyen de culture générale. Les années suivantes, les élèves assisteraient à quelques cours techniques obligatoires et à des cours facultatifs, participeraient aux concours qui sont indispensables et qui seraient soumis à un jury moins nombreux que le jury actuel et dont la composition pourrait être discutée.

Les élèves diplômés sont-ils aptes à toutes les fonctions? Aujourd'hui beaucoup d'architectes, comme beaucoup de médecins et d'avocats, se spécialisent. Sans vouloir créer de nouveaux mandarins, nous pensons qu'il ne serait pas inutile de les préparer à ces tâches diverses. On pourrait organiser, pour les architectes qui veulent devenir des experts, un cours

supplémentaire de législation, pour ceux qui désirent se présenter au concours des Monuments Historiques, un cours d'archéologie, etc...

En un mot l'École des Beaux-Arts doit donner aux architectes non pas la culture générale secondaire qu'ils sont censés posséder à leur entrée, mais une culture générale appropriée à leur profession, qui leur permette d'avoir de leur art une idée d'ensemble, puis une culture technique qui les rende capables d'accomplir tous les actes de l'architecture, voire de se spécialiser. Dans quelques pays étrangers les architectes et les ingénieurs poursuivent durant quelques années des études communes. Les résultats ne sont pas mauvais. Le principal est que les élèves reçoivent cet enseignement et que cet enseignement n'ait pas pour fin dernière de leur imposer une théorie esthétique, quelle qu'elle soit.

***

Certains architectes se rendent si bien compte des nécessités nouvelles, qu'ils prétendent même n'être plus que des « constructeurs », qu'ils revendiquent le vieux titre de maître de l'œuvre, tout prêts à réunir à nouveau la profession d'architecte et le métier d'entrepreneur.

Jusqu'à la Révolution, en effet, l'architecte était à la fois le « deviseur de plans », suivant l'expression médiévale, et l'entrepreneur général. On ne distinguait pas toujours l'architecte du maître maçon. Dans nos villages le maçon construit encore des petites maisons suivant des types habituels. L'architecte était un maçon supérieur à qui l'on faisait appel, lorsqu'il s'agissait d'élever un château, une église, un hôtel de ville, une maison importante. Salomon de Brosse ne donna pas seulement les plans du Luxembourg, il se chargea de l'entreprise et subit toutes les conséquences des malfaçons.

Lorsque plusieurs peintres et sculpteurs eurent quitté la corporation de Saint-Luc pour former une académie royale, que, de maîtres peintres, ils furent devenus « professeurs », les architectes eurent la même ambition et, en 1671, l'académie d'architecture était fondée. Dès lors pour n'être plus confondus avec les maîtres maçons, les architectes de l'Académie

cessèrent de faire l'entreprise. Lorsque de Cotte, qui avait été l'entrepreneur de son beau-frère Jules Hardouin-Mansard, devint membre de cette Académie, il ne fut plus qu'un architecte, au sens moderne du mot. Les peintres du Roi, les sculpteurs du Roi, les architectes du Roi constituaient une élite; parfois le souverain les anoblissait, les décorait, et ils n'auraient pu, sans déroger, pratiquer un métier d'artisan.

A partir du XIXe siècle, la distinction fut absolue. Le titre d'architecte, qui jadis était exceptionnellement donné à une petite aristocratie, fut accordé à tous les constructeurs. Le Code Guadet, approuvé au congrès de Bordeaux en 1895, sanctionna le divorce entre l'architecte et l'entrepreneur.

La suppression des corporations avait eu pour résultat de rendre libre l'exercice du métier d'entrepreneur, et, — comme la distinction n'était pas encore faite, — celle de la profession d'architecte. On n'exigea pas de l'architecte un diplôme comme on en réclamait un au médecin, à l'avocat, qui, déjà à cette époque, exerçaient une profession libérale. Dès lors bien des gens s'intitulèrent architectes qui n'avaient ni la compétence ni les qualités morales nécessaires.

Les résultats, nous les connaissons : jadis le maître maçon ne se piquait de rien; il bâtissait la vieille maison de campagne, dont le charme est fait de simplicité et de bonhomie rustique. Aujourd'hui l' « architecte » du chef-lieu de canton ou du lotissement élève ces villas dont le « style » n'est pas moins prétentieux que le nom. Notre banlieue est déshonorée par ces bâtisses au toit coupé de noues, hérissé d'épis, percé de lucarnes, aux murs truffés de céramiques, aux fenêtres biscornues. Certes le client n'est pas sans péché; la petite bourgeoisie et le peuple, devenus souverains, ont imposé leur goût. Mais la clientèle moyenne d'autrefois était-elle plus éclairée? Au moins l'entrepreneur ne songeait-il pas à se distinguer et, n'étant pas devenu « architecte », ne laissait-il pas errer une imagination trop souvent inculte. En fait il existait jadis, confondus sous le nom de maîtres maçons, un nombre très restreint de véritables architectes et un assez grand nombre d'entrepreneurs, fils, petits-fils d'entrepreneurs ou formés par la corporation

La liberté eut une autre conséquence : elle permit à des

individus, que rien ne préparait à cette profession, de s'intituler architectes et de se livrer à des spéculations compromettantes. On s'aperçut au lendemain de la guerre, surtout dans les régions dévastées, des dangers que présentait une semblable liberté. Un grand nombre d'architectes ont demandé que leur profession fût réglementée comme elle l'est en certains pays étrangers et qu'un ordre des architectes fût créé, comme il existe un ordre des avocats. Un projet de loi fut déposé en ce sens et le dernier congrès des architectes s'occupa de la question et entendit un remarquable rapport de M. Tournaire, membre de l'Institut et président de la Société centrale.

Toutefois le projet suscite des inquiétudes, dont quelques-unes méritent d'être connues, car elles expriment le malaise de l'architecture actuelle. Nous ne parlons pas des appréhensions de certains architectes démunis de diplômes et de références, qui craignent de ne pas entrer dans la terre promise, mais d'objections d'un ordre général.

Un grand prix de Rome, donc choisi jadis par l'Académie des Beaux-Arts, écrivait récemment : « Les membres de l'Institut, quinze diplomés de l'école des Beaux-Arts de Paris ou non diplômés agréés par eux, enfin une trentaine de représentants des conseils régionaux, eux aussi diplômés ou non diplomés admis par le conseil supérieur, » composeront le jury tout-puissant, qui recrutera l'ordre. « Tout sort du conseil supérieur et tout y retourne; il est le maître absolu d'une profession qui n'existera plus que par lui, et lui-même ne représente qu'un groupe unique : les membres de l'Institut, les diplômés et ceux qu'ils jugent dignes de s'assimiler. Le diplôme seul donnera la mesure de l'architecture française; on espère qu'elle y gagnera, mais, malgré la valeur réelle de ce diplôme et d'un grand nombre d'architectes diplômés, moins dociles que la masse aux routines du passé, on voit très bien ce que l'architecture française perdra à un pareil système, surtout dans un mouvement d'évolution moderne. Il faut composer le conseil supérieur, comme il est prévu dans le texte établi, mais il faut y joindre quelques membres dont le recrutement se ferait de telle sorte que leur présence au conseil nous préserve sûrement du règne néfaste de certains pontifes aussi arriérés que tyranniques. »

Ce que craint donc M. Michel Roux-Spitz, ce que, en un autre article, disait craindre également M. Frantz Jourdain, c'est que le titre d'architecte ne soit donné non pas à qui possédera les connaissances techniques, mais à qui présentera un billet de confession, certifiant que son art est pur de toute hérésie. Peut-être exagèrent-ils ce danger. Mais leurs opinions, que nous rapportons en observateur impartial, prouvent les méfaits des esthétiques.

Certains architectes vont même plus loin et déclarent : « Ce titre d'architecte, à quoi me donnerait droit le diplôme, je ne le revendiquerai pas. » Quelques-uns d'entre eux, sortis de l'École Centrale ou de Polytechnique, se diront ingénieurs. D'autres se feront entrepreneurs et renoueront la tradition interrompue depuis un siècle. Dès maintenant ne connaissons-nous pas un architecte illustre, dont le nom demeurera dans l'histoire de notre art, qui, associé à ses frères, est entrepreneur? Son exemple intéresse les jeunes gens et plusieurs d'entre eux ne dissimulent pas qu'ils l'imiteraient, s'ils en avaient les moyens financiers. Ils font remarquer que le client, particulier ou municipalité, y trouverait son avantage et pourrait conclure des forfaits. Pour l'architecte, ajoutent-ils, plutôt que d'être réduit, comme certains confrères, à travailler pour un entrepreneur, mieux vaut être entrepreneur soi-même. Ils reprochent à l'architecte d'aujourd'hui d'être un simple vérificateur des entrepreneurs, alors qu'il doit être un constructeur, au sens plein du mot.

Les adversaires répondent que le client n'aurait plus aucune garantie.

Beaucoup d'architectes se considéraient en effet comme les mandataires d'un client réputé mineur en fait d'architecture. Mais cette théorie entraînait des conséquences et rendait singulièrement lourde la responsabilité des architectes. Aussi d'excellents juristes soutenaient-ils que l'architecte était simplement un loueur d'ouvrage. Un arrêt de la cour de Cassation en date du 3 novembre 1926 vient de confirmer leur doctrine. En fait, les bons architectes ne cesseront pas d'être les conseils des clients, mais en droit, ils ne seront plus soumis aux obligations du mandataire.

Ces débats ne sont qu'un symptôme des transformations

subies à la fois par l'architecture et par la profession d'architecte. Et, au vrai, elles ont les mêmes causes. Les progrès des sciences, des moyens de transport, le changement des conditions économiques et sociales, le désir de confort et d'hygiène, les conceptions nouvelles de l'urbanisme, tout cela a profondément modifié l'art de bâtir. Par suite la profession d'architecte est devenue chaque jour plus complexe. Le simple architecte doit être capable de donner à son client un avis financier, de lui présenter des plans, de négocier pour lui l'achat d'une mitoyenneté, de lui recommander tel ou tel matériau, tel procédé de chauffage, tel mode d'éclairage, telle décoration intérieure. Il doit connaître les multiples circulaires ministérielles, les ordonnances préfectorales; il doit pouvoir restaurer un château Louis XIII, refaire une cheminée Renaissance, une voûte gothique, bâtir un hôtel de voyageurs, une banque, une maison d'édition, une école, un laboratoire. Il doit donc connaître toutes les techniques présentes et passées, la législation en vigueur; il doit satisfaire les besoins les plus divers.

Or la rapidité de la vie moderne et la nécessité de ne pas laisser dormir les capitaux engagés forcent l'architecte à concevoir vite, à exécuter rapidement. Peut-on exiger de lui qu'il soit en même temps un juriste, un ingénieur, un constructeur, un artiste, un historien, etc.? Livré à ses seules forces, il n'a pas d'autre ressource que de consulter ses souvenirs d'école, qui parfois, et pour cause, restent obstinément muets, de faire appel à l'expérience d'un aîné qui est souvent pressé, ou de recourir à des livres qui ne traitent pas la question.

Aussi certains architectes sont-ils forcés d'abandonner à l'entrepreneur les détails de la construction. Ils établissent un croquis, et l'entrepreneur fait exécuter les calculs par un ingénieur à son service.

D'autres architectes se sont associés : l'un se charge de rabattre les affaires et de traiter avec les clients, le second prépare les plans, le troisième surveille les chantiers. D'autres encore se sont unis à un juriste. Encore faut-il que l'architecte dispose de capitaux pour créer de pareilles « usines ».

Mais le jeune architecte, sans fortune, que deviendra-t-il?

Certaines professions ont compris qu'il était nécessaire de s'organiser. Des sociétés puissantes ont créé à frais communs des services techniques, des bureaux d'études et d'informations. Les architectes sont bien groupés en sociétés diverses — nous ne parlons pas des sociétés dont le seul rôle est de nommer un président et de lui créer des droits à quelque distinction; — les plus importantes possèdent des commissions de législation, des commissions techniques, mais ces commissions discutent les intérêts corporatifs généraux, elles ne constituent pas des organes de recherche et ne peuvent jouer ce rôle. Ces sociétés, imitant les grandes sociétés industrielles, ne pourraient-elles avoir des collaborateurs stables qui fourniraient à leurs membres les renseignements désirés, suivant un tarif fixé? Un architecte doit-il résoudre une question de mitoyenneté? Au lieu de perdre son temps à étudier les textes, dont la portée lui échappe parfois, parce qu'il n'est pas vraiment un juriste, il confierait le dossier au contentieux de la société. Doit-il vérifier les calculs de l'entrepreneur, il les soumettrait au bureau spécial. Est-il chargé de restaurer un édifice et désire-t-il savoir quels documents il pourrait consulter, quel édifice contemporain il pourrait étudier, il s'adresserait aux archéologues-conseils.

On nous dira : « Tout cela regarde beaucoup plus les sociétés d'architectes que les lecteurs d'une grande revue. » Nous croyons qu'il n'est pas indifférent à des clients éventuels de savoir comment est organisée la corporation des architectes et quels sont ses soucis actuels. Et puis la question que nous traitons est un élément d'un problème plus général. La complexité de la vie moderne exige ou bien une spécialisation plus grande ou bien une organisation plus complète. La spécialisation a un grave défaut, elle risque de diminuer chez l'individu la conception de l'ensemble.

L'organisation présente un inconvénient contraire : elle incite l'individu à se reposer sur des spécialistes et à se contenter de notions vagues. Cet inconvénient offre moins de danger; la lutte pour l'existence amènera fatalement les meilleurs à se perfectionner eux-mêmes : pour savoir demander un renseignement, il faut avoir déjà exécuté un travail préparatoire. L'organisation a montré les résultats qu'elle pouvait donner

dans le domaine économique. Le syndicalisme, qui fut d'abord un instrument politique, une arme pour la lutte des classes, peut devenir un moyen de progrès. Les associations patronales ont prouvé leur utilité. Les intellectuels ont longtemps répugné à toutes les formes d'association. Plus la profession libérale se rapproche du métier, plus la pensée a besoin pour se réaliser de moyens matériels, plus aussi l'organisation est nécessaire. Le poète, le musicien se passent d'un syndicat pour écrire un sonnet ou une symphonie. L'historien doit déjà utiliser des bibliographies, des répertoires que seules peuvent élaborer des sociétés. L'architecte a besoin d'une association qui ne soit pas seulement un club, où se choquent les petites rivalités humaines, mais qui soit un appui réel et un conseiller efficace.

***

La crise que traverse l'architecture contemporaine est due à la rapidité de l'évolution qui s'est produite au cours du XIXe siècle, qui a transformé la société moderne, les mœurs, les procédés de construction, les idées artistiques, mais a modifié à peine l'enseignement et l'organisation professionnelle. Cette crise est l'expression de cet antagonisme. L'opposition qui existe entre les jeunes peintres et leurs aînés n'a qu'une importance morale, mais n'a guère d'influence pratique, car, muni d'une toile et de couleurs, chacun d'eux est libre de réaliser sa pensée. Il n'en va pas tout à fait de même pour les architectes. D'abord la profession est très hiérarchisée; l'État, les villes emploient de nombreux architectes qui dépendent des aînés, et puis les clients importants s'adressent plus volontiers aux architectes qui occupent des places officielles. Or les plus âgés continuent à défendre une esthétique, qui était celle de leur jeunesse; ils s'étonnent des tentatives nouvelles, parce qu'ils étaient habitués à des formes traditionnelles. Les jeunes, qui de leurs yeux émerveillés ont vu les progrès de l'électricité, entendu les recommandations des hygiénistes, pratiqué les sports, admiré le ciment armé, ont une mentalité tout différente, si différente que certains, par réaction, renient tout le passé et ne sont pas moins esclaves de formules que les plus anciens.

Beaucoup d'architectes français, qui ont atteint la maturité, élèvent heureusement des édifices qui demeureront et qui seront un témoignage des fortes qualités de la race. Ils conservent la science du plan, héréditaire chez nous, et le respect de la bonne construction; ils cherchent à dégager un style. Mais, dans le fracas des discussions, leur voix risque d'être couverte. Il importe de rappeler aux aînés et d'apprendre aux jeunes le danger des théories exclusives et du verbalisme littéraire. Il importe de rappeler à l'étranger que les plus bruyants de nos architectes ne sont pas toujours les meilleurs.

Le rôle des architectes n'est pas d'élaborer des doctrines. Sous Louis XIV les protagonistes des deux théories qui les divisèrent étaient des architectes d'occasion : Blondel était un ingénieur militaire, un mathématicien; Perrault était un médecin. Que les architectes nous bâtissent des maisons pratiques, distribuées suivant les nécessités d'aujourd'hui, les mœurs de notre temps, les préceptes de l'hygiène, les conditions économiques; qu'ils s'informent des travaux des ingénieurs, qu'ils s'inspirent des exemples du passé, non pas pour imiter leurs prédécesseurs, mais pour évoluer comme eux, non pas pour copier les formes, mais pour comprendre l'esprit, que leur décoration soit l'expression même de leur plan et de leur construction et, ce jour-là, sans avoir eu besoin de philosopher, ils auront créé un style.

Les théories n'ont jamais enfanté des chefs-d'œuvre. Elles ne sont que le divertissement d'esprits spéculatifs. Et surtout elles ne doivent pas régir l'architecture et diviser les architectes en justes et injustes, en élus et réprouvés, car, pour reprendre un mot de Pascal : « La tyrannie consiste au désir de domination, universel et hors de son ordre. » L'ordre de l'architecture — et M. de la Palisse n'y eût pas contredit — ce n'est pas de disserter, c'est de construire. Tout le reste est littérature.

LOUIS HAUTECŒUR

PARMI LES LIVRES

Il faut bien croire qu'une curiosité nous est venue des peuples étrangers. C'est un de ces changements de l'esprit, qu'on note après coup dans les traités de littérature et que les contemporains aperçoivent à peine. Ce changement comptera sans doute au jugement de l'avenir. Il se fait lentement. On a vu d'abord se multiplier les traductions des romans de langue anglaise; ces traductions, qui semblaient jadis faites dans les prisons, sont aujourd'hui l'ouvrage de parfaits écrivains. Mais voici surtout apparaître des romans français dont l'Angleterre ou l'Amérique forment le paysage et le sujet.

***

M. Abel Hermant vient de nous donner un nouveau volume de ses Chroniques anglaises, les *Bargain Sisters*. Les romans de M. Abel Hermant sont machinés d'une main merveilleusement adroite. C'est un plaisir de considérer ces ressorts si fins, et il y a là des observations en spirale de montre, qui sont admirables. On reconnaît aisément deux systèmes engrenés l'un sur l'autre. Le plus profond, celui qui donne le mouvement, est de l'ordre universel. Mais là-dessus une foule de détails, de gestes, de paroles, donnent à ce roman classique et français un air britannique.

La première nouvelle, qui donne son titre au livre, est, en principe, l'histoire de deux sœurs, ruinées et identiquement laides. Par quelle illusion Sarah Bargain se figure-t-elle que sa sœur Rachel est irrésistiblement belle? Il est bien naturel qu'elle se sacrifie elle-même à cette beauté, et aussi qu'elle

veille sur elle, qu'elle tremble pour elle, et tout autant pour les victimes qu'elle lui voit faire à chaque moment, et de nouveau pour elle, car cette Rachel imaginaire est pareillement passionnée. Détours d'une âme ingénue! En se représentant les triomphes et les amours qu'elle attribue à Rachel, Sarah les ressent pour son propre compte. Elle croit être seulement le témoin de la carrière de sa sœur, mais elle vit elle-même, et elle seule, toutes les péripéties dont elle la compose à mesure. Elle les vit dans un profond secret. Ce sont des drames épouvantables et muets, qui se passent au fond de l'âme véhémente de Sarah, dont elle ne souffle pas mot, dont elle suppose que Rachel est l'héroïne, et que l'univers entier ignore, et Rachel la première, par la raison qu'ils n'existent point.

S'il fut jamais un thème classique, c'est celui-là. C'est l'allégorie platonicienne de la caverne, ou c'en est l'inverse. Les captifs de Platon voient des ombres sur le rocher et les prennent pour des réalités. Sarah Bargain pense voir se dérouler en tableaux la vie de sa sœur, et ce qu'elle prend pour des images, ce sont les réalités de sa propre vie. Elle s'alarme pour une autre; et sous le nom de cette autre, elle mène, dans le silence de son cœur, une vie tumultueuse, dont elle goûte les délices, sans en être responsable.

C'est par ce dernier trait et par ce subterfuge avec soi-même, que se fait la liaison entre le fond classique du roman et son apparence. Cette apparence est faite elle-même de mille détails notés avec la plus amusante précision. Les usages, les façons de penser, les tours de phrase forment un recueil d'anglicismes très divertissant.

Tout cela est très ingénieux, trop ingénieux. A force de multiplier les vérités, M. Abel Hermant finit par ne plus être vrai. Le principe du livre ne peut être contesté : la vie que nous croyons vivre est probablement une illusion soutenue, masquant et décorant notre véritable existence, secrète et profonde. Mais on voit bien que le romancier après avoir exposé ce thème en a fait un exercice.

Si jamais elle (Sarah) se fût promenée seule, elle n'eût pas regardé un homme; mais, comme sa sœur l'accompagnait toujours, elle les regardait tous la première, et songeait : « Bon, encore un garçon bien

bâti, un splendide garçon qui va tourner la tête à ma pauvre Rachel! » Et son cœur, son cœur insensible se mettait à battre avec force, presque douloureusement. Elle attribuait cette émotion à la seule crainte, bien concevable, du danger qu'elle ne concevait pas; mais quand le passant avait passé sans prendre seulement garde à celle des deux sœurs qui était digne d'être regardée, elle éprouvait moins de soulagement que de dépit par procuration, et elle pensait que les jeunes gens d'aujourd'hui sont de farouches Hippolytes.

Voilà le motif. M. Abel Hermant va maintenant le varier avec toute la dextérité imaginable, changeant tour à tour les pays et les personnages, menant les deux sœurs de la banlieue charbonneuse de Newcastle aux fjords de Norvège, et les exposant aux périls successifs que peuvent faire courir à leur sensibilité des Anglais, un petit officier scandinave et d'irrésistibles Français. Ceux-ci s'en vont, sans même avoir pris garde à elles. Bien mieux : Sarah voit le plus aimable de ces Français prodiguer des baisers à une jeune Canadienne. C'en est trop. Elle s'enfuit dans sa cabine, découragée, déçue, résignée, toujours pour le compte de Rachel.

La seconde nouvelle, *Cyril ou le Solitaire*, est pareillement un trait de la psychologie universelle, dans un tableau de mœurs anglaises. C'est le portrait d'un jeune garçon à Medina College où il est le seul bon élève d'humanités. « Cependant, quand il était en classe, il semblait aussi parfaitement incapable que ses camarades de prendre le moindre intérêt à ce que disait le maître. Aussi ne prenait-il pas la peine de l'écouter. Comme il ne jouait pas, le matin, avec moins de cœur que les autres, il n'était pas moins las l'après-midi, et sa tenue, comme celle des autres, était nonchalante, peu correcte : le professeur ne faisait à ce sujet aucune observation à personne, sachant par expérience que, pour bien se reposer, il convient d'allonger les jambes et de pencher en arrière le buste; il ne se gênait pas pour prendre lui-même cette attitude. Mobson semblait aussi détaché, encore plus détaché que les moins attentifs ». Mais ici l'auteur note un fait très étrange. Tandis que ses camarades, s'ils sont interrogés, semblent sortir d'un rêve et ne savent que répondre, Cyril Mobson semblait revenir de plus loin encore; « mais il répondait avec une justesse et une sûreté vraiment admirables, à condition toutefois qu'on ne l'interrogeât point sur

ce qui venait d'être dit trois minutes plus tôt et qu'il n'avait pas écouté, mais sur ce qui avait été dit la veille et qu'il n'avait pas écouté davantage ».

Il faut bien en conclure que ce jeune Anglais a, contre toute vraisemblance, une vie intérieure, dont il n'a pas conscience. M. Hermant en cite une curieuse preuve. Le professeur expliquait la deuxième églogue : « L'amour me brûle; quelle mesure y a-t-il dans l'amour? » Cyril Mobson, âgé de quatorze ans et ne connaissant rien des réalités, faillit s'écrier : « Comme c'est vrai! » S'il avait parlé tout haut, toute la classe eût éclaté de rire. « Ces splendides garçons, ajoute le romancier, pouvaient réciter les vers les plus chauds de Virgile sans se départir de leur innocente froideur, et cependant en mettant le ton. Cyril Mobson ne savait pas davantage que l'amour est un feu qui brûle et qu'on ne fait point la part du feu; mais il était seul, des treize personnes présentes (car il ne faut pas excepter le maître), possédé par l'amour, et il en reconnaissait les symptômes, qu'il ne connaissait pas. »

Cyril Mobson, beau comme un adolescent de Virgile, aimait donc sans aimer personne. Il goûtait cette solitude sentimentale, qu'il savait un état singulier. Tout enfant, oublié pendant plusieurs heures par sa nurse, il ne s'était nullement effrayé de se sentir seul et livré aux hasards. Or il y a chez son père un clerc du même âge que lui, Daniel Gardner. Daniel devient l'ami de Cyril, et en vérité ce sont là deux parfaits amis. Mais près de Cyril, Daniel ressent avec tristesse cette solitude invincible que nous portons en nous. Aussi isolé que dans le plus complet abandon, il fait ressentir par contagion à Cyril, qui n'en souffre pas, cet isolement dont il souffre lui-même. Nous surprenons là une de ces réussites de mécanique psychologique, qui sont le divertissement et le triomphe de M. Abel Hermant.

Écoutez-le décrire cette mystérieuse solitude où chacun des amis reste enfermé quand ils sont ensemble. « Entre eux se dressait une invisible, mais une insurmontable cloison. Ni quand ils se frôlaient par mégarde, ni même quand ils se bourraient ou que, par plaisanterie, ils échangeaient des coups, ils ne pouvaient supprimer cet obstacle mystérieux :

les plus légers contacts, ainsi que les plus brutaux, étaient illusoires et vains. Même quand ils devisaient gaiement, le charme des paroles ailées ne pouvait rompre cet autre charme malfaisant. »

Et voici maintenant comment Cyril et Daniel réagissent différemment à cette condamnation sensible du destin : « Cyril avait depuis longtemps conscience de son irrémédiable solitude, et elle n'avait été pour lui jusque-là qu'une manière d'être, dont un long usage l'avait blasé, qui ne le peinait point : pour Daniel, elle était une nouveauté, une souffrance, et voici maintenant que, voyant souffrir son camarade, Cyril commençait de souffrir aussi, par sympathie ou par contagion. »

On comprend bien que cette construction d'âmes, d'électromètres et de courants induits est un plaisir de mandarin. Et comme il est le maître des jouets qu'il a fabriqués, ce mandarin terminera le jeu à son gré. Tel que nous le connaissons, il ne sera content que d'une solution élégante. Elle a été, pour M. Abel Hermant, de mettre Daniel et Cyril en présence de la femme. Cette rencontre se fait à la mode anglaise et c'est un tableau de mœurs de plus. Mais surtout elle a trois effets. Elle sépare les deux hommes. Elle ôte à Daniel cette impression de solitude qu'il devait au voisinage de Cyril. Elle renforce au contraire chez Cyril le sentiment inné d'être seul. Mais qu'est-ce que cette tristesse solitaire devant la femme, sinon le secret de don Juan? Sentir douloureusement la vanité des unions sentimentales, c'est ce qui fait les libertins inassouvis qui n'ont pas de peine à être des séducteurs. Ainsi finit Cyril. A chaque faveur que lui accorde miss Édith, il connaît que ce plaisir est borné. « Faut-il l'avouer? conclut M. Abel Hermant. Cyril, qui apercevait fort bien cette nouvelle limitation, n'en était pas inconsolable. Elle ne lui semblait même limiter que dans une certaine mesure et plutôt permettre, sinon justifier, des expériences aussi nombreuses que celles de don Juan. »

La troisième nouvelle est plus subtile encore. Il s'agit cette fois d'un frère et d'une sœur, Bertie et Peggy, si délicatement accordés que Bertie, encore presque enfant, ressent les mêmes sympathies soudaines que Peggy, et par là les favo-

rise naïvement. Or Peggy cède à un vif penchant (que Bertie a éprouvé d'abord) pour Mr Macklin, qu'elle épouse. Puis quand Macklin est à la guerre, elle ressent deux coups de foudre, bien anglais et qui sont des orages sans parole, pour deux officiers en congé. De sorte que la nouvelle est tout simplement un croquis de l'adultère dans le sud du Royaume-Uni, pendant la guerre. Mais le trait propre de l'aventure, c'est le parallèle entre les sentiments de Peggy, la femme qui trompe son mari, et les sentiments de Bertie, jeune garçon ingénu et sensible, témoin de ces tromperies, et qui dans son cœur, répète très exactement et en toute innocence les mêmes mouvements sentimentaux. De telle sorte qu'il n'y a aucune différence réelle entre les inclinations d'un adolescent très pur et celles d'une jeune femme qui trahit son mari en péril, avec ses camarades en congé. Les actions les plus répréhensibles ne diffèrent pas des enfantillages les plus ingénus. Cette identité est toute la nouvelle. Comment s'étonner que Bertie y ait acquis le sens du relatif?

Ces contes sont de la quintessence d'esprit, d'invention ingénieuse et d'arrangement. Et ils s'expliquent dans un langage si parfait qu'on ne peut plus l'appeler du style, mais de la calligraphie.

***

« L'innocence, même quand elle croit user de franchise, a des limites et des réticences presque aussi commodes que celles de l'hypocrisie. » J'emprunte encore cette maxime à M. Abel Hermant. Cette marge commune où l'hypocrisie et l'innocence sont difficiles à séparer, est justement ce que les romanciers français voient d'abord quand ils étudient les mœurs anglaises. M. Léon Lemonnier, dans *l'Amour interdit*, l'a décrite dans son détail. Vous saurez avec la dernière précision, si vous le lisez, en quoi consiste le flirt et où il s'arrête. Mais le fond de l'aventure est tout différent. Un jeune professeur de français, Paul Barel, débarque à Londres, et prend pension chez une jeune veuve, madame Perkins, qui nous paraît dès l'abord fort agréable: « Elle avait, dit M. Lemonnier, des yeux châtains, brillants et souriants,

avec une lumière de tendresse innocente, et comme un arrière fonds de sensualité. » Ces yeux-là sont tout un caractère. A la fin du premier repas, Paul est à peu près amoureux de son hôtesse, puisqu'il doit se recommander de ne pas l'être. « Il la revoyait nettement en imagination; elle avait au plus quarante ans; bien en chair, avec son visage plein, son teint mat, son rire chaud, on l'eût prise pour une Française, sans son regard à la fois ardent et ingénu. »

Autour de cette aimable figure, l'auteur va disposer avec un art correct où il entre encore un peu de naïveté, des figures secondaires, qui seront comme une carte d'échantillons. Il feint qu'un collègue de Paul, Bamton, habite la maison voisine, avec sa mère, qui est une vieille dame méthodiste d'un caractère particulièrement rigide. Cette mère aime passionnément son fils, certes, mais elle l'aime en Dieu. Sa foi est vivante, intransigeante, implacable. Elle n'est pas intelligente, mais son obstination est capable de dompter les volontés que l'intelligence amollit. Et elle entremêle les certitudes absurdes et les clartés aiguës. Elle croit fermement qu'elle a autrefois sauvé son enfant, par un trait d'inspiration divine, en lui donnant à manger une banane que Dieu avait placée là. Elle ne reconnaît pas les seconds mariages et quand Bamton a perdu sa pauvre femme Clara, et qu'il veut, selon la volonté de la morte, épouser sa belle-sœur Florence, la vieille dame repousse avec horreur cette abomination. En vain la loi le permet. « Les lois des hommes ne comptent pas, dit-elle avec un accent farouche. C'est à la loi de Dieu qu'il faut obéir. Celle-ci n'a point changé et ne changera point dans les siècles à venir. » Une conviction totale et sans nuances a une étrange force. Nous condamnons les fanatiques, mais dans le moment qu'ils nous font horreur, la fermeté de leur caractère nous trouble; la simplicité même de leurs arguments rompt les raisonnements les plus subtils; pour grossiers qu'ils nous paraissent, une voix, au fond de notre conscience, parle comme eux; il ne faut plus que quelques-unes de ces apparences providentielles qui ne font jamais défaut, et voilà que les esprits faibles sont étonnés et vaincus. La mère de Bamton empêchera, en fin de compte, le mariage qui eût consolé son fils. Nous voilà loin de l'Angleterre du flirt.

Celle-ci est représentée, dans tout son détail, par l'aimable Mabel, une nièce de madame Perkins que celle-ci a elle-même fait venir. Que se passe-t-il donc dans l'âme mystérieuse de la jeune veuve? Elle est si caressante, mais avec tant d'innocence! A l'instant où l'on attend l'aveu, la voilà redevenue distraite et distante. Le jour de Noël, comme Paul s'ennuie férocement, il s'endort. Les lèvres de madame Perkins sur les siennes le réveillent. Mais elle rit, et elle lui dit : « Vous me devez une paire de gants ». Il paraît que c'est une vieille coutume anglaise; le gentleman qui a dormi paie des gants, s'il a été embrassé dans son sommeil. Madame Perkins ne fait jamais de reproches, ou à peine, écoute les confidences, refuse obstinément de laisser deviner sa propre pensée. Le jour du départ seulement, Paul saura qu'elle l'aime. Mais il ne le saura que par un regard. « Alors elle le regarda avec une telle intensité que brusquement il comprit. Elle l'aimait; par pudeur elle ne s'était pas donnée à lui. Mais pourquoi l'avait-elle jeté dans les bras d'une rivale plus jeune? Pour être sûre de ne point succomber elle-même? Pour qu'il évitât les femmes impures? Jalousie d'amoureuse qui ne veut pas que l'homme qu'elle aime appartienne entièrement à une autre? » Paul ne le saura jamais, ni madame Perkins, ni nous, ni l'auteur. Seulement quand le train part, madame Perkins commence à pleurer.

***

M. Luc Durtain a publié au *Sans Pareil* un conte qu'il a nommé : *Crime à San Francisco.* Ce n'est pas, comme le livre de M. Abel Hermant une construction de l'esprit; ce n'est pas, comme le livre de M. Lemonnier, un joli roman à la française, avec une part de doute et de curiosité devant les singularités sentimentales qu'on trouve dans les cœurs étrangers. C'est quelque chose de violent, de direct, de sobre et de fort, avec des personnages énergiquement dessinés, où chaque trait est vivant, et qui épuisent pour ainsi dire leur caractère. Un jeune employé de banque, Ralph, E. Sexton, sur la terrasse de Cliff House, au moment de regarder les lions de mer par le télescope, rencontre une

femme, qui a bien l'air de l'attendre, et qui d'ailleurs lui parle la première. Il a vingt-six ans, et elle peut avoir un ou deux ans de plus. Il sait que la femme est un être redoutable et indécent, dont il n'a point approché. L'inconnue est grande et brune. « Dans un visage un peu long, semé çà et là de légères taches de son, deux risques d'accrochage pour un véhicule masculin : un sourire superficiel, charmé de soi-même, et, autour de l'œil vert, une légère meurtrissure ».

Quelques minutes plus tard, elle est au moment de se faire écraser par une automobile. Il la sauve, ou du moins elle le dit, et elle en prend prétexte pour demander le nom de son sauveur. Elle dit le sien : Dorothy Lunbridge, du Minnesota. Les voilà en voiture, qui vont dans les jardins de Sutro. Ils voyagent ensemble, et le soir du quatrième jour, Dorothy, qui a jusque-là gardé une parfaite réserve, fait arrêter le taxi devant un hôtel, et écrit d'une main ferme, sur le registre : « Mr. et Mrs. Fergusson, de Sacramento ».

Le jeune homme est pétrifié. Dans le temps que l'ascenseur s'élève, il voit défiler devant lui les prohibitions, vérités premières, affirmations et maximes, armature d'un esprit américain. Il pense aux Loies Bleues, gardiennes de la vertu; il pense au Décalogue et à l'Hygiène. Il pense à la rubrique : Scandales, si importante dans la *Californian Daily News*. « Condamnations pour immoralité, Procès pour divorce, Détournement d'époux, Rupture de promesse, Cœur brisé. Un instant Dorothy redevient pour Ralph l'inconnue qu'elle était quatre jours auparavant et il s'imagina voir en elle une virtuose du chantage — ou une policewoman qui allait sortir sa carte et l'arrêter ».

Dorothy n'est rien de tout cela. C'est une fille à qui la vie a été dure, qui a fait sans doute des expériences fâcheuses. Mais quand l'innocent Ralph, qui pense l'avoir séduite, lui apporte une bague de fiancée, loin d'abuser, elle s'attendrit; et aussi elle est exaspérée de tant de naïveté. Elle a assez menti depuis son enfance; il faut qu'elle parle. En quelques phrases tragiques, elle démasque toute l'hypocrisie de la société. « Elle riait avec fureur, les traits agités et tressaillants : Ralph regardait une larme, tombée dans les boucles

brunes, briller comme une goutte de pluie dans une branche d'hiver secouée par la tempête ». — Le lendemain, elle disparaît.

Nous voici au point délicat du livre. La pensée de M. Durtain, c'est que derrière la solide façade de l'esprit américain, il y a une immense inquiétude, une insatisfaction illimitée. Or Ralph vient d'être brusquement projeté de l'autre côté des certitudes et des maximes. Il a franchi les Principes, et il se trouve dans cette zone de l'anxiété où il n'y a plus rien. Il passe quelques soirées à boire. Puis, un beau soir au cinéma, il prend le genou d'une girl. Elle pousse un cri. Tout le mécanisme social fonctionne aussitôt, avec une sûreté impitoyable, justement parce que ce mécanisme défend de grands espaces vides où les instincts s'agitent sans connaître les lois. Trois ans de prison. Ralph est un homme perdu. Nous le retrouverons poussant des wagonnets, dans une fabrique de conserves.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Récits Adrien Zograffi : Kyra Kyralina. — Oncle Anghel. — Présentation des Haïdoucs. — Domnitza de Snagov-Codine, par **Panaït Istrati** (5 vol., *Rieder*). — **La Famille Perlmutter,** par **Panaït Istrati** et **José Jéhouda** (*Nouvelle Revue Française*).

M. Valery Larbaud célèbre quelque part les joies de la découverte et de la conquête que le « lettré » ressent, en apprenant une nouvelle langue, en abordant une nouvelle littérature. Sans nous donner la peine de l'étude, M. Panaït Istrati nous fait goûter ces plaisirs. Ce Roumain écrit en français (ce qui ne surprendra qu'à demi ceux qui savent de quelle flatteuse faveur bénéficie notre langue dans la vallée du Danube, au delà des Portes de fer), et grâce à lui nous pénétrons aisément — il faut bien avouer que c'est la première fois — dans le monde roumain. Là le nomadisme de l'âme, un goût presque cruel pour le réalisme révèlent l'influence de la Russie, tandis que l'inclination au fatalisme et la passion du merveilleux (un pas de plus et nous serions dans les Mille et une Nuits) disent la Turquie toute proche, certaine mélancolie très fine semblant bien, elle, le produit naturel du sol danubien. Tels sont, en effet, les traits de l'esprit roumain que nous découvrons dans les livres de Panaït Istrati... et la rare qualité de son talent nous incite — ce qui est peut-être aventureux — à ne pas mettre en doute son témoignage.

Il est né à Braïla en 1884 et a connu une enfance misérable. Il a fait vingt métiers; aucun ne l'a tiré de la pauvreté. Il a beaucoup souffert : cela apparaît dans son œuvre où se démêle ce singulier mélange de révolte et de lassitude, si fréquent chez l'homme qui a dû lutter pour ne pas mourir de faim. A cette misérable mort-là Istrati crut bien d'ailleurs ne pouvoir échapper, lorsque, en 1921, il échoua à Nice après maints périples dans tout l'Orient méditerranéen. Pour éviter une lente agonie il tenta de se tuer, non sans avoir préalablement rédigé une lettre à l'adresse de Romain Rolland. La mort ne vint pas, mais la lettre arriva et R. Rolland reconnut la marque du génie dans la missive du désespéré. Il le poussa à écrire; c'est ainsi que naquirent les récits d'*Adrien Zograffi*.

Leur composition est assez capricieuse et il faut parfois quelque bonne volonté pour retrouver le fil qui les unit. Qu'importe d'ailleurs, puisque chacun de ces contes peut être, sans dommage, détaché de l'ensemble auquel il appartient.

Adrien Zograffi, c'est Panaït Istrati lui-même. Tous ses récits

se rattachent à son enfance, mais celle-ci ne nous est explicitement décrite que dans le plus récemment paru des livres de cette série : *Codine*. C'est là que nous voyons le jeune Adrien occupé, le soir, en compagnie de l'oncle Dimi, à couper des roseaux dans un marais; c'est un dur travail que, plongé dans l'eau froide, on poursuit jusqu'à l'aube. Après des heures d'efforts on réussit ainsi à ramasser pour deux ou trois francs de roseaux, non sans s'être exposé à recevoir un coup de fusil d'un garde, car cette moisson est prohibée. C'est le braconnage du végétal... Une nuit pour dépister le garde, oncle Dimi doit éventrer le cheval qui traîne sa vieille charrette,... son cheval : toute sa fortune. Et le voilà accablé par la douleur et la misère, méditant d'aller tuer le boïar qui l'affame. C'est dans une pareille atmosphère d'indigence et de terreur qu'Adrien prend contact avec la vie... A Braïla, dans un faubourg misérable, où il va s'installer avec sa mère, après avoir quitté le village qui ne les nourrit plus, l'enfant fait la connaissance du portefaix Codine. Un colosse. Istrati aime assez les colosses et leur fait même briser quelques chênes de temps en temps. Quand ils frappent la terre du pied, elle gémit. Et nous pensons aux héros des *Nibelungen*. Codine est un bon géant. Il a bien tué quelques hommes, mais c'était pour se défendre. Adrien qui n'a rien à faire, étant trop petit encore pour gagner sa vie, passe le meilleur de son temps avec Codine, qui l'a pris en affection. Affection partagée : les deux gaillards ont même pratiqué la tranfusion du sang sentimentale : ils sont *frères de croix*. Et, la nuit, ils se promènent ensemble dans la forêt, le bon géant protégeant le petit Poucet, comme dans les contes de fée. Mais voici que de Perrault nous passons au Grand-Guignol. Une nuit Codine est tué par sa mère, une mégère qui lui entonne dans la bouche de l'huile bouillante...

Après avoir pleuré Codine, Adrien, qui est passé en âge d'être mitron, s'embauche chez un pâtissier, Kir Nicolas, un brave homme, qui, à titre d'étranger, est accablé d'un mépris universel. La nuit, aux lueurs du feu, Adrien écoute son maître que la confection des pâtés incline aux confidences. Et c'est ainsi que nous apprenons les aventures de ce pâtissier-philosophe que les hommes ont rudoyé... et qui n'aurait pas eu trop de mal à s'en consoler, si sa femme avait été moins veule et moins sotte... Le jour, après quelques heures de sommeil, Adrien fait son école de la vie dans les livres. Il dévore Dostoïewski... On avait déjà deviné ce patronage littéraire.

Ce doit être quand il quitte le service de Kir Nicolas qu'Adrien entreprend de vendre des gâteaux dans les foires en compagnie du marchand ambulant Stavro, dont l'histoire nous est contée dans *Kyra Kyralina*. Une nuit où il couche dans un grenier auprès de

Stavro, le jeune Adrien se sent embrassé par son compagnon. Cette attitude trop tendre l'inquiète à juste titre et il invite rudement l'homme à l'expliquer... L'autre ne fait pas trop de difficulté et nous devons à sa complaisance le plus pathétique des récits dits d'Adrien Zograffi.

Stavro enfant vivait seul avec sa mère et sa sœur Kyra : toutes deux étaient gaies et belles... Souvent des visiteurs — des *moussaffirs* — pénétraient dans la maison et caressaient la mère, sans négliger tout à fait la fille. Tout se passait d'ailleurs au milieu des rires, des jeux et de la musique. Stavro seul souffrait un peu, parce qu'il aimait passionnément sa sœur et se plaisait à caresser sa chevelure d'or. De temps à autre le père de Stavro et de Kyra faisait irruption dans la maison, flanqué de son fils aîné. Deux brutes qui rouaient de coups, sauvagement, la femme et l'enfant. Le lendemain tout le monde portait des emplâtres, mais on n'était pas moins disposé à s'amuser... Une nuit, la visite des hommes tourna au drame. Le mari écrasa littéralement le visage de sa femme, lui broyant le nez, lui crevant un œil. La malheureuse, couverte de sang, fut enfermée dans la cave; Kyra, qui n'avait pas été beaucoup mieux traitée, jetée dans un placard. Quand à Stavro il fut emmené rudement par les deux hommes. Vingt-quatre heures plus tard le gamin réussissait à leur échapper, et courait délivrer les femmes qui, fort mal en point, parvenaient à rejoindre en sa compagnie deux gigantesques contrebandiers, frères de l'éborgnée. Au cours d'une scène extraordinairement pathétique, la belle Kyra supplia les deux hommes de venger sa mère; s'offrit même à attirer son père et son frère aîné dans un guet-apens; et y parvint en effet, provoquant ainsi une scène de meurtres familiaux d'une grandiose horreur... Orphelins, Kyra et son frère vécurent chez un aubergiste qui s'était chargé d'eux. N'ayant rien à faire, ils vagabondaient au hasard et ce fut ainsi qu'ils firent connaissance d'un marchand turc qui possédait une belle barque sur le Danube... En remontant le cours du temps jusqu'à l'enfance de Stavro nous avons dû toucher à peu près les années 1850. Les Ottomans étaient encore les maîtres des principautés moldave et valaque et l'arbitraire régnait dans le pays... Aussi le marchand qui éprouvait un égal plaisir à contempler la beauté du jeune Stavro et celle de sa sœur, ne s'exposa-t-il à aucune difficulté sérieuse avec la loi en enlevant les deux enfants et en les emmenant sur son navire jusqu'à Constantinople. Là l'ardente Kyra fut ensevelie dans un harem, quant à son frère le marchand le garda pour lui. Voilà comment Stavro fut perverti... Un jour pourtant, il réussit à fuir de sa prison, mais ce fut pour tomber dans une autre. Un vieux bey s'éprit de lui, le couvrit de

bijoux, et satisfit tous ses désirs... sauf celui de la liberté. Le chef de la police de Constantinople, mandé par ce généreux seigneur s'occupa même de rechercher Kyra dans tous les harems de la ville. Mais la jeune fille demeura introuvable... Stavro, n'espérant plus rien de son protecteur, s'échappa, une nuit, de son palais : ce fut pour tomber sur des rôdeurs qui le volèrent. A Beyrouth où il erra, le hasard le mit en présence de Kyra qui passait dans une calèche. Il courut derrière la voiture et aperçut la maison où elle pénétrait; la nuit suivante il essaya de s'introduire dans le harem, fut arrêté, jeté en prison et déporté à Diarbékir. Libéré, il devint marchand de salep et parcourut toutes les villes d'Asie Mineure.

Oncle Anghel marque une sorte de tournant dans les récits d'Adrien Zograffi. La première partie de ce livre, consacrée à l'oncle d'Adrien, l'oncle Anghel, un brave homme que le sort a accablé, qui a perdu sa fortune, sa maison, ses enfants, sa femme et a sombré dans l'alcoolisme, rappelle à la fois Tchékhov et Maupassant. La mort de ce vieillard, dont le corps est quasi pourri, et qui ne se soutient plus qu'en se faisant verser de l'alcool dans la bouche, est un épisode cruellement émouvant... Mais soudain les récits de l'oncle Dimitri, un vieux compagnon d'Anghel, nous ramènent de nouveau quelque soixante ans en arrière, au temps où les Turcs étaient encore maîtres du pays, où l'esclavage n'était pas aboli, où les gospodars (seigneurs) et les riches communautés religieuses écrasaient le paysan sous le poids des impôts. Devenait-il incapable de payer, on le fustigeait jusqu'à la mort. De temps en temps des bandes turques, appartenant à la police (potéra) ou simplement des troupes d'irréguliers mettaient le pays à feu et à sang, pillant les maisons, violant les femmes, emmenant les enfants en esclavage. Soit qu'ils tinssent à assurer leur tranquillité personnelle, soit qu'ils trouvassent leur compte au maintien de ce régime de terreur, bon nombre de seigneurs roumains pactisaient avec l'étranger.

Maints paysans, alors, lorsqu'ils se retrouvaient quelque jour au milieu de leur village dévasté, renonçaient à leurs inutiles travaux et, fuyant la servitude, couraient rejoindre dans la montagne les bandes des haïdoucs. Les haïdoucs étaient des brigands chrétiens, qui se flattaient de pratiquer les grands principes de la chevalerie. Ces hommes avaient déclaré la guerre à la fois à l'étranger spoliateur et aux seigneurs oppresseurs. Quand ils volaient, ils considéraient qu'ils exerçaient une reprise, quand ils tuaient, une vengeance. Telle était du moins la forme idéale de leur activité. En pratique il va de soi que le plus grand nombre d'entre eux étaient beaucoup plus bandits que redresseurs de torts.

L'oncle Dimi, dans sa jeunesse, avait fait partie d'une des plus célèbres troupes de haïdoucs, celle de Cosma, dont il retrace à son neveu Adrien les aventures héroïques (dans la seconde partie de l'*Oncle Anghel*, dans *Présentation des haïdoucs* et *Domnitza de Snagov*). J'imagine que P. Istrati a dû recueillir là beaucoup de légendes locales, écrites ou orales : le fait est que ces récits barbares et héroïques nous font songer aux chansons de geste de l'Occident. Pour le courage et la résistance ces haïdoucs en eussent remontré aux paladins, mais s'ils les égalaient pareillement dans leur passion pour la femme, ils ne se flattaient pas sur ce terrain d'être aussi idéalistes... Un sauvage amour de la terre roumaine les habitait et ils célébraient dans leurs chansons, que Byron n'eût point reniées, la splendeur de la montagne et les délices de la liberté (dont une des manifestations les plus appréciées consistait à égorger l'ennemi, car on n'est jamais si libre que contre quelqu'un).

Nous ne saurions retracer ici en détail les romanesques aventures des haïdoucs : la geste de Groza ou celle de Cosma, ni dépeindre les forfaits de l'évêque du Danube, sorte de Gille de Rais ecclésiastique et oriental à qui les haïdoucs firent expier ses crimes. Mais il faut bien signaler le personnage de Floarea Codrilor, courtisane célèbre et diplomate, en même temps que capitaine d'une bande de haïdoucs. Cette femme habile réussit à grouper les efforts des haïdoucs jusqu'alors dispersés, contribua à intéresser les puissances orientales au sort des principautés et assura le triomphe du colonel Couza, premier souverain roumain. Avec elle nous descendons de la montagne légendaire vers le roman feuilleton et le manuel d'histoire contemporaine. Ce genre bâtard n'a pas pour nous le charme de la nouveauté. Nous avons trop lu de ces romans d'aventures où des femmes d'une beauté irrésistible dirigent officieusement la politique de leur pays et conduisent successivement à leur perte les traîtres de mélodrame et les fils de famille.

Qu'importe? Dans leur ensemble, par la richesse d'imagination qui s'y manifeste, les récits d'Adrien Zograffi sont dignes de retenir l'attention des lecteurs français. Une sorte de sève populaire y circule qui les anime. Les hommes qui y apparaissent sont surprenants de vigueur et de vie. Cela est assez éloigné sans doute de notre littérature, dans ce qu'elle représente de savant, de médité, ... de précieux. Le style de ces livres est correct et fluide, ce qui est déjà bien méritoire de la part d'un étranger, mais nous ne sommes pas autrement frappé par son élégance ou sa musique. C'est par la force de l'évocation qu'ils nous captivent et dans quelques-uns de leurs épisodes — tel *Kyra Kyralina* — nous sentons passer le grand souffle du drame primitif.

La famille Perlmutter que P. Istrati a écrit en collaboration avec Josué Jéhouda est un roman de mœurs israélites modernes. Il nous transporte tantôt à Constantza, tantôt à Alexandrie, afin de suivre dans leurs tribulations le père Perlmutter, commerçant actif et malheureux, le fils Isaac, le fils Schimke, l'un chapelier, l'autre interprète, tous deux fort troublés dans l'exercice de leur métier par des amours romantiques, la fille Esther qui, par amour aussi, quitte un époux riche... et, bientôt dégoûtée de son amant, se lance dans les grandes affaires, où le destin et les qualités de sa race lui assurent un brillant succès. Tous ces Perlmutter sont exaltés, sensibles, travailleurs : chez tous, même les hommes, il y a quelque chose de frémissant, de féminin. La qualité des portraits qu'ils ont inspirés à MM. Istrati et Jéhouda ne nous préserve pas cependant d'une certaine impression de « superficiel » et de monotonie, que n'efface pas le pittoresque des habitués du *Fantassin roumain*, un curieux cabaret judéo-roumain d'Alexandrie, où viennent échouer les malheureuses victimes de la cruauté militariste et des passions antisémites — contre lesquelles les deux auteurs ont entrepris une vigoureuse campagne.

Les trois Romans de Chopin, par le comte **Wodzinski** (*Calmann-Lévy*).

Il ne s'agit là que d'une réédition, mais elle mérite d'être signalée. Le livre était devenu, depuis longtemps, introuvable... Les héroïnes de ces *trois romans* sont, on le devine : Constance Gladkovska, la cantatrice, Marie Wodzinska, cette jeune fille polonaise que Chopin espéra quelque temps pouvoir épouser — mais l'inégalité des situations sociales détermina les parents, indifférents, comme il convient, au jugement de la postérité à interrompre l'idylle — George Sand, la tendre et terrible George. Cette biographie est simple et vivante. Nourrie de faits aussi : c'est une des meilleures études qui ait été consacrée à Chopin (nous laissons de côté le récent ouvrage de M. Bidou où les connaissances historiques sont renforcées par une rare intelligence musicale)... Écrite par un Polonais en un temps où la Pologne n'avait pas retrouvé son indépendance, elle est pénétrée d'une sorte de nostalgie patriotique, de *Zal*, comme on dit à Varsovie, qui est assez émouvante. Cette note-là est loin d'être inutile, quand il s'agit de comprendre les sentiments qui agitèrent Chopin en 1830, au temps où ses compatriotes se soulevèrent contre les Russes pour reconquérir leur liberté.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1927

		Pages.
JEAN GIRAUDOUX....	Églantine. — I	5
MAURICE MURET....	L'Opinion américaine et la France	24
ANDRÉ MAUROIS....	La Vie de Benjamin Disraëli. — II	44
JEAN-LOUIS VAUDOYER.	Franges	88
JOSEPH CONRAD.....	Le Frère-de-la-Côte. — V	93
DAVID LE SUFFLEUR..	Louis XIV collectionneur	144
ABEL CHEVALLEY....	H. G. Wells et son dernier livre	167
ALBERT DREYFUS....	La Négociation des Valeurs étrangères	181
ALBERT FLAMENT...	La Quinzaine : Tableaux de Paris	193
HENRY BIDOU.....	La Vie littéraire : Parmi les Livres	203
PAUL SOUDAY.....	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	211
GEORGES SUAREZ....	La Politique : La Réplique des Modérés	220

LIVRAISON DU 15 MARS 1927

J. ET J. THARAUD...	L'Apport artistique du Maroc à la France	241
LOUIS DAUSSET.....	L'Équilibre budgétaire	252
ANDRÉ MAUROIS....	La Vie de Benjamin Disraëli. — III	278
GUY DE MONTJOU....	Les Clauses aériennes du Traité de Versailles	331
JEAN GIRAUDOUX....	Églantine. — II	354
C. PHOTIADÈS.....	Beethoven interrompu	379
JOSEPH CONRAD.....	Le Frère-de-la-Côte (*fin*)	399
HENRY BIDOU.....	La Vie littéraire : Parmi les Livres	439
ALBERT FLAMENT....	La Quinzaine : Tableaux de Paris	448
GEORGES SUAREZ....	La Politique : Chez M. Louis Pasquet	463

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1927

		Pages.
PAUL VALÉRY	Lettre sur Mallarmé	481
E. M. FORSTER	Route des Indes. — I	492
C.-J. GIGNOUX	Les Relations économiques franco-allemandes	520
JEAN GIRAUDOUX	Églantine. — III	535
RENÉ DOLLOT	Stendhal, Consul de France à Trieste	562
ANDRÉ MAUROIS	La Vie de Benjamin Disraëli. — IV	603
ERNEST DE GANAY	Jardins romantiques	641
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	655
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	668
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	678
IGNOTUS	La Politique : La Réforme électorale	692

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1927

LORD CREWE	L'Amitié de la France et de la Grande-Bretagne	721
JACQUES DE LACRETELLE	Le Christ aux bras étroits	729
ANDRÉ MAUROIS	La Vie de Benjamin Disraëli (*fin*)	735
WLADIMIR D'ORMESSON	Rome, Belgrade, Tirana et l'Europe	795
JEAN GIRAUDOUX	Églantine. — IV	814
FÉLICIEN CHALLAYE	Le Nô japonais	860
E. M. FORSTER	Route des Indes. — II	885
LOUIS HAUTECŒUR	Les Beaux-Arts : L'Architecture d'aujourd'hui	919
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	943

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

LIGNE DE PARIS A BELFORT (Bâle)

Reg. Com. Seine N° 56.604

A partir du 1er *Avril* 1927, l'express N° 41 de la ligne PARIS-BALE (Paris dép. 7 h. 40) qui, durant l'hiver, a eu son parcours limité à Troyes, circulera de nouveau entre Troyes et Belfort. Ce train desservira Longueville, Romilly, Troyes, Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, Vesoul et toutes les stations jusqu'à Belfort, où il arrivera à 15 h. 06. En sens inverse, l'express N° 42 Belfort-Paris, supprimé pendant la même période, sera rétabli. Il quittera Belfort à 12 h. 30; omnibus jusqu'à Vesoul, il s'arrêtera à Port-d'Atelier, Langres, Chaumont, Bar-sur-Aube, Troyes et Romilly-sur-Seine et parviendra à Paris à 19 h. 25.

En conséquence, à partir de la même date, les trains rapides Paris-Bâle et retour Nos 31 (Paris dép. 8 h. 00) et 32 (Paris arr. 18 h. 55) reprendront leur horaire antérieur (Paris dép. 8 h. 45 — Paris arr. 17 h. 45); le train 32 partira de Bâle à 10 h. 10 et desservira Belfort à 12 h. 00, Lure à 12 h. 26, Vesoul à 12 h. 56, Chaumont à 14 h. 37, Troyes à 15 h. 48; les deux trains auront de nouveau leur affectation plus particulièrement limitée aux relations entre Paris, l'Alsace, la Suisse, l'Italie et l'Autriche.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

Vente au Palais, à Paris, le 27 avril 1927, à 2 h. **CHATEAU ET MÉTAIRIES DE LARLENQUE ET DE MONTOULIEU.** Maison et terres à **SAVERDUN et à MONTAUT (ARIÈGE)** en 5 lots. Mises à prix : 1er lot, 325000 fr.; 2e lot, 260000 fr.; 3e lot, 165000 fr.; 4e lot, 25000 fr.; 5e lot, 500 fr. S'adr. pour renseignements à Mes **BOCCON-GIBOD** avoué, 22, rue Cambon, Castaignet et Legrand avoués. Et pour permis visiter à Me Bézin, notaire, 14, rue des Pyramides, Paris.

Mn RAPPt à Paris **R. POLIVEAU** 42bis, Cce 407 m. env. Rev. brut : 57 294 f. M. à Px. 500.000 f. Adj. Ch. Not. Paris, le 3 Mai 13 h. 1/2. S'adr. **FAROUX**, not. 5, r. Louvre.

LIBRAIRIE A. LEMERRE

LA POUSSIÈRE DE SOLEILS

par RAYMOND ROUSSEL

« ...M. Roussel dont les critiques ont proclamé le génie avec une indifférente et presque outrageuse unanimité... »

ABEL HERMANT (*Le Temps*)

« Un nom vient s'opposer au nom de Raymond Roussel, c'est celui de Giotto, un de ces surhommes de la Renaissance, l'auteur de ces vrais drames que constitue la suite des fresques de Santa Croce ou de l'Arena de Padoue. Et, dans ces pages de l'Arena comme dans celles de la *Poussière de Soleils* ou de l'*Étoile au Front*, c'est la même grande simplicité de moyens, le même découpage en tableaux complets d'une vie concentrée à l'émotion naturelle, ce qui, à Giotto comme à Roussel, donne le même mouvement d'une vie quotidienne. Et, comme Giotto, novateur qui humanisa la vie mystique, Roussel, pourrait-on dire, a humanisé le Rêve.. »

JEAN PELLENC (*conférence faite à la Sorbonne*).

« Il resterait cet univers que Raymond Roussel à créé et que je crois capable de sastisfaire tous les désirs de poésie, tous ces désirs qu'il a su fondre en une seule, magnifique et géniale nébuleuse. Je salue en lui le Prophète, le Créateur d'un temps nouveau.. »

MICHEL LEIRIS.

(1 vol. à 9 fr. avec 17 illustrations en couleurs chez A. Lemerre.)

CHEMINS DE FER DU MIDI

Le Livret-Agenda
de la Compagnie du Midi

La Compagnie du Midi vient de faire paraître, pour l'année 1927, un Livret-Agenda qui comprend, indépendamment de la partie Agenda proprement dite réservée à l'inscription des recettes et dépenses journalières, une partie descriptive et humoristique, texte et illustrations d'HENRIOT, et une partie consacrée aux renseignements généraux sur les tarifs voyageurs.

Ce document est en vente au prix de **3 fr. 50** (franco **4 fr. 55**) :

à la Compagnie du Midi, Services de Tourisme et Publicité, 54, Boulevard Haussmann, Paris (9e);

à l'Agence de la Compagnie du Midi, 16, Boulevard des Capucines, Paris (9e).

CHEZ PLON

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

NOS ACTES NOUS SUIVENT

Roman. 2 volumes in-16. . . . . 24 fr.

LE ROSEAU D'OR
N° 14

CHRONIQUES

TROISIÈME NUMÉRO

Frontières de la poésie par J. Martain, des poèmes et des essais de T. S. Eliot, L. Guilloux, R. Honnert, G. Hugnet, Max Jacob, J. Cocteau, F. Jammes, J. Lanoë, V. Poucel, J. Reynaud, R. Reverdy, J. Rivière et Mais non par A. Harlaire.
In-8° écu sur alfa, tiré à 4950 ex. numérotés. . . . . 20 fr.

N° 15
JULIEN GREEN

ADRIENNE MESURAT

Roman in-8° écu tiré à 6600 ex. numérotés. . . . . 20 fr.

DU MÊME AUTEUR

MONT-CINÈRE

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

JOURNAL INTIME DE MAINE DE BIRAN

Publié par M. Lavalette Mombrun.
1792-1817

In-8 écu avec un portrait . . . . . 25 fr.

MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE

Publiés par le prince Napoléon, avec des notes de Jean Hanoteau.
Tomes I et II, in-8° sur alfa avec des gravures hors texte, chaque volume. . . . . 25 fr.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES
N° 7
MARIUS ANDRÉ

LA VÉRIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB

In-16 sur papier d'alfa . . . . . 15 fr.

N° 8
HENRI BÉRAUD

MON AMI ROBESPIERRE

In-16 sur papier d'alfa . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS

8e Édition :

COMTE WODZINSKI

Les trois Romans de Frédéric Chopin

Ouvrage dans lequel sont contées l'enfance et la vie amoureuse de l'illustre musicien.

Un volume, avec le fac-simile d'une composition musicale de Frédéric Chopin. . . . . 9 fr.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON

ARTHUR-LÉVY

Napoléon intime (d'après des documents nouveaux). **L'Homme du Devoir et l'Amoureux.** — Un vol. in-16. 9 fr. »

Napoléon et son Fils adoptif, Eugène de Beauharnais. — Un vol. in-16. . . . . 9 fr. »

Ph. AUDEBRAND

Napoléon a-t-il été un Homme heureux? — Un vol. in-16. 4 fr. 90

Cl. FAURIEL

Les Derniers Jours du Consulat. — Un vol. in-16. . 4 fr. 90

MICHELET

Origine des Bonaparte. — Un vol. in-16. . . . . 7 fr. 50

D 18 Brumaire à Waterloo. — Un vol. in-16. . . . 6 fr. 75

Prince NAPOLÉON

Napoléon et ses Détracteurs. — Un vol. in-16. . . . 4 fr. 90

STENDHAL

Vie de Napoléon. — Un vol. in-16. . . . . 7 fr. 50

D'ARJUZON

Madame Louis Napoléon. — Un vol. in-8. . . . . 9 fr. »

Maréchal DAVOUT

1806-1807. Opérations du 3e Corps. — Un vol. in-8. . 9 fr. »

Ph. GONNARD

Les Origines de la Légende Napoléonienne. — Un vol. in-8. 9 fr. »

Baron de MÉNEVAL

L'Impératrice Joséphine. — Un vol. in-8. . . . . 9 fr. »

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN. — Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3 ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ PARIS-IX°

Vient de paraître :

ARTHUR-LÉVY

NAPOLÉON INTIME

d'après des documents nouveaux

L'HOMME DU DEVOIR ET L'AMOUREUX

Pas de roman plus passionnant que les longs et douloureux cris d'amour de Napoléon, aux soirs de ses prodigieuses victoires de Montenotte, de Millesimo, de Lodi, de Castiglione et d'Arcole.

Un volume in-seize..... **9** fr.

Édition sous couverture bleue, tirée à 500 exemplaires non numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre..... **15** fr.

Il a été tiré en outre :

60 exemplaires numérotés sur papier Vergé de Rives..... **80** fr.

Du même auteur :

Napoléon et son fils adoptif, Eugène de Beauharnais. Un volume..... **9** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.